

UANA, MON AIMEE", roman complet, par Harry BERNARD

LA REVUE MODERNE

15^c

17^e Année
MONTRÉAL, CANADA
Mars 1936 — N° 5



Lire dans ce numéro:
"UNE ERREUR DU ★ ★ ★ ★ PÈRE NOËL"
Par Alice Roux
1^{er} Prix de notre grand Concours Littéraire

F. Panneton

1^{er} PRIX
Concours de Dessin
LA REVUE MODERNE

"Juana mon aimée" ⁽¹⁾

ROMAN COMPLET

Par Harry BERNARD

★

L'hiver fera bientôt place à une saison plus clémente; fervents et ferventes du toboggan profitent jusqu'à la fin des plaisirs du bel hiver canadien.



prête, à l'insu de mes supérieurs, l'appui du journal où je trimais dix heures chaque jour, me vint en aide. Quelque part dans la Saskatchewan, il découvrit une brave famille prête à m'héberger. J'aiderais aux travaux, dans la mesure de mes forces déclinantes. En retour, on m'offrait l'air, la table, le lit. Le publiciste d'un chemin de fer m'adressa le laisser-passer de rigueur, sans lequel un journaliste honnête ne saurait voyager. Jusque là, les choses marchaient à souhait. J'avais lieu d'être content. Et comme l'annonce de mon départ coïncidait avec le douzième anniversaire de mes débuts dans le journalisme, on organisa en mon honneur une petite fête, qui me mit dans la main une poignée d'or. Je n'avais jamais tant possédé de ce vil métal. Je le caressais avec un plaisir mêlé de crainte. En somme, la journée gardait quelque chose d'étrange. Le journalisme m'enrichissait, à l'instant même où je le quittais, et peut-être parce que je le quittais.

Quand je mis le pied sur le sol de la Saskatchewan, les moissons achevaient. Ce n'était pas encore l'automne, mais cette période transitoire qui retient la beauté sereine et lumineuse de l'été, tout en donnant un avant-goût de la désolation qui vient.

A la gare, mon nouveau maître m'attendait. Il s'appelait Michel Lebeau. C'était un homme de trente-huit ans, mais qui en paraissait dix de plus. Brave type, planté droit, au long visage amaigri. Mains larges et brûlées par le soleil, marquées de veines saillantes. Lebeau ne s'était pas rasé depuis trois jours, et il ne songea pas à s'en excuser.

— C'est vous, M. Raymond Chatel ?

— C'est bien moi... M. Lebeau ?

— C'est ça.

Il me toisa :

— Pas trop fatigué du voyage ? Bon, donnez votre porte-manteau.

Ayant attrapé ma valise, il s'en alla vers la seule voiture qui attendait, attelée de deux chevaux, le long de la plate-forme.

— Ça vaut pas une auto de millionnaire, fit-il, mais ça marche. Asseyez-vous contre moi, à gauche. Les sièges sont un peu durs, mais c'est pas pire.

A l'arrière de la voiture, une espèce "d'express" oblongue comme il s'en trouve partout dans le pays, deux petits garçons se tenaient accrochés, les pieds ballants et nus. L'un pouvait avoir douze ans, l'autre huit.

— C'est à vous ? demandai-je, les désignant du regard.

— Eh oui, c'est mes deux gas. Ça commence à grandir. J'ai aussi trois filles à la maison. Une qui va sur seize ans, puis deux petites. Ça fait du monde...

Je ne répondis pas. Je me demandai s'il calculait le nombre de bouches à nourrir, songeant que j'ajouterais encore aux obli-

1) Editions Albert Lévêque.

J'É ne devais pas écrire ce récit. Des amis, morts depuis, m'y engagèrent.

Si je cédaï à leur pression, ce n'est pas pour les raisons qu'ils firent miroiter, mais parce que j'étais en mesure de relater des faits heureux. Il est rare, dans la vie, qu'on soit en présence d'un grand bonheur. Quand un homme en a été l'objet, ne serait-ce qu'un moment, pourquoi lui reprocherait-on d'en parler ? C'est le moyen d'en prolonger le souvenir, de se donner l'illusion de sa durée. Car l'âme humaine est insatiable, et le bonheur une duperie. Au reste, le bonheur se confond avec l'habitude, dont il prend le visage. Je préfère mes regrets au désenchantement. Dans un retour sur moi-même, je puis encore me représenter ce qui aurait pu être, alors que tant d'autres maudissent ce qu'ils ont voulu, et qu'ils pouvaient éviter. D'ailleurs, les pages qui vont suivre ne sont pas destinées à la publication. Aucun besoin de les expliquer, ni de les excuser. J'ai assez écrit pour les autres, dans les journaux et les revues de mon temps, traitant de sujets que je connaissais assez mal, et qu'on me chargeait d'éclairer pour des lecteurs désabusés, qu'on m'accordera d'écrire aujourd'hui pour moi. Cela occupera ma pensée, tout en me rappelant mon ancien métier.

Quand je quittai Montréal pour les plaines de l'Ouest canadien, je n'y devais séjourner que peu de temps. J'étais fatigué. Les médecins, toujours heureux de vous trouver des maladies, hochèrent la tête en m'auscultant. "Il y a quelque chose là", dit l'un, qui ne croyait point parodier un mot célèbre. Pour l'occasion, ce "là" représentait la poitrine. Les poumons étaient malades. On ne discernait guère s'il y avait lésion ou non, mais ces messieurs se montraient d'accord pour prescrire le repos.

J'avais entendu célébrer maintes fois, au cours de ma vie occupée, les vertus curatives du grand air de là-bas. Je les acceptais toutes, sans discuter. Seulement, entre le conseil du médecin et la réalisation du projet formé pour mon compte, il y avait un vaste monde, dont j'étais le centre. D'abord, je n'étais pas riche. On ne sache d'exemple, en notre pays, d'un journaliste qui ait fait fortune. Je parle ici des journalistes véritables, qui gagnent leur vie de leur plume, ou plutôt de leur dactylographe.

Donc, j'avais peu d'argent, ce que tous mes anciens camarades de la presse comprendraient. Comme eux tous cependant, et dans tous les milieux, je comptais des amis sincères. On s'occupait de mon cas. La Faculté tenant à m'expédier dans l'Ouest sans tarder, on fit en sorte que ce légitime désir fût satisfait. Un missionnaire-colonisateur à qui j'avais souvent

gations de sa table. Mais l'homme n'insista pas. Déjà sa pensée errait ailleurs. Il voulut se montrer aimable, s'inquiéta de ma personne:

— Comme ça, vous êtes pas ben? A votre âge, c'est de valeur. C'est vrai que vous êtes blême, mais le grand air vous redonnera des couleurs. L'air, c'est pas ça qui manque, par ici... Travailler dehors, dans le vent, au soleil, ça remet un homme.

Nous quittâmes l'unique rue du village, bordée de maisons assez pauvres, la plupart de bois et mal peinturées. Les chevaux prirent bientôt un chemin étroit, coupant à travers la prairie. L'herbe poussait partout en liberté. La plaine, mer houleuse et verte, déferlait vers nous. On la suivait dans ses ondoiements harmonieux, aussi loin que le regard pouvait porter, sans qu'une clôture brisât la ligne du paysage. Du vert fané, dominé de bleu. Par endroits, les peupliers vernissés et les saules malingres, aux racines courtes, donnaient l'illusion des arbres. Des "gophers", dont je demandai le nom, fuirent devant nous. Puis des canards sauvages, s'envolant par bandes, indiquèrent une mare tranquille, bordée de quenouilles veloutées.

Nous allâmes ainsi pendant huit ou neuf milles, parlant peu. Lebeau n'était pas loquace, et je me sentais moi-même peu disposé aux confidences. J'avais l'âme triste. Ce pays si nouveau me faisait une impression étrange. Je sentais tomber sur moi un accablement, une lassitude que je ne pouvais secouer. M'habituerai-je jamais au monde qui s'ouvrait devant moi? Parfois, Lebeau sortait de son mutisme pour répondre à une question. Je l'interrogeais sur les vallonnements de la prairie, qu'on m'avait toujours dite uniforme et plate, sur les bêtes que j'apercevais, sur l'herbe drue qui recouvrait le sol d'un moelleux tapis. Mes yeux ne suffisaient pas à regarder. Je m'étonnais des gophers qui traversaient le chemin à tout propos, jusque dans les pattes des chevaux; de la rareté des beaux arbres, moi qui étais né sous la voûte d'ormes géants. Enfin, nous arrivâmes. Derrière nous, allongés sur les planches rudes de la voiture, les deux garçons dormaient.

Je n'oublierai jamais mon arrivée, ce soir paisible de la mi-août, chez Michel Lebeau. Sa demeure allait être la mienne si longtemps! Il était sept heures, huit peut-être, mais je me rappelle qu'il commençait de taire brun. Nous venions de traverser un bouquet d'arbustes rabougris, au feuillage bruisant, quand notre attelage déboucha dans une petite clairière pelée, au bord d'un lac. Sous les premières étoiles, l'eau avait un éclat d'acier bleu.

Des aboiements furieux nous accueillirent, qui cessèrent au commandement de Lebeau. Nous descendîmes tant bien que mal de voiture, les jambes gourdes, cependant qu'une véritable meute nous entourait. Les chiens, gambadant autour de leur maître, grondèrent en m'approchant. Il fallut toute la persuasion et l'autorité du fermier pour faire entendre que je serais désormais de la famille. J'appelai les chiens. Je remarquai un berger alsacien, aux oreilles droites et pointées en avant; une chienne belge, poil long et noir, et le produit de ce couple désassorti: deux mignonnes bêtes de trois mois, à la fourrure encore duveteuse, aux dents mal assurées, qui commençaient de japper et vraiment en abusaient.

La maison de Michel Lebeau n'avait qu'une pièce. Construite de troncs équarris, amenés je ne sais d'où, elle était surmontée d'un étage en pignon où couchaient les enfants. A vingt pas, attachée à un piquet, une vache broutait. Entre la maison et le lac, des saules étiés. Plus loin, vers la droite, une mauvaise étable où la vache dormait l'hiver. Des rondins de bois mince s'appuyaient au dos de l'étable, cordés avec soin, abrités de planches mal jointes. Sur le tout, un silence cru, glacial, comme je n'en connaîtrai nulle part. Les chiens calmés, on n'entendit plus rien. Pas un son, pas un souffle. On eût juré qu'il n'y avait pas de moustiques dans l'air, ni de criquets sous les roches, ni de grenouilles au bord du lac. Nous ne percevions qu'un silence si étendu, si envôlant, si inconcevable, qu'il en paraissait irréel.

Mais Lebeau me prit par le bras: — Venez souper. Vous devez avoir faim.

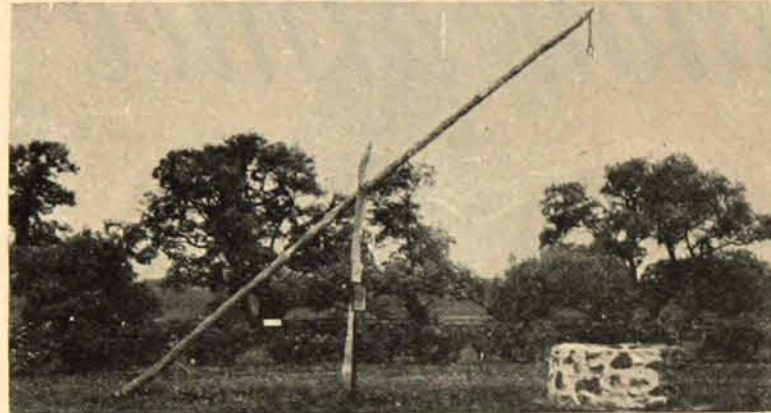
"Juana, mon aimée"

Je sursautai malgré moi, au son de cette voix d'homme. Lebeau avait raison; je n'avais rien pris depuis le midi. Je me redressai dans un effort pour me ressaisir, chasser cette impression d'abattement qui me serrait à la gorge, me coulait dans les membres. Un des jeunes chiens vint me trouver en roulant, montrant ses dents de lait. Je le caressai, et la chaleur de la petite bête, le contact de cette chair vivante, me fit du bien.

La maison était éclairée d'une lampe à pétrole, posée sur la table. Lebeau me présenta à sa femme, à sa fille, qui repré-

senter, tout près de moi, les épisodes du drame lamentable où je laissai la moitié de mon cœur. Je crois que je me créai peu à peu, dans cette atmosphère verte et bleue, face aux blés mouvants, une sensibilité neuve.

De ma famille d'adoption, je ne puis dire que des louanges. Lebeau et les siens ne négligèrent rien pour m'être agréables, me faciliter la période difficile de l'adaptation. Ils m'ouvrirent les bras sans arrière-pensée, comme à un fils retrouvé. J'ignorais tout de la terre. Ils me dirent ses travaux, m'initièrent à ses secrets. Le



Vieux arbres, vieux hommes

*Quand les arbres sont vieux, leurs rameaux dépouillés
Ne sentent plus courir les frissons de la sève,
En un gémissement leur murmure s'achève,
Les oiseaux les ont fuis, les vers les ont souillés.*

*Quand les hommes sont vieux, ils vont, les yeux mouillés,
Évoquer, loin du bruit, leur vie encore trop brève
Souvent avec courage ils ont lutté sans trêve,
Et le suprême appel les trouve agenouillés.*

*Autour de l'arbre vieux qui lentement s'affaisse,
Avec ses nids déserts et ses pâles festons,
On voit croître et verdoyer de vaillants rejetons.*

*Autour de l'homme et pour qui le jour baisse,
On entend les gais cris et le rire argentin
Des enfants que réveille un rayon du matin.*

Pamphile LEMAY

sait du linge dans le cercle de la lampe. Elles bredouillèrent des paroles indistinctes où je démêlai une formule de bienvenue. Malgré ma faim, je mangeai peu. Le cœur me manquait. Que venais-je chercher dans ce pays, dans ce milieu? Qu'y trouverais-je? Si je n'avais pas été homme, je crois que j'aurais pleuré. Tant ma détresse était grande, et vif le sentiment de ma vie gâchée. Je devenais une épave. Je commençais une existence de déclassé. Ces êtres qui m'entouraient n'avaient avec moi rien de commun. Ils appartenaient à un monde différent. Je ne les méprisais pas, mais ils m'étaient si étrangers, par l'éducation, les habitudes, les goûts! Non seulement j'en avais conscience, mais je sentais qu'ils le comprenaient comme moi, et que, comme moi, ils redoutaient d'en souffrir.

Et pourtant, à dix ans de distance, je n'évoque pas sans émotion les jours écoulés. Petit à petit, le pays me conquiert. Je m'y enracinais. J'y connus de telles joies, j'y vécus de telles douleurs que je ne le quitterai plus. Ses paysages me sont nécessaires. Ils offrent le décor où je peux

pour connaître la joie et l'orgueil du papier imprimé, l'espèce d'ivresse que procurent l'odeur de l'encre et le rythme saccadé des presses au travail. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je dois faire un effort de volonté pour résister à l'appel de mon ancien métier. Malgré l'abandon de ma carrière et la lassitude qui suivit, malgré de nouvelles habitudes, il me vient encore des velléités d'y retourner. Et je me demande, écrivant ces lignes, si je ne cède pas à la tentation, si je ne me leurre pas moi-même?

J'étais donc dans la Saskatchewan centrale, sur une terre assez pauvre, située en bordure d'un lac étroit où vivaient ensemble, sans s'aimer le moins du monde, des rats musqués besogneux et des brochets innombrables. L'exploitation de Lebeau se trouvait à quelque neuf milles de Ronda, région de Saskatoon. Je dis Ronda, mais ce nom est fictif. Qu'on n'aille pas lui trouver une parenté avec Vonda, ni aucun autre village. Pourquoi, d'ailleurs, écrirais-je le nom véritable de la localité? Cela n'intéresse personne.

Comme je l'ai dit, la maison de Lebeau était petite. Il en est de semblables par centaines, dans la prairie canadienne. Une seule pièce au rez-de-chaussée, qui sert ensemble de cuisine, de salle à manger, et de chambre aux maîtres des lieux. A une extrémité, le poêle, l'évier, une étagère à même le mur, où s'empile la vaisselle du ménage. A l'autre, le lit des fermiers, une commode et une malle noire, aux coins renforcés de cuivre.

On m'installa dans cette dernière partie de la pièce. La malle fut poussée sous la fenêtre, et l'on me construisit avec des planches un lit grossier, comme j'en avais vu dans les chantiers du nord québécois. Le premier tiroir de la commode me fut offert, pour y serrer mes hardes et les quelques livres apportés. Un paravent défraîchi, sorti je ne sais d'où, sépara en deux l'extrémité sud de la cabane, et je me trouvai chez moi.

Les enfants, eux, couchaient au grenier. Ils y avaient accès par une échelle clouée au mur. Ils en dégringolaient le matin, dès les premières lueurs du jour. C'était alors, entre eux et les jeunes chiens, également affamés, un charivari de tous les diables. L'aînée, qui avait nom Lucienne, descendait peu après et s'occupait du déjeuner. Elle était déjà une jeune fille, avec des cheveux lourds et des yeux rêveurs. D'abord gênée par ma présence, elle s'apprivoisa peu à peu. C'était là ma nouvelle famille, et le foyer qui devenait mien. Je fis en sorte de les aimer.

II

QUAND je m'éveillai après ma première nuit dans la prairie, le temps était radieux. Air sec et doux, soleil, ciel bleu. Pas une fumée, ni un nuage effiloché. Il pouvait être six heures et mes hôtes étaient levés. J'avais mal reposé, après m'être endormi très tard. Trop de choses me trottaient en tête.

Lebeau, je le remarquai, s'était rasé. J'appris plus tard que sa femme lui avait enjoint de faire un brin de toilette, en mon honneur. Il m'offrit une chaise, dès que je quittai l'abri de mon paravent.

— Vous avez passé une bonne nuit? demanda-t-il.

— Excellente... Je vous remercie.

— C'est pas les chars qui nous dérangent ici, ni les laitiers. Vous devez avoir faim...

Nous nous approchâmes de la table, couverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges. Les enfants avaient déjà mangé. Les deux plus jeunes, assis sur le plancher, me dévisageaient avec des yeux ronds.

— Le monsieur va rester avec nous, dit madame Lebeau, qui s'appelait Angeline. Il vient pour aider papa, qui a trop d'ouvrage. J'espère que vous serez gentils pour lui.

J'ignore si ce discours fit impression, mais personne ne répondit. Cinq minutes plus tard, l'une des fillettes jouait sous la table avec l'un des chiens. Je n'osais bouger, de peur de lui écraser les doigts. Pendant que sa mère servait la soupe, Lucienne s'occupait autour du poêle. Lebeau se mit à engouffrer le contenu de son assiette, non sans un bruit indiscret

“Juana, mon aimée”

de succion, et j'examinais à loisir ce qui m'entourait.

L'intérieur où je me trouvais était propre, mais rudimentaire. Je l'avais à peine vu la veille, dans la pénombre. Une humble maison de colons, comme j'en ai visité souvent dans les régions éloignées de l'Abitibi. Evidemment, les Lebeau n'étaient pas riches. Ils étaient même plus pauvres que je ne croyais. Comment avaient-ils pu consentir à me recevoir chez eux? J'appris plus tard que l'homme, à la suite d'une laborieuse maladie, avait promis de faire une bonne action. Quand le missionnaire lui exposa mon cas, il n'hésita pas une seconde. Il me garderai trois mois, six mois, un an, aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Voilà dix ans de cela et je suis encore ici. Il faut dire que Lebeau ne consentirait pas à mon départ. J'appartiens à son foyer, comme un vieux meuble. J'accomplis ma part des travaux. Je sais maintenant labourer, herser, ensemer un champ, tout comme je sais faucher à l'automme, battre le grain et dresser une meule, traire la vache à l'occasion. Mes camarades d'autrefois ne me reconnaîtraient pas. J'ai la peau brûlée, et des mains calleuses qui tiennent mal la plume.

Michel Lebeau avait construit lui-même sa maison. Les troncs d'arbres, soigneusement écorcés, étaient retenus ensemble par du mortier. Le fini intérieur ne différait guère de l'extérieur. Les murs dépourvus d'enduit présentaient la fruste roton-

Le déjeuner terminé, Lebeau proposa la visite du domaine:

— Aujourd'hui, ce sera congé. Je vous montrerai mes champs, je vous dirai les travaux qui vous attendent. Vous trouverez ça dur, dans les premiers temps, mais on s'accoutume. Vous ferez votre possible, pas plus...

Lebeau possédait une demi-section, achetée quatre ans auparavant.

Il prononçait “session”, invariablement. Je demandai des explications, moi qui comptais en arpents et en milles, et l'homme m'initia aux mystères de la section, terme de mesure des terres dans l'Ouest canadien.

La section, me dit-il, forme un carré d'un mille, ou de 640 acres de terrain, soit quatre quarts de section de 160 acres chacun. Trente-six sections constituent un “township”, et le township est à la base du système routier des provinces de l'Ouest. Le township est sillonné de routes à chaque mille, de l'est à l'ouest, et de deux milles en deux milles, du sud au nord. Chaque route a son numéro, avec indication du township. De sorte qu'il est facile, pour qui connaît ces petits secrets, de se retrouver dans l'immensité de la steppe canadienne.

J'absorbais avec intérêt ces détails, pour moi inédits. Comme la veille, je remarquai l'absence totale de clôtures dans la région où nous étions. C'est pour cette raison que la vache se voyait condamnée à brouter autour d'un pieu fiché en terre. Il fallait l'empêcher de s'éloigner, lui ôter tout mauvais désir de folâtrer dans le blé en herbe. Mon nouveau maître me raconta que sa terre était sableuse, pauvre en suc, dans le voisinage du lac et de la maison. Par contre, la partie occidentale offrait un bel humus, où le blé venait comme une bédiction. Cette terre de l'Ouest est caractéristique; elle est friable, d'une teinte sombre, et colle aux pieds comme du mastic quand elle est trempée.

Le fermier parlait en marchant. Il allait par grandes enjambées, sous le soleil brûlant, et j'avais peine à le suivre. Il me montra des labours aux sillons réguliers, qui ondu-laient à perte de vue. C'était du beau travail, dont il était fier. Dans l'Ouest, une partie des guérets se fait l'été. Les producteurs de blé savent que la terre a besoin de repos, comme les animaux et les hommes. Aussi leurs exploitations sont-elles divisées en deux parts:

l'une qui travaille et l'autre qui se chauffe au soleil, en attendant son tour. On prépare cette dernière pour l'année qui vient, pendant que sa sœur besogne pour deux. C'est pourquoi, en juin et en juillet, on voit d'énormes charries attelées à quatre, six ou huit chevaux, se profiler sur l'horizon clair.

Michel Lebeau et sa femme étaient originaires de Montréal. Ils vivaient dans l'Ouest depuis dix ans. Etablis d'abord dans le Manitoba, ils vendirent leur ferme après deux mauvaises récoltes successives. Ils en avaient assez, retournaient dans leur pays. A la dernière minute, l'appel des grands espaces fut le plus fort. Avant de partir définitivement, Lebeau voulait voir la Saskatchewan, qu'il ne connaissait pas. Il visita Lebert, que baignent les trois lacs Katepwa, Mission et Qu'Appelle; Willow Bunch, tapi au creux du cirque que dessinent de



“Je vais passer au bureau avec mes enfants, docteur. Ils ont l'air bien portants, mais le moment est venu de leur faire passer un autre examen.”

Quand allez-vous chez le médecin?

SI VOUS attendez d'être malade pour voir le médecin, vous ne profitez que d'une partie des avantages que peut vous assurer sa science. Ayez recours à ses avis en tout temps — non seulement lorsque vous êtes malade, mais encore lorsque vous êtes bien portant. C'est la manière moderne de se conserver en bonne santé.

Voyez votre médecin à des intervalles réguliers. Il sait ce qu'il faut faire pour prévenir diverses maladies jadis considérées comme presque inévitables, et pour enrayer d'autres maladies qui, il y a à peine quarante ans, étaient souvent fatales.

Etes-vous au courant des dernières acquisitions de la science médicale sur des sujets tels que l'inoculation et la vaccination préventives? Savez-vous qu'il faut que le cœur et d'autres organes soient examinés avec soin après chaque atteinte de maladie infectieuse, en vue de déterminer si oui ou non ils ont besoin de soins pendant un certain temps ou de façon continue, afin de diminuer le danger de lésion permanente?

Vous et les membres de votre famille devriez vous soumettre périodiquement à une inspection médicale complète. Des lésions, des anomalies, des difformités et des habitudes fautives insoupçonnées pourraient alors être découvertes et traitées. Il y a des affections qui n'offrent pas de symptômes immédiats, mais qui se manifesteront par la suite si l'on n'y voit pas. Mettez votre médecin à même de vous faire profiter de ses avis sur l'alimentation, le repos et l'exercice.

La Metropolitan relate de temps à autre comment les médecins aident les gens à se préserver d'un grand nombre de maladies et d'affections qui intéressent différents âges: l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, l'âge mûr et l'âge de déclin.

La Metropolitan sera heureuse de vous envoyer gratis la brochure qu'elle a publiée sous le titre “S'orienter”, et qui traite de la protection de la santé à tous les âges. Ecrivez au Service des brochures 3-R-36.

Conservez votre santé — Faites-vous examiner régulièrement

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

LA REVUE MODERNE



Votre bébé paraît certes en excellente santé, madame, mais l'expérience a prouvé qu'une visite régulière chez le médecin “préviendra” les maladies qui peuvent si facilement l'atteindre et compromettre sa croissance.

dit de billes à peine équarries à la hache. Hors les meubles nommés et les chaises, il n'y avait rien dans la pièce du rez-de-chaussée. Pendus aux murs ça et là, une croix noire, un fusil de chasse et deux carabines, de larges chapeaux de paille, des ustensiles de cuisine. Sous le plancher, que la ménagère lavait à grande eau, une cave servant de garde-manger. On ne voyait ni robinet ni pompe. Dans certaines parties de la Saskatchewan, l'eau est rare qui vienne des couches profondes de la terre. L'approvisionnement de l'eau, tant pour les hommes que pour les animaux, est un problème de chaque jour. A cet égard, mes hôtes étaient fortunés, un lac clair clapotant à dix pas. On transportait l'eau avec des seaux, suivant les besoins de la fermière. Le travail se compliquait en hiver, à cause de la glace qu'il fallait briser. Mais personne ne se plaignait; on s'habitue à toutes les misères.

Ce fameux
COMPTE-GOUTTES
et la
bouteille de 60^c
de
Baume Italien



**Les
deux
pour
59^c**

● Pour répondre à une demande qui s'étend au pays tout entier, Campana offre maintenant, par l'intermédiaire des pharmacies et magasins à rayons, son fameux ensemble à 59c comprenant COMPTE-GOUTTES et Baume Italien. Mais comme le nombre en est limité, vous feriez bien de profiter de l'aubaine avant qu'il ne soit trop tard.

Déjà, plus de 21 millions de ces compte-gouttes pour Baume Italien, comme celui illustré ci-dessus, nickelés et garantis 100%, ont été distribués aux usagers du Baume Italien, au Canada et aux États-Unis. La vogue de ce compte-gouttes est compréhensible: il tient la bouteille pour vous, sans qu'il soit nécessaire de la boucher et sans qu'elle risque de se briser. Il en tombe une goutte de Baume chaque fois que vous pressez sur le poussoir... et de cette façon, la lotion pour la peau, la plus économique du Canada, s'emploie plus commodément et devient encore plus économique.

Le Baume Italien est fait de plusieurs ingrédients choisis scientifiquement et mélangés d'après un procédé secret. Il n'existe rien de semblable sur les marchés du monde.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

Dreskín
Campana



Un liquide pour nettoyer la peau qui pénètre profondément dans les pores. Se recommande pour les comédons, les pores grossiers, les peaux ternes et huileuses. Ouvre les pores obstrués et leur permet de respirer librement en neutralisant les alcalis. Ces alcalis, qui vieillissent la peau et bouchent les pores, se trouvent dans le savon, l'eau et nombre de crèmes de beauté. 50c la bouteille dans les pharmacies et magasins à rayons. 37

“Juana, mon aimée”

hautes collines nues; il fila ensuite plus au nord, où il s'arrêta successivement à Rosetown, à Kindersley, à Lucky Lake, à Nokomis et à Ronda. En ce dernier endroit, il trouva une terre passable que son propriétaire, un Scandinave peu enthousiaste, voulait vendre à tout prix. Lebeau se laissa tenter. Retourné chez lui, il exposa à sa femme de nouveaux projets. Deux mois plus tard, la famille s'installait sous le ciel limpide de la Saskatchewan.

Sa nouvelle aventure n'apporta point la fortune à Lebeau. Il vivait. En quatre ans, il compta une bonne récolte, une mauvaise et deux autres médiocres. L'homme était sur le point de se décourager, d'autant plus que la maladie se mit de la partie. Il ne se sentait plus de taille, avec des forces réduites, à affronter seul les travaux de la prochaine année. En somme, j'arrivais à temps. Je n'étais pas robuste, mais d'un moral excellent. Au témoignage des médecins, le climat aurait vite fait de me mettre de la chair sur les os. En vérité, au bout de six mois, je n'étais plus reconnaissable. Je travaillais comme un homme, sans m'en porter plus mal. Lebeau paraissait content. Je crois au fond qu'il n'était pas fâché d'avoir un compagnon à coudoyer, dans la solitude qu'était la sienne. Lebeau commençait de se démoraliser, comme autrefois dans le Manitoba. Il n'est pas impossible que mon arrivée ait contribué à le remonter. Je l'aidais. A nous deux, nous encourageant mutuellement, nous assurâmes sans trop de peine l'activité de la ferme. La roue tournait, lentement peut-être, mais elle tournait.

Pendant les premières semaines, il me fallut tout apprendre. C'était l'époque des battages et je mis sans tarder la main à la pâte. Jadis, pendant les vacances, j'avais vu battre du grain à la campagne, chez des parents. La théorie m'était familière, mais je n'avais aucune idée de ce que pouvait être, des jours durant, le travail acharné de nourrir la batteuse et de mettre le blé à l'abri. Je suffoquais dans la poussière, la balle, la paille coupée en morceaux. Lebeau jetait les gerbes sur la table-transporteur, aussi vite que le permettait ses bras. En un clin d'œil, la batteuse engouffrait tout. Un éternel recommencement, comme l'histoire des hommes. La machine appartenait à un Anglais, du nom de Thorne, qui la conduisait chez les fermiers pauvres et battait pour eux leur récolte, moyennant paiement. Elle était actionnée par un moteur à explosions. Le travail avançait rapidement. Nous étions quatre hommes, avec Thorne et Irénée, le plus vieux des garçons. L'Anglais était fier de sa machine. Il en parlait comme d'une personne vivante. Il nous expliqua que le moteur était supérieur à l'ancien outillage avec générateur utilisant la paille comme combustible. Je ne comprenais rien à ce charabia mécanique. Quant à Lebeau, qui avait entendu vingt fois le boniment, il n'écoutait même pas.

Le dimanche après-midi, je me promena dans la plaine. Lebeau m'accompagnait rarement, préférant dormir. Nous étions à neuf milles de Ronda, ce qui donnait un trajet de dix-huit milles, aller et retour, pour faire nos dévotions. Lebeau manquait rarement la messe. Il fallait que les chemins fussent impraticables, à la suite de pluies prolongées, ou que les chevaux tombassent de fatigue, comme il arrive au fort des travaux. Mais revenu du village et son dîner avalé, le fermier se couchait. Je parlais alors, tantôt seul, tantôt accompagné d'un des enfants. Nous quittions les champs rasés pour nous perdre dans une espèce de savane marécageuse, agrémentée de mares vertes et bleues, où les canards sauvages barboyaient. Pour chasser ces volatiles, dans la Saskatchewan, il n'est pas besoin de se mettre à l'affût pendant des heures, au petit matin, sous un abri de roseaux. Il en est toujours un au bout du fusil. Je tirais passablement, depuis ma jeunesse, et je m'en donnai à cœur joie. Jamais la famille Lebeau n'avait mangé autant de gibier.

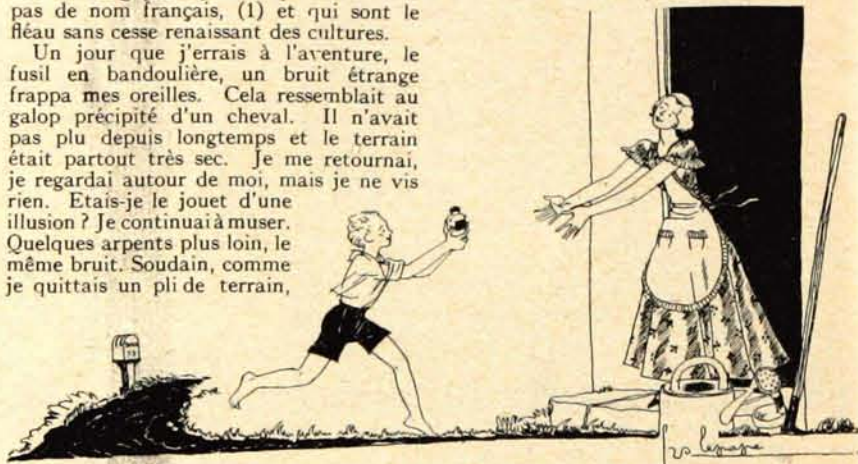
On a beaucoup calomnié la steppe canadienne. Quand je quittai ma province pour l'Ouest, j'étais persuadé que je m'en

allais vers un pays uniformément plat, sans arbres ni arbustes d'aucune sorte. J'imaginai une plaine se déroulant à l'infini vers un horizon toujours fuyant, avec ça et là, pour animer le paysage, la fumée montante d'habitations clairsemées, tapis contre terre, dans l'ombre desquelles languissent des bestiaux ennuyés. Rien n'est moins exact que ce tableau. Il est le produit d'imagination désordonnées, autant que du préjugé. Il est faux en ce qui concerne l'aspect physique de la contrée, et l'impression qui s'en dégage.

Du Manitoba, à mesure qu'on s'enfonçait dans la prairie, un grand étonnement saisis le nouvel arrivant, et se superposa à l'impression première d'immensité. C'est que la plaine est extrêmement diverse. Elle s'étend d'abord sur de longues distances, fière de son blé jeune, d'un vert très pâle, qui se couche sous le vent. Elle se creuse, se soulève en monticules, se déroule en souples ondulations. Des lacs nombreux apparaissent, vert-bleu ou gris d'argent dans le lointain, les uns salés, où le poisson ne vit pas, les autres d'une eau si limpide, sur sable blanc, que le fond s'aperçoit à quinze pieds.

La prairie est fort vivante, par sa flore et par sa faune. Elle grouille de vie animale. J'ai parlé des canards, qui sont de vingt familles différentes. Canards noirs et canard gris, milouins aux yeux rouges, à tête rousse, sarcelles et morillons, canards de toutes tailles et de tous les âges, qui encombrant les rivières et les lacs, les marais, jusqu'aux fossés débordés, le long des voies ferrées. La prairie est également riche d'outardes, de poules d'eau que le profane confond avec les canards, de bécassines à long bec, d'alouettes et de pluviers divers, de geais du Canada, d'étourneaux aux ailes rouges, voire de mouettes grises et blanches qui planent sur les labours d'été. Ces mouettes viennent des Grands Lacs; elles volent isolées et se posent tout à coup sur la terre retournée, où elles mangent des racines et des vers. Leur arrivée est un signe à peu près certain de mauvais temps. En fait de gibier à poil, la steppe est moins prodigue. Elle a bien ses petits loups ou coyotes, d'énormes lapins sauvages et les gophers, ces satanés gophers pour lesquels il n'existe pas de nom français, (1) et qui sont le fléau sans cesse renaissant des cultures.

Un jour que j'étais à l'aventure, le fusil en bandoulière, un bruit étrange frappa mes oreilles. Cela ressemblait au galop précipité d'un cheval. Il n'avait pas plu depuis longtemps et le terrain était partout très sec. Je me retournai, je regardai autour de moi, mais je ne vis rien. Étais-je le jouet d'une illusion? Je continuai à museler. Quelques arpents plus loin, le même bruit. Soudain, comme je quittais un pli de terrain,



Après le jardinage, une crème appropriée redonnera à vos mains la santé qui convient à leur beauté...

j'aperçus un petit cheval bai qui fuyait à bride abattue, son cavalier couché sur l'encolure. Sur le coup, j'eus un moment d'inquiétude. Qui était-ce? Je n'y pensai bientôt plus et, à la maison, j'oubliai d'en parler au fermier.

Ce fut la seule fois, pendant tout cet automne, que j'aperçus un être humain dans la prairie. Nous n'avions pas de voisins, à dix milles à la ronde. Nous vivions dans un pays absolument sauvage et ne voyions jamais, sinon à Ronda, le visage de nos semblables. Vu mon état d'âme, cet isolement ne convenait. Je n'avais d'ailleurs pas le temps de m'en nuier. Ma journée faite, j'étais tellement

harrassé que je gagnais mon lit avec hâte. Le sommeil m'enveloppait, m'empêchant de penser. A certains égards, ma vie n'était plus que sensitive, comme celle des bêtes.

Je dis que je ne vis qu'une fois le cavalier mystérieux. Pourtant, je me demande s'il ne passa pas près de moi un autre jour, à portée de carabine? C'était encore un dimanche. J'avais entrepris de dresser l'un des jeunes chiens à la chasse et je parlais doucement à l'animal qui me suivait, le nez sur mes talons. De temps à autre je ralentissais le pas, faisant signe au chien de m'imiter. Nègre, — c'était son nom, — levait vers moi ses yeux humides, tout en frétilant de la queue. Il s'arcboutait sur ses pattes musclées, prêt à bondir au moindre signe.

Nous venions de lever une volée de morillons quand Nègre m'abandonna, moi et ma chasse, fit volte-face et se mit à gronder. Je l'appelai doucement, mais il continua de m'appeler en son langage de chien, la babine retroussée, les crocs découverts. Je n'avais rien vu ni entendu d'insolite. Seulement, dans la direction du sud, je crus discerner un nuage de poussière. Le vent, soufflant du nord, emportait tout bruit. Mais le chien, dont les sens étaient autrement vifs que les miens, devait avoir perçu une présence étrangère. Il avait les oreilles pointées en avant, le poil hérissé sur le cou, les yeux mauvais. Cette fois, je parlai de la chose au fermier, rappelant ma première rencontre.

Lebeau ne répondit pas tout de suite.

— Depuis quatre ans, finit-il par dire, je n'ai jamais vu personne dans la plaine. Entre Ronda et le lac, comme vous savez, pas une maison. Dans les autres directions, je ne connais pas un colon d'établi. Je sais seulement qu'il y a un "homestead" abandonné, à six milles environ d'ici, droit vers le sud. Les chasseurs couchent là, quand ils s'attardent de ce côté. Le propriétaire est mort avant mon arrivée dans le pays.

— Alors, qui était-ce bien?

— Difficile à dire. Peut-être un métis monté à poil, venu de quelque réserve. Mais c'est pas probable. Et puis, ça vous inquitte?

— Non, mais cela m'intrigue. L'ancien métier, voyez-vous...

— Je continuai de parler:

— Peut-être qu'il y a maintenant quelqu'un, dans cette ferme abandonnée. Il n'est pas impossible qu'un nouveau colon

soit venu tenter fortune dans la contrée. Qu'en pensez-vous, madame Lebeau?

— Difficile à dire, fit celle-ci, répétant mot pour mot la phrase de son mari.

— Quand j'aurai des loisirs, je crois que je tenterai une petite enquête dans ce coin-là. Je serais curieux de savoir si nous avons des voisins, de l'autre côté du lac. Avez-vous un cheval dressé à la selle?

Lebeau me regarda.

— J'en ai même deux, M. Chatel.

— Abondance de biens. Vous me prêterez un cheval, un jour ou l'autre, et je me rendrai là-bas.

Lebeau se contenta de sourire, sans parler.

III

L'HIVER passa. Je n'entreprendrai pas d'en raconter les phases successives. Qu'il suffise de dire que je dormis mon saoul, et que j'eus toutes les peines du monde à ne pas sécher d'ennui. En hiver, les

(1) Mgr Taché donne au gopher le nom de marmotte d'Amérique. Le romancier français Constantin-Weyer l'appelle marmotte-gopher et marmotte tigrée. Je ne suis pas en mesure de clore le débat, mais aucun de ces termes ne me paraît traduire justement le mot anglais, le seul, d'ailleurs, qui soit d'usage courant dans l'Ouest canadien.

H. B.

"Juana, mon aimée"

travaux ne sont pas exigeants. Il n'y a que les animaux à soigner: la vache, les chevaux, les chiens. Ces derniers logent dans la petite étable, en compagnie de la vache, et les chevaux restent dehors, comme c'est la coutume dans ce pays. Leur poil long les protège du froid. Pendant les grands vents, ils se serrent contre les meules de paille érigées après les battages, l'encolure et les oreilles basses. Les chevaux nous conduisent au village le dimanche, et s'ennuient les autres jours.

Les semaines se suivaient, toutes semblables et monotones. Je n'ai jamais senti, mieux qu'ici, ce qu'on appelle l'horreur de la vie quotidienne. Je me faisais l'impression d'un homme enterré vivant, à six pieds sous terre. Pour m'occuper, je fis la classe aux enfants. Cela venait à point. Lebeau, pour qui l'instruction de sa progéniture devenait un problème, fut ravi de mon idée. Avec un zèle insoupçonné, je me mis à explorer, pour le bénéfice de quatre petits Lebeau, les profondeurs de l'orthographe et les mystères des quatre règles. L'initiative fut si appréciée que mes services furent retenus régulièrement, d'année en année. Je me prêtai de bonne grâce à la combinaison; j'achetai des livres à Montréal et j'établis mon enseignement sur des bases solides. Aucun de mes élèves n'est encore bachelier, mais tous en savent autant, à leur âge, que les autres écoliers.

Je visitai bientôt, comme je me l'étais promis, le homestead abandonné. Je le trouvai tel qu'on me l'avait décrit: une construction de billes ressemblant à la nôtre, mais en moins bon état. La porte était branlante, les fenêtres veuves de carreaux. A l'intérieur, un ancien poêle rouillé et des lits d'herbe séchée. Les chasseurs et les nomades de passage s'arrêtaient là. On ne voyait aucune trace de bâtiments, sinon une espèce d'apentis en ruines appuyé au flanc sud de la maison. J'approchai avec précaution, sans descendre de ma monture, et je fis le tour des lieux. J'entraï et ne trouvai âme qui vive. Ce n'était pas là que je découvrirais le cavalier mystérieux. J'étais déçu, sans bien savoir pourquoi. J'enfourchai de nouveau ma jument et me laissai bercer sur ma selle, jusqu'au retour.

C'était à l'approche de l'hiver, deux semaines après que j'eusse dit mon intention d'aller aux nouvelles. Lebeau, à qui je racontai les résultats de ma démarche, se contenta de lever les épaules. En tant que sage, cet homme en eût remonté aux philosophes de l'antiquité. Il parlait peu, ne s'énermait pas, n'était jamais surpris. Il faisait contraste avec sa femme, laquelle maugréait contre le sort, et plus souvent qu'à son tour. Je n'osais l'en blâmer, car son lot n'avait rien de très agréable. On ne s'imagine pas les privations et les renoncements, les souffrances qu'on doit affronter sans cesse, dans la solitude et le terrible silence de la prairie, les femmes des "homesteaders" et des petits fermiers. Les trois-quarts de l'année, c'est la tâche échinante du ménage, le soin des enfants, des volailles et des bestiaux, parfois d'un étroit jardin qui brûlent sans cesse le soleil et le vent, pendant que les hommes sont aux champs. Pas d'amies, pas de parents, pas de voisins à qui dire son ennemi, et son espoir d'un avenir meilleur. Personne à qui parler! L'hiver, l'homme est plus près, moins absorbé, plus accessible. Par contre, la nature a ses mauvais jours. Le froid est si grand que les clous cassent en deux, avec un bruit de détonation, dans la charpente des bâtisses. La neige molle et bleue couvre la terre, pendant que le vent souffle du nord au sud, de l'est à l'ouest, avec une furie qui n'a d'égale que son obstination à durer.

Le vent!
Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'il signifie. Le vent de l'Ouest est terrible. Je l'ai entendu pleurer, gémir, des jours et des nuits, sans un instant de répit. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait, comme une bande de loups faisant curée au fond d'un bois. Il venait par rafales, coupant l'air sec, brûlant les chairs. On eût dit qu'il allait balayer la plaine, arracher la toiture de la maison, nous emporter dans ses tourbillons et nous emporter avec lui.

et poussières vaines, vers la mort et l'oubli final. Je hais le vent. Je sais des hommes qu'il a brisés. Ils étaient forts, ils avaient toutes les audaces, ils étaient prêts à tous les risques. Ils reculèrent devant le martyre du vent. Ils aimèrent mieux partir que de lutter contre lui.

Un soir que nous étions tous ensemble autour de la lampe, madame Lebeau enama le chapitre des doléances. Cela lui arrivait de temps à autre, quand la pauvre femme ne se possédait plus. Depuis près de onze ans qu'elle suivait son mari dans les solitudes de l'Ouest, elle n'avait guère eu de bon temps. Sa vie? Une série de menus faits insignifiants, traversée par trois maternités successives, dans d'abominables conditions matérielles. Loin du village, loin du marchand, du médecin, du curé. Dans sa morne existence, jamais un coin d'azur clair. Toujours suer, toujours peiner et souffrir, dans l'âme et dans le corps. Souffrir sans cesse, et pourquoi? Si encore la terre était généreuse, si encore on pouvait se bercer d'un rêve d'aisance prochaine! Mais non, travailler et renoncer à toutes les joies humaines, sans espoir de retour. Les récoltes se suivaient, petites, passables, médiocres, et les conditions restaient les mêmes à la maison. Qu'on touchât ou non de l'argent, il n'y en avait jamais. Quand on avait payé les obligations sur la ferme, les réparations des machines, la main d'œuvre additionnelle au temps de la moisson, il ne restait rien. Il ne restait rien, ou si peu qu'il valait mieux n'en point parler. Il fallait même, plus souvent qu'autrement, faire des comptes chez les fournisseurs, escomptant l'avenir pour payer.

— Si nous étions restés à Montréal, disait madame Lebeau, serions-nous plus mal? Je ne le crois pas. Mon mari travaillerait dans une manufacture, comme ses frères et comme les miens, et nous mangerions quand même nos trois repas. Nous ne serions pas plus riches qu'ici, mais la vie aurait plus d'agrément. A Montréal, nous avons des parents, des amis, des connaissances. Et il y a les magasins, les théâtres, le mouvement de la rue. Les enfants grandiraient parmi leurs semblables, non comme de petits sauvages. Ils auraient plus de facilité pour s'instruire, se préparer un avenir. C'est pas pour vous faire de la peine, M. Chatel... car c'est grâce à vous s'ils ne sont pas de purs ignorants. Sans votre arrivée, je me demande ce qu'on aurait fait de ces enfants? Ce n'est pas drôle, quand on y pense! Nous sommes trop pauvres pour les tenir dans les collèges et les couvents, et la première école est à neuf milles. Pourquoi sommes-nous venus dans ce pays?

Lebeau ne disait rien. Le menton dans ses mains, il regardait sa femme. Cent fois, il avait entendu ces reproches. A quoi servait-il de discourir et d'argumenter? Quand on se trouve en face d'une difficulté, on en tire le meilleur parti possible. Peut-être que sa femme avait raison, en définitive, et qu'il ne savait que répondre. Quant à moi, je me gardais d'exprimer une opinion. Si l'on m'interrogeait, j'esquissais un geste vague, avec l'air de dire que je n'y entendais rien. Malheureusement, je ne devais pas m'en tirer toujours à si bon compte. D'ailleurs, madame Lebeau n'insistait pas. Elle comprenait que je ne devais pas avoir part au débat.

C'est au lendemain d'une conversation de ce genre que je connus Juana. Nous étions en mai, le neuf, exactement. Je n'oublierai jamais cette date. Elle chante en mon cœur, je la possède comme un trésor. Pourquoi le souvenir a-t-il tant de puissance? Je n'ai qu'à fermer un peu les yeux, par une tiède journée de printemps, et la sveltesse de Juana surgit devant moi, riieuse et grave. Comme si elle n'était pas partie à jamais, disparue de ma vie! Comme si elle ne m'était pas aussi inaccessible qu'une morte! Ma main tremble à tracer ces mots. Que dirait Juana, mon aimée, s'il lui était donné de lire par dessus mon épaule? Il me semble qu'elle vient à petits pas, que je l'entends glisser derrière moi, s'appuyer au dossier de ma chaise et me donner brusquement, en éclatant de rire, un grand baiser dans le cou. Juana, petite fée de la prairie, déesse de la moisson,

Pour Soulager "l'Indigestion Acide" en Quelques Minutes



Cette Méthode Alcalisera presque Immédiatement tout Estomac Dérangé

On peut maintenant soulager, en quelques instants, les symptômes même les plus fâcheux de l'acidité stomacale!

C'est simple et prompt à la fois. Vous alcaliserez votre estomac presque instantanément en prenant:

Deux cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips une demi-heure après le repas. Ou — deux Comprimés de Lait de Magnésie Phillips, dont chacun renferme l'équivalent exact d'une cuillerée de magnésie liquide.

Voilà tout! Le soulagement se manifeste en quelques minutes. L'estomac est alcalisé — calmé, purifié. Nausées et malaises disparaissent. C'est tout bonnement merveilleux!



AUSSI PRESENTE EN COMPRIMES

Pourquoi ce résultat est-il si prompt?

Parce que le Lait de Magnésie Phillips est un alcalisant naturel des acides de l'estomac... un des agents les plus actifs que la Science ait découverts jusqu'ici.

SYMPTÔMES HABITUELS DE L'ACIDITÉ STOMACALE

Douleurs après les Repas	Maux de Tête Fréquents
Indigestion	Défaillance
Nausée	Insomnie
Inappétence	Acidité Buccale
Intoxication	Aigreur de l'Estomac

Ce précepte est de plus en plus reconnu — il faut tenir l'estomac alcalisé. Tout l'organisme y trouve d'incalculables avantages.

Gardez à la maison un flacon de Lait de Magnésie Phillips et portez dans votre poche ou votre sacoche un étui de comprimés Phillips — qui ne coûte que 25c. Mais — exigez sur l'un et l'autre les mots "Phillips' Milk of Magnesia".

FABRICATION CANADIENNE

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS



L'agréable dessin Grossenior utilise un motif de la période Adam. Les fabricants de cette pièce Community Plate vous conseillent Silvo pour votre argenterie.

SILVO

conserve votre argenterie toujours comme neuve!

Très doux, très rapide, très facile, Silvo vous incite à vous servir quotidiennement de votre argenterie qui vous est si chère. Car Silvo renouvelée et fait durer le lustre éclatant et il conserve chaque belle pièce toujours brillante.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

RECKITT'S (Oversea) Ltd. 1002, rue Amherst, Montréal

RIDEAUX DE LUXE

Soie — Bruges — Fillet, etc., et toutes dentelles véritables. Nappes — Couvre-lits — Aubes — Surplis — Modèles nouveaux et exclusifs — Démonstration à domicile.

La Dentellière Belge Enrg. CH. 6160 — 1831 de LaSalle, Montréal

NÉURALGIE RHUMATISME RHUME GRIPPE

seront immédiatement enrayés par l'usage des capsules

U-No

ABSOLUMENT INOFFENSIVES
En vente partout, 25c la boîte

Laboratoire U-No, Montréal

Distributeurs: LYMANS Ltd.
Echantillon envoyé sur demande

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIRES



APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, 66, 300- réponses. Cours complet. Méthode facile. Examen si plôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITE avec la première leçon. Termes de paiement faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.É.

“Juana, mon aimée”

reine de mon rêve inachevé! Je te vois telle que t'ai connue, sans orgueil et sans pose, avec tes gestes simples et la générosité spontanée de ta jeunesse. Tu vis en moi, plus vivante que jamais, et pourtant plus lointaine que les mortes véritables. Je dormais.

Allongé parmi l'herbe drue, dans l'ombre chiche que projetait un bouquet de trembles et de peupliers graciles, je m'étais assoupi sans m'en apercevoir. Fatigué de la selle, j'avais marché pour me dégourdir les jambes. Ma jument suivait en liberté, les guides sur le cou. Ayant atteint les petits arbres qui me cachaient l'horizon depuis longtemps, je ne sus résister au plaisir de m'étendre sous leurs branches. Je m'endormis presque aussitôt. Quand je rouvris les yeux, Juana était devant moi.

Elle parla la première.
— Alors, dit-elle, vous n'êtes pas plus malade que cela! J'avais bien tort de m'inquiéter... Vous m'avez fait une peur!
— Je vous demande pardon... je ne vous pas...

— Moi qui vous croyais blessé, ou malade... Tout de même, c'est mieux ainsi. N'est-ce pas? Vous me pardonnez de vous avoir dérangé.

Je me levai et dis:
— Je ne comprends rien...
Tout de suite, elle m'expliqua le mystère de sa présence. Elle parlait doucement, sans me quitter un moment des yeux:

— Je venais au galop de mon cheval, dit-elle, insoucieuse et certaine d'être seule dans la plaine, quand j'aperçus votre bête qui broulait, toute sellée, les rênes traînant sur le sol. Immédiatement, les questions se pressèrent à mon esprit. A qui appartenait cette monture abandonnée? Qu'était devenu son maître?

Craignant un accident, la jeune femme avait battu la contrée avoisinante. Elle n'était pas très brave, mais elle ne pouvait passer outre sans s'assurer qu'il n'y avait pas, tout près d'elle, un être humain qui eût besoin de son assistance.

— Quand je vous aperçus, continuait-elle, je manquai de m'éclater de rire. Vous reposiez si bien, vous paraissiez enfoncé dans un tel bien-être que cela m'amusa. Un moment, je vous regardai dormir. J'allais repartir, en silence, quand vous avez ouvert les yeux. Tout de même, la vie est drôle!

— Elle vous amuse à ce point?
— Des fois. Je m'étonne surtout des surprises qu'elle réserve...

— Pardonnez-moi?
— Dire que je suis venue ici tout l'été dernier, et même fort avant dans l'automne, sans jamais rencontrer personne!

— J'espère que je n'ai pas gâté votre promenade?
— Un peu, à vrai dire. J'avais tellement pris l'habitude de considérer le pays comme le mien. C'était mon domaine. De vastes espaces où je pouvais chevaucher à bride abattue, m'abandonnant au galop du cheval, sans savoir où j'allais. Je fermais les yeux et il me semblait que le vent m'emportait, loin de tout. Et voici que, dans le pays de mes jeux, je découvre un homme!

— Le malheureux!
— Vous m'en voulez de mon imper-tinence?
— Elle m'amuse, bien plus qu'elle ne m'indigne. Mais puisque j'ai l'air d'être ici un intrus, je ferai l'impossible pour n'y plus revenir. Pour rien au monde je ne voudrais troubler votre quiétude, ni gâter la sauvagerie de vos paysages.

Elle me regarda, intriguée un peu, cherchant une réponse. Elle dit tout à coup, à mi-voix, comme se parlant à elle-même:

— Non, je suis folle, cela n'a pas de sens...
— Pardon?

Elle ne répondit pas.
Je la considérai, amusé, avec un intérêt qui ne dut point lui échapper. D'ailleurs, pas un homme connaissant Juana n'eût voulu me blâmer. Cette femme était la plus merveilleuse créature que j'aie encore vue. Un corps nerveux, mince, presque androgyne. Des mains parfaites. Des yeux graves, d'un gris sombre, qui paraissaient bleus à certains moments. Je l'enveloppai toute, d'un regard rapide, et elle soutint l'examen. Elle était sûre d'elle. Pas un muscle n'avait bougé dans son visage.

Je n'essayerai pas de tracer son portrait. Pourrais-je fixer la mobilité des traits, l'éclat lumineux des yeux, l'ambre de la peau? J'ai connu cette femme, je l'ai aimée, et je ne saurais dire son attirance, ni le charme particulier qui émanait d'elle. On a beau faire, l'éloignement et l'absence mettent un brouillard autour des êtres dont nous sommes séparés. Ils peuvent avoir laissé en nous une impression, nous ne possédons plus leur personne physique. Juana était très brune, avec des cheveux noirs, coupés courts et frisés aux tempes. Ses cils longs, quand ils bougeaient, jetaient une ombre sur ses joues. Elle montrait en riant de petites dents gourmandes, et ses lèvres finement arquées, rouges au point de paraître saignantes, soulignaient l'impatiente ardeur dont tout son corps vibrail.

La jeune fille ne disait toujours rien. Pour me donner contenance, je ramassai mon chapeau, jeté sous les arbres, et j'appelai ma jument.

Elle m'arrêta d'un geste:
— Vous ne partez pas comme ça?



“Quand je rouvris les yeux, Juana était devant moi!”

— Que voulez-vous dire?
— Que je suis une égoïste, et que je devrais avoir honte. Oubliez, voulez-vous, mes paroles de tout à l'heure. Vous continuerez à vous promener dans la campagne, si le cœur vous en dit. De quel droit vous en empêcherais-je?

Là-dessus, elle fit faire demi-tour à sa monture. J'avais remarqué que son cheval était petit, un de ces chevaux du pays appelés “cayuses”, et qu'il était bai.
— Permettez-vous deux questions? demandai-je, comme elle ramassait les rênes dans sa main, ses pieds minuscules enfoncés dans les étriers.

— Dites...
— Je voudrais savoir si c'était vous, le mystérieux cavalier que j'aperçus l'automne dernier, fuyant à bride abattue. Il avait un cheval bai comme le vôtre. Je pus à peine noter la couleur, tout disparut dans un nuage de poussière.

— C'était moi, probablement. Je suis venue de ce côté, à plusieurs reprises. Mais quelle importance cela peut-il avoir?

— Je voudrais savoir aussi, qui vous êtes? Est-ce indiscret de demander?

Ici, elle ne dit rien.
Elle se contenta de sourire, me regardant bien en face, et je trouvai qu'il y avait dans ses yeux quelque chose d'amusé. Puis elle donna du talon dans le flanc de sa bête, qui partit comme un flèche.

Au loin, de sa main nue, elle me salua une dernière fois.

Je repris lentement le chemin de la ferme.

Le soleil était encore haut. Toujours innombrables, les gophers fuyaient à droite et à gauche. Ils se dressaient parfois sur leur derrière, poussant leur petit cri particulier, dès qu'ils se trouvaient aux abords de leurs trous. Des oiseaux nombreux voletaient, paraissant se poursuivre. Hauts sur pattes, les pluviers sautillaient dans l'herbe humide des bas-fonds. Une sarcelle, un mâle aux ailes vertes, partit devant ma monture. Je chevauchais lentement, sans souci de ce qui m'entourait. La nature ne m'intéressait pas. Ma pensée errait ailleurs.

Je n'en revenais pas de ma surprise. Mais qui était cette jeune fille qui m'apparaissait, tombant des nues pour ainsi dire, dans la solitude de la prairie? Qui était-elle? D'où venait-elle? J'avais beau me creuser l'esprit, je ne trouvais pas. Lebeau m'avait raconté tant de fois que nous n'avions pas de voisins! Enfin, je donnais ma langue au chat. Ou ma gentille écuyère venait du bout du monde, ou elle habitait un établissement dont nous ignorions l'existence. Je penchai pour la première hypothèse, plus vraisemblable.

Quand j'arrivai à la ferme, Lebeau travaillait dans l'étable. Lucienne, non loin, trayait la vache.

— A vous voir ainsi occupés, dis-je en les abordant, je me sens confus de ma paresse.

— Il n'y a pas de quoi, dit Lebeau. Lucienne demanda:

— Vous avez fait bonne chasse?
— Je n'ai pas chassé, aujourd'hui. Je n'ai pas même pris d'arme, j'ai flâné comme un paresseux.

Depuis la fin des semailles, j'avais souvent du bon temps. Ma classe terminée, je m'en allais à l'aventure, tantôt à pied, tantôt à cheval. Je m'amusais aussi à tirer des gophers à la carabine, ce qui est un excellent exercice de précision. Le tir aux gophers est dans l'Ouest un sport auquel se livrent les jeunes gens des trois provinces. Il n'est pas facile. Il s'agit d'abattre les rongeurs à balle, avec une arme de petit calibre. Cela tue le temps, et rend service à l'agriculture.

Quand Lucienne eût terminé sa traite, je portai à la maison le seau aux trois-quarts rempli. Mais ni à Lucienne, ni à son père, je ne mentionnai ma rencontre de l'après-midi. Cela, c'était mon secret. Je ne sais vraiment pas ce qui me retenait. J'avais parlé à Lebeau de mon cavalier de l'automne précédent, je lui avais dit mon voyage au vieux hameau. En tout cas, je gardai le silence.

Au bruit de mes pas, Nègre leva la tête. Il sonnait sur le seuil de la porte, le museau allongé et ses pattes trop

“Juana, mon aimée”

larges. Pauvre Nègre! Il ne soupçonnait point son erreur de l'automne, quand il grondait à l'approche du cayuse bai. Mais je ne dis rien, pour ne pas troubler son repos de chien qui grandissait. Car Nègre et son frère, Marquis, devenaient énormes. Ils avaient bien quelque chose d'encore jeune, d'inachevé, de non fini, mais c'était deux bêtes splendides. Quand Nègre se tenait debout, appuyé à mon bras, et qu'on le saisissait à la naissance de la patte, on sentait sous la main un paquet de nerfs et de muscles d'acier. L'animal ouvrait la gueule en montrant ses crocs, comme s'il riait, fier d'être aussi robuste. Lebeau, qui avait élevé les chiens dans le but de les vendre, n'en trouvait pas le courage. De plus en plus, Nègre et Marquis faisaient partie de la famille. On avait déjà deux chiens. Mais quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre. D'autant plus que la plaine n'était pas avare de gibier. Quatre chiens à nourrir! N'était-ce pas là un débouché naturel pour les canards sauvages que j'apportais à tout propos, et que la famille ne suffisait plus à absorber?

Nous soupâmes ce soir-là de bonne heure, comme d'habitude. Lucienne était ma voisine de table. Je mangeai d'excellent appétit, l'air m'ayant creusé l'estomac. Mais je me sentais plus distrait que je ne le voulais paraître. L'image de Juana, dont j'ignorais le nom, dansait devant mes yeux. Un besoin de comparer me fit tourner du côté de Lucienne. Mon regard croisa le sien, qui s'abaissa gêné. Je restai tout drôle. Pourquoi Lucienne m'observait-elle? Je redemandai du pain, comme si je n'avais rien remarqué. Huit jours plus tard, je rencontrais Juana de nouveau.

IV

CETTE fois encore, elle croisa ma route à l'improviste.

J'étais depuis le midi, la cherchant des yeux. Sous prétexte de chasser, je scrutais les quatre coins de l'horizon. J'étais dans les terres basses, où l'herbe est plus nourrie d'eau et plus verte, et les sarcelles, depuis longtemps dans le pays, fuyaient sous mon nez. Nègre, comme toujours mon compagnon, ne savait que penser de ma maladresse. A sa connaissance, c'était la première fois que je manifestais un tel dédain pour de beaux oiseaux charnus. Il n'était pas loin de me mépriser. En arrêt, les pattes nerveuses, il se tenait prêt à bondir pour aller chercher dans l'eau épaisse des mares, grouillante d'insectes aquatiques, les victimes qu'il s'estimait promises.

J'avais abandonné ma jument un peu plus haut, attachée à un arbre. Je devais être à huit milles de la maison. Soudain, Nègre se prit à gronder, et mon cœur battit d'une espérance que je ne voulais pas m'avouer. Peu après, la silhouette claire d'un cavalier se dessina sur le ciel. Se rapprochant, le cavalier se mua en cavalière. C'était Juana.

Elle mit pied à terre et nous causâmes tout de suite, comme de vieux amis. Dans la steppe, comme dans la forêt, les préjugés du monde ont peu cours. Les présentations sont sommaires, les conversations vite amorcées. Je pris Juana par le bras et nous gagnâmes le terrain sec, où la marche est plus facile.

Juana était devant moi. Je ne pouvais me rassasier de la regarder. Cette fois, elle me sembla plus jolie encore que l'autre jour. Ses lèvres étaient d'un carmin très vif, comme je l'ai dit, et ses yeux légèrement tristes, d'une tristesse qui ne veut pas s'avouer. Quand elle riait, deux fossettes, lui naissant au creux des joues, lui donnaient l'air d'une grande poupée.

Ce jour-là, elle avait mis par dessus sa culotte de drap une jupe courte. Coquetterie! Instinct! Comme toutes ses paires, elle savait que rien ne séduisait comme le charme discret de la féminité. Elle le savait, sans qu'on le lui eût dit. L'autre jour, elle portait une culotte de "corduroy" renforcée aux genoux, et des bottes à haute tige. Aujourd'hui, en plus de l'addition de la jupe, elle avait remplacé les bottes par des bandes molletières en laine, étroitement enroulées. Des détails, si l'on veut, mais que je ne pus ne pas voir. Juana parlait, riait, comme heureuse de me retrouver. Elle s'ennuyait telle-

ment, dans ce monde perdu qu'était le sien. Il faisait bon rencontrer quelqu'un avec qui causer. Juana était une toute petite fille, déjà meurtrie par la vie, mais que la vie n'avait pas abattue. Je lui présentai Nègre, mais ce grand sauvage de chien, qui ne connaissait rien ni personne en dehors de son entourage immédiat, ne sut pas se montrer aimable. Il gronda en baissant le cou, me regardant en dessous, pour voir si j'approuvais ou non cette manière de faire.

Et voici que j'eus, tout à coup, l'une des surprises de ma vie.

Nous allions côte à côte, sous le soleil brûlant. Je tenais par la bride la cayuse bai, et Juana, une branche à la main, fauchait les hautes tiges à sa portée. Comme nous atteignions les touffes d'arbustes où ma jument attendait, ma compagne demanda, sans autre préambule:

— Vous trouveriez drôle, n'est-ce pas, que je vous dise votre nom?

— Vous voulez rire?

Je la regardai, mais elle ne riait pas. Au contraire, elle me déclina tout de suite mes noms et prénoms, et leva les yeux vers moi, pour voir l'air que je ferais.

Elle ajouta presque aussitôt:

— Cela vous paraît mystérieux, mais rien n'est plus simple. Naturellement, vous ne devineriez jamais. Laissez-moi vous expliquer!

Elle s'assit sur l'herbe et croisa les jambes sous elle, comme un enfant. Je me laissai tomber à son côté. Elle parut réfléchir, pour m'intriguer davantage, et commença:

— Vous n'ignorez pas, M. Chatel, que le monde est petit. Vous vous appelez bien M. Chatel?

Je ne pus qu'acquiescer.

— Donc, M. Chatel, le monde est petit. Allez-en Chine si vous voulez, vous y trouverez des connaissances. Quand je suivis mon père dans l'Ouest, qui m'aurait dit que je vous y rencontrerais, face à face? C'est pourtant ce qui arrive. Vous n'êtes pas fâché?

Ici, elle m'envisagea de nouveau.

Puis elle reprit:

— N'avez-vous pas demeuré à Ottawa, pendant des années? Voyez comme mes souvenirs sont précis: vous aviez alors vingt-trois ans, ou vingt-quatre, et vous veniez d'accepter un poste dans un journal anglais, pour vous familiariser avec la langue. Vos amis s'appelaient Lionel Bertrand, Jean Drouin, Albert Lacourrière, Roland Saint-Georges. Je puis même dire où vous aviez votre chambre. Vous vous rappelez: Côte de Sable, rue Nelson, un peu plus bas que Laurier. Ces détails vous étonnent? Mais je vous ai si bien connu...

D'une petite poche de sa jupe, elle tira un mouchoir de soie rouge, qui détonnait dans le décor où nous étions. Elle le porta à ses lèvres. A l'un des coins, j'aperçus un J allongé, brodé en bleu vif. Je saisis l'occasion:

— Moi, dis-je, je sais la première lettre de votre nom. Mais allez-vous me révéler qui vous êtes?

— Vous ne soupçonnez rien?

J'avais beau la regarder, je ne me rappelais pas.

— Rien, finis-je par admettre.

— Alors, vous avez moins bonne mémoire que moi. Je viens donc à votre secours. Mon nom est Jeannine, M. Chatel, mais tout le monde m'appelle Juana. C'est une habitude. Quant à ma famille, vous la connaissez. Vous n'avez pas oublié la maison de Rockcliffe où vous veniez danser, il y a une dizaine d'années?

Je cherchai dans mes souvenirs. J'hésitais à risquer un nom. Je dis enfin:

— Vous n'êtes pas Jeannine Duchesne?

— Pourquoi pas?

— La sœur de Reine et de Michelle?

— Pour vous servir: la sœur de Reine et de Michelle. Seulement, vous m'appelerez Juana, comme tous mes amis. C'est convenu?

Et elle rit aux éclats, amusée de mon étonnement.

Je me rappelai alors son exclamation, à notre première rencontre. "Non, avait-elle dit, je suis folle, cela n'a pas de sens..." Dès lors, sans doute, elle me reconnaissait. Jeannine Duchesne!

2 Choses à Faire

POUR SOULAGER UN RHUME INSTANTANEMENT

De cette façon, enchifrènement et malaise disparaîtront presque immédiatement!



1. Prenez 2 Comprimés d'ASPIRINE et buvez un grand verre d'eau. Répétez la dose 2 heures après.
2. Si vous avez mal à la gorge, écrasez 3 Comprimés d'ASPIRINE et faites-les fondre dans le $\frac{1}{2}$ d'un verre d'eau. Gargarisez-vous deux fois. Ceci calme instantanément l'irritation.

LES photos et le mode d'emploi ci-dessus vous expliquent ce qui est peut-être la méthode la plus simple, la plus prompte et la plus moderne que l'on ait découverte jusqu'ici pour combattre le rhume et le mal de gorge.

Votre médecin vous le dira — des millions de personnes y ont maintenant recours, car elle soulage un rhume ordinaire séance tenante. Toutes les drogues de charlatan jadis prônées contre le rhume sont bannies à jamais!

Aujourd'hui, on prend, tout simplement —

Deux comprimés d'Aspirine et un grand verre d'eau.

Comme gargarisme, 3 comprimés d'Aspirine, écrasés et dissous dans le $\frac{1}{2}$ d'un verre d'eau. Gargarisez-vous deux fois avec cette solution, la tête bien rejetée en arrière pour permettre au médicament de baigner les muqueuses irritées de la gorge.

Ingérer de l'Aspirine commence à soulager un rhume presque instantanément ET calme les douleurs et malaises qui l'accompagnent presque toujours.

Le gargarisme, lui, agit instantanément, à la façon d'un anesthésique local, en calmant l'irritation de la gorge, qui cesse bientôt d'être douloureuse.

Faites-en l'essai. Vous serez agréablement surpris de constater avec quel-

Pourquoi l'ASPIRINE Agit-Elle Si Vite?

Jetez un comprimé d'Aspirine dans un verre d'eau. Il commencera à se désagréger avant d'en avoir touché le fond.



EN 2 SECONDES, A LA MONTRE, un comprimé d'Aspirine commence à se désagréger et à agir.

Le même phénomène se produit dans votre estomac — les comprimés d'Aspirine commencent à calmer la douleur quelques minutes après avoir été ingérés.

le rapidité un rhume peut être soulagé. Mais — exigez les Comprimés d'ASPIRINE. Ils commencent à agir presque instantanément, car ils se dissolvent presque immédiatement dans l'estomac. De plus, leur dissolution est assez complète, dans de l'eau, pour en faire un excellent gargarisme.

● Les Comprimés d'Aspirine sont fabriqués au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited. Exigez, en forme de croix sur chaque comprimé, les lettres du nom "Bayer".



Exigez

l'ASPIRINE!

Je trouve toujours délicieux ma tasse de BOVRIL

Bien des personnes boivent du BOVRIL, d'abord parcequ'elles aiment beaucoup le goût, et ensuite elles continuent à en boire parceque le BOVRIL leur fait du bien.

En buvant du BOVRIL tous les jours vous vous apercevez que le ton de votre santé s'améliore, en augmentant vos forces et votre énergie; lorsque les rhumes, refroidissements, grippe ou autres maladies vous menacent vous avez plus de résistance pour éviter les infections.

Commencez à vous construire des forces en prenant du BOVRIL tous les jours.

BOVRIL

BUVEZ BOVRIL CHAQUE JOUR

35/12FM



UN CŒUR FIDÈLE

Par Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD

Roman complet que publiera LA REVUE MODERNE dans son prochain numéro. Une charmante idylle, une belle et simple histoire d'amour, qui n'est pas toujours exempte d'aspects tragiques. Si le lecteur partage la souffrance des héros de ce beau roman, c'est que l'auteur a mis tout son âme à cette oeuvre. UN CŒUR FIDÈLE ne pourra que vous captiver.



PAIEMENTS POSTAUX

Pour vos envois d'argent par la poste, utilisez le mandat-poste de la Banque Royale, moyen sûr et pratique, pour l'expéditeur et pour le destinataire. Les mandats-postes s'achètent aux succursales de la Banque, payables en dollars ou en livres.

LA

BANQUE ROYALE

DU CANADA

"Juana, mon aimée"

Cela ne me semblait pas possible! Jeannine Duchesne, la sœur de Reine et de Michelle...

Je la revois encore toute petite, avec ses yeux inquisiteurs et troublants, sa bouche maussade, ses cheveux en boucles sur les épaules. Elle avait douze ans, treize ans. C'était une gamine, et nous lui accordions, mes amis et moi, une attention fort distraite. Pourtant, c'était bien elle devant moi, l'enfant devenue femme. Elle avait déjà, dans ce temps-là, ces lèvres pleines et ces joues à fossettes, ce teint chaud qui lui donnait l'air d'une Espagnole. Je considérai Juana, qui me touchait presque. Elle que j'avais vue enfant, en robe très courte, les genoux nus, m'apparaissait transformée, épanouie, dans toute sa splendeur féminine. Je n'en revenais pas de ma surprise. Comme disait Juana, le monde est petit. Se rencontrer ainsi, après tant d'années! Moi, sans doute, j'étais moins changé. J'avais vieilli, mes cheveux étaient plus clairsemés. Mais ma personne n'avait pas subi de transformations aussi radicales que celle de Juana. Cela explique qu'elle m'avait reconnu.

— Comment se fait-il, demandai-je, que vous êtes ici? Et depuis quand?

Le plus simplement du monde, avec une insouciance complète de l'effet, elle commença son récit:

— Depuis sept ans, ma vie n'a été qu'un mauvais rêve. A partir du mariage de Michelle, les malheurs n'ont cessé de fondre sur notre famille. Vous vous rappelez que Reine fut tuée dans un accident d'automobile, six mois plus tard. Je l'aimais plus que tout, ma peine fut immense. Elle me ressemblait, elle avait les mêmes yeux que moi, la même peau mate et brune. Deux ans plus tard, maman mourait à son tour et je restai seule avec mon père, fou de douleur. Je n'aime pas me rappeler ces tristes temps. Papa était tellement découragé, affolé, que nous craignîmes pour sa raison. Il passait ses nuits sans dormir et partait pour son travail, le matin, comme un homme ivre. Notre mère était l'adoration de sa vie. Elle était très belle, — vous l'avez connue, — et, chose étrange, aussi blonde que nous étions brunes, Reine et moi. Michelle seule lui ressemblait. Un soir, maman se trouva malade. Ce fut le commencement de notre calvaire. Les médecins ignoraient ce qu'elle avait... Peut-être aussi qu'ils ne voulaient pas nous le dire. Toujours est-il que notre mère languit pendant trois semaines, et qu'elle mourut.

La voix de Juana tremblait. Elle parlait lentement, les yeux fixés au sol. A ce moment, elle ne ressemblait pas à la créature impulsive de l'autre jour. Dans l'immensité de la prairie, elle souffrait. Elle n'aurait pas pleuré, elle était trop fière. Quant à moi, j'écoutais sans interrompre. Plutôt que de marquer mon intérêt sympathique par les banales formules habituelles, je me taisais. Juana parut m'en savoir gré.

Elle continua:

— Le dernier coup, ce fut quand papa m'annonça que nous quitterions notre vieille maison. Sans souffler mot à personne, il l'avait déjà cédée à un syndicat d'immobiliers. Il ne pouvait plus vivre dans l'ombre de la morte. La maison était vendue, nous aurions à évacuer les lieux dans les trois mois qui suivraient. A cette nouvelle, je me sentis défaillir; le cœur me manquait. J'éprouvai un déchirement que je ne pourrais traduire. Quitter notre maison, la maison où j'étais née, où mes sœurs étaient nées comme moi, où notre mère était morte! Quitter cette maison où chaque pièce, chaque coin et chaque recoin, chaque meuble, racontait notre vie à tous! Non, monsieur Chatel, vous ne sauriez comprendre l'intime détresse qui m'envahit! J'étais comme folle.

Juana prit à peine le temps de respirer: — Jamais vous ne pourrez savoir à quel point j'ai souffert de ne plus vivre dans notre chère vieille maison. Je n'aurais pas cru qu'elle me tenait si à cœur. Tant de souvenirs y étaient attachés, qui me rappelaient des jours si riants. Deux petites sœurs, venues après moi, y étaient nées comme nous. Elles moururent jeunes. Je me rappelle l'orgueil de notre père nous conduisant à la chambre de maman, Reine,

Michelle et moi, pour nous présenter chaque fois le nouveau rejeton. A tour de rôle, nous embrassions le bébé et lui disions, chacun à sa façon, le plaisir que donnait sa venue. Maman nous regardait; elle était heureuse. Combien d'autres heures, ainsi remplies de lumière et de joie, jusqu'au triste jour où ma blonde et belle maman disparut à jamais. Mon ami, — vous permettez que j'emploie ce terme, — vous ne saurez pas ce que j'ai souffert. Pendant des semaines, aussitôt pris le repas du soir, je me retirais dans ma chambre. Ce n'est pas que je tombais de sommeil; je voulais simplement dormir, pour oublier. Mais ce n'est pas encore tout. Bientôt, mon père ne voulut plus vivre dans la capitale. Il parla de s'exiler. Il voulait fuir ce milieu où il laissait le meilleur de son cœur. C'est ce qui explique notre présence en Saskatchewan. Mon père avait des connaissances à Regina, et il s'y rendit, d'abord seul. Il piqua ensuite vers le nord, s'arrêta à Saskatoon, à North Battleford, à Duck Lake, à Prince-Albert. Il finit par acheter un bel établissement d'une section, à quelques trois milles d'ici. Il vit là depuis, un peu en "gentleman-farmer", avec deux domestiques et moi. Je ne crois pas qu'il soit heureux.

Juana parlait toujours:

— Quand nous arrivâmes dans le pays, nous fûmes plus que désorientés. Moi surtout, qui ne connaissais autre chose que l'existence des villes, et qui venais de tourner le dos à mon passé. J'essayai néanmoins de tenir, à cause de mon père. Puisque vous avez vécu ici, vous pouvez vous imaginer ce que fut ma vie. Je prenais soin de la maison, tantôt seule, tantôt aidée d'une bonne. Je m'habituai peu à peu à ma nouvelle condition. Quand les souvenirs me harcelaient trop, je pleurais dans ma chambre, en cachette. Ou bien, la plupart du temps, je sautais sur mon cheval et je fuyais à travers la campagne. Je fuyais la vie présente, je me fuyais moi-même. Que de courses folles j'ai ainsi faites dans la prairie, courbée sur le cou de mon cheval! Il me semblait alors que je renaissais. Je m'enivrais d'air, de vent, de l'odeur des blés qui m'entouraient. Les canards s'envolaient des mares, les lièvres fuyaient à mon approche. Les églantines pourpres embaumaient. J'allais sans espoir et sans but, emportée par ma monture. J'étais la reine de la prairie...

Elle s'arrêta.

— Et vous, reprit-elle bientôt, par quel hasard êtes-vous à Ronda?

Le plus brièvement possible, je racontai dans quelles circonstances je m'étais transporté de l'est à l'ouest. Je dis ma vie chez Lebeau, je parlai des enfants et de ma classe, des travaux de la ferme, des chiens. Le feu au visage, toute émue encore par son propre récit, Juana écoutait. Elle se leva tout à coup, d'un mouvement, détacha le cayuse et sauta en selle.

— Il faut que je parte, M. Chatel. Je vous dis bonjour...

Je la retins:

— Je voudrais vous demander une permission?

— Vraiment! Laquelle?

— Celle de vous baiser les doigts, comme dans les livres...

Elle me les tendit gracieusement.

— Je regrette, dit-elle, de n'en avoir que dix...

Le chemin du retour me sembla long. C'est que je fuyais l'objet de mon désir, au lieu d'aller à sa rencontre. Juana me troublait, déjà plus que je ne voulais l'admettre. Je n'en avais besoin d'autre preuve que cette idée, au dernier moment, de presser mes lèvres contre sa main nue. Je me demandai ce que la jeune fille pensait de moi, et si mon geste ne lui avait pas paru ridicule? En somme, je la connaissais encore si peu!

Nègre courait devant la jument. Elle allait bon train, la tête entre les pattes, pour éviter les terriers des gophers. Il commençait de se faire tard. La brune venait. Ça et là, les bouquets de saules nains apparaissaient en taches d'ombre. La douceur du crépuscule m'enveloppait. Le silence était presque complet. On n'entendait rien, sinon, de temps en temps, le cri rauque d'un butor, ou le coin-coin nasillard d'une cane appelant

"Juana, mon aimée"

ses jeunes. J'abandonnai finalement les rênes au cou de ma bête, qui se dirigea seule. Oscillant sur la selle, je m'abandonnai aux caprices de mon rêve. Au loin, soudain, un coyote glapit. Un autre bientôt. Je me demandai si Juana avait peur des coyotes? Décidément, l'idée de la jeune fille ne me quittait point.

Et je fus en vue de la maison, où la lampe brillait. Lucienne, debout sur le seuil, attendait.

— Nous commençons, dit-elle, à être inquiets. C'est la première fois que vous revenez aussi tard.

Je soulageai ma monture de la selle, lui donnai une portion d'avoine. Après m'être lavé les mains et le visage, j'entraî moi-même souper.

— Vous n'avez pas montré votre chapeau dit madame Lebeau.

Je ne savais que répondre.

— J'ai été maladroit, finis-je par avouer. Je crois aussi que je me suis un peu perdu. Cela explique mon retard.

De bonne heure le lendemain, je me mis à l'ouvrage. Je ne pouvais pas flâner toujours, pendant que les autres travaillaient. Depuis longtemps, je me proposais de planter des petits arbres aux abords de la maison. Le gouvernement, avais-je lu dans les journaux, recommandait cette pratique aux fermiers de la plaine. Cela protège les habitations, les bâtiments, contre le vent et la neige. Quand les rideaux d'arbustes sont suffisamment épais, ils permettent aussi de cultiver, même dans les endroits désolés, des légumes et des petits fruits, voire des fleurs d'ornement. J'avais déjà parlé de la chose à Lebeau, qui ne souleva pas d'objection.

— J'y ai songé, dit-il seulement, mais je n'ai jamais le temps nécessaire. Si cela vous amuse, vous avez beau.

Aidé des petits garçons, je commençai par préparer le sol où nous avions convenu de faire nos plantations. Il fallut d'abord ameubler la terre par un labour profond. Il était tard pour ce genre de travail, mais je risquai. Si les arbres mouraient, j'en planterais de nouveaux plus tard. Ce n'était pas le temps qui manquait, ni les pousses d'essences indigènes. Nous choisîmes dans les ravins de beaux plants de trembles et de peupliers, auxquels je joignis quelques tiges de saules prises au bord du lac, pour voir ce qui réussirait le mieux. Enfin, j'écrivis à la pépinière du gouvernement fédéral, à Indian Head, demandant des conifères, pins, sapins ou épicéas, suivant ce que l'on jugerait le plus à propos. Tout ce travail demanda plusieurs jours, car je ne voulais pas d'un ouvrage à moitié fait.

J'essayais de me représenter la demeure de Juana. Ce devait être une de ces maisons propres, blanches, vertes, ou crèmes, comme il s'en rencontre chez les fermiers à l'aise de la prairie. Sans être riche, le père de Juana n'avait pas de soucis d'argent. Je me rappelle qu'il possédait à Ottawa une importante maison de commerce, avant de se muer en cultivateur. Il avait aussi plusieurs autres propriétés. D'ailleurs, comme disait Juana, il employait régulièrement deux domestiques et une bonne. Et le désir me vint, pour Lebeau, d'avoir une maison plus belle. Plus belle et plus vaste. Je dis pour Lebeau, quand j'étais sûrement le seul intéressé. Pourquoi Lebeau eût-il voulu d'un abri différent du sien, lequel lui avait suffi jusque là? Pour ce qui me concerne, il me semblait que cela m'humilierait si Juana, venant un jour du côté du lac, voyait le homestead modeste où nous vivions tous ensemble. L'idée des arbres, que j'entretenais depuis longtemps, n'avait écloé que depuis mes relations avec Juana. Au fait, je m'étais mis à l'œuvre dès le lendemain de notre seconde rencontre. Je n'étais plus moi-même. Et je songeais maintenant à semer des fleurs.

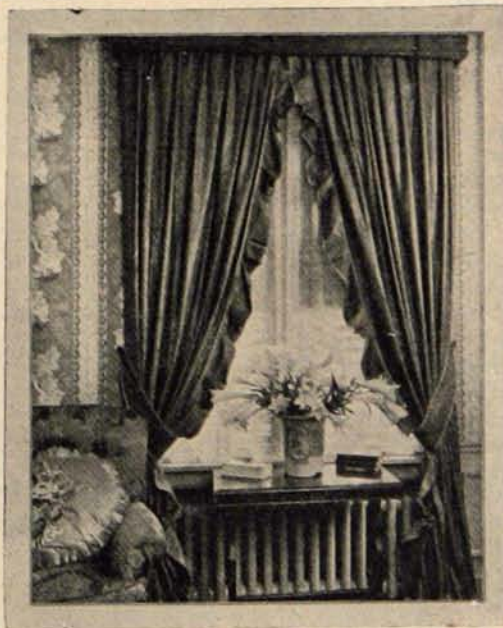
Je ne me reconnaissais pas, moi qui, l'année précédente, en dehors des travaux de la terre, ne pensais qu'à la chasse et à

la pêche. Juana! L'image de la jeune femme me poursuivait. Elle était là toujours, devant mes yeux. J'en rêvais la nuit. Je me demandais pourquoi, me gardant d'analyser le sentiment que je sentais naître en mon cœur. Pourtant, je me rendais compte que je ne devais pas songer à Juana. Tout me le disait. Je n'en avais pas le droit. Je ne devais pas. Pourquoi aurais-je voulu troubler, me leurrant moi-même, la quiétude de cette enfant triste? C'était bien le mot, Juana n'était qu'une enfant, une enfant... Elle avait vingt-deux ans, vingt-trois peut-être, et j'en aurais bientôt trente-six. D'ailleurs, qu'avais-je à offrir à Juana? Qu'avais-je à offrir, en dehors de mon corps débile, de mes manies inconscientes de célibataire, en échange du trésor magnifique qu'était la jeune fille? Plus j'examinais la situation, plus elle me paraissait sans issue. Je tournais dans un cercle. Et puis, tout cela n'était que pensées défendues.

J'en étais là de mes réflexions quand Lucienne accourut.

— Voulez-vous venir avec moi sur le lac? demanda-t-elle. Maman veut du poisson pour demain. Deux ou trois brochets, ça suffira...

J'accédaï à la requête, qui n'était pas déplaisante. Le lac regorgeait de brochets. C'était pour nous un vivier naturel, toujours rempli. J'embarquai dans le bateau plat, prit les rames, et Lucienne s'installa à l'arrière, balançant au bout d'une corde la cuiller qu'armait un triple hameçon meurtrier. Lancé à bout de bras, l'engin se mit à tourner dans l'eau, imitant avec sa queue de plumes blanches et rouges un poisson rapide. Le bateau quittait à peine le rivage que nous fîmes une première prise. Lucienne amena le brochet mais je le sortis du lac, craignant que, dans un effort désespéré, il ne frappât l'embarcation de sa queue et ne parvînt à se libérer en se déchirant la gueule. En moins de vingt minutes, nous avions les trois poissons requis, des brochets de trois livres chacun, au nez long et plat, au corps visqueux, sans nageoire dorsale, tachetés de points rosâtres. Il y en avait tellement dans le lac qu'on les voyait parfois, à travers l'eau transparente, quitter leur cachette sous les grandes feuilles

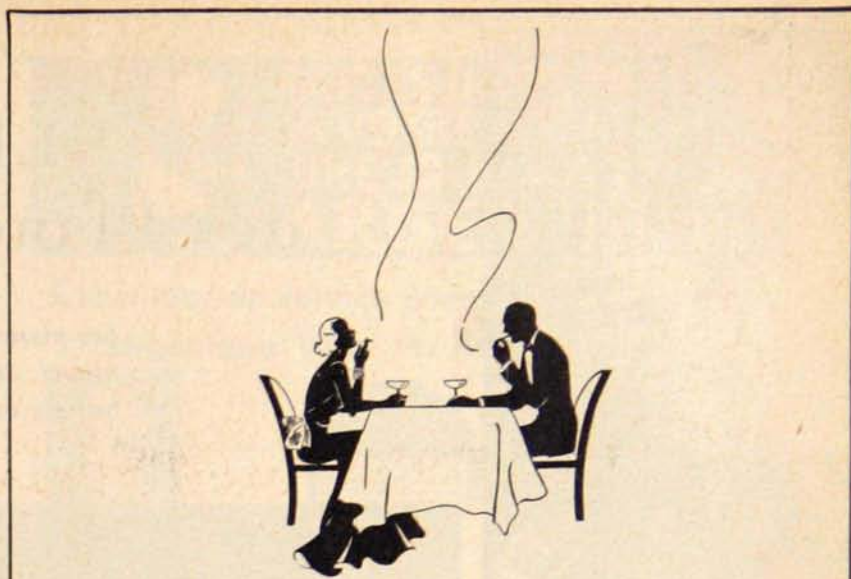


Voici comment un encombrant radiateur peut devenir à la fois pratique et décoratif. Les idées les plus rares ne sont pas toujours les meilleures!

des nénuphars et se précipiter sur la cuiller trompeuse.

Notre provision faite, je ramai dans la direction de la berge.

— Pourquoi, dit Lucienne, ne continuez-vous pas? Il y a longtemps que je ne me suis pas promenée sur le lac. Vous venez avec moi, l'an dernier, mais plus maintenant.



"A quelle heure la réunion a-t-elle pris fin?"...
"Oh! tout le monde est resté tant qu'il y a eu des Sweet Caporals."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet



Je consentis.

A mon insu, Lucienne remit la cuiller à l'eau et elle captura un quatrième brochet, un peu plus gros celui-là que les trois premiers.

— N'en prenez plus, dis-je. Pourquoi les gaspiller?

Désormais, tout en parlant, la jeune fille laisse sa main traîner à l'eau. Un sillage perlé s'échappe de ses doigts. Je remarque, pour la première fois peut-être, qu'elle est jolie. Ses yeux sont bruns, d'un brun pointillé d'or, et sa bouche bien formée s'ouvre sur de saines dents blanches. Elle n'a pas la beauté prenante de Juana, mais une beauté plus calme, plus simple, s'harmonisant avec les paysages qu'elle entourent. Comme nous dépassons la touffe de saules, sur la rive occidentale du lac, un héron bleu-ardoise se lève des roseaux avec un grand bruit d'ailes, les pattes traînantes derrière lui. Nous n'y prenons pas garde. Je rame doucement, effleurant à peine l'eau tranquille. Lucienne parle de notre vieille province de Québec. Elle m'interroge sur Montréal et sur Québec, sur Trois-Rivières, sur tout cela qui est pour elle un monde mystérieux.

Elle me demande tout à coup:

— Et vous, comme vous devez regretter cette vie de là-bas? Il me semble que vous vous ennuyez ici, sans parents, sans amis...

— Je ne me plains pas, au contraire. Et j'ai trouvé ici, quoi que vous disiez, des amis dévoués.

Elle hésite.

— C'est vrai... j'oubliais...

Je me demande ce qu'elle pense, ce qu'elle va ajouter? Je réponds simplement:

— Je ne comprends pas.

Ses lèvres esquissent une moue, ses yeux paraissent s'embuer. Va-t-elle pleurer? Non. Elle s'est ressaisie tout d'un coup. Elle croise ses mains sur ses genoux et me lance, presque brutalement:

— Vous... vous ne comprenez jamais rien...

V

JE fus deux grandes semaines sans revoir Juana. Son père était parti pour Saskatoon, à vingt milles de Ronda, et elle l'accompagnait. Leur voyage pouvait se prolonger. Juana m'avait averti de son départ, mais sans entrer dans le détail. A son retour, je la retrouverais comme d'habitude, dans la prairie.

N'y pouvant rien, je pris mon mal en patience. Au bout de cinq jours, cependant, je me rendis au bouquet d'arbres familial, le terme de toutes nos promenades. Aucune trace de la jeune fille. J'y retournai le surlendemain, sans être plus heureux que la première fois. Pour justifier ma course à la maison, je revins avec deux ou trois canards. C'était en temps prohibé, mais je n'y regardais pas de si près.

A quelque temps de là, travaillant aux champs, Lebeau me parla longuement. C'était un événement, chez cet homme taciturne. Il faisait très beau, comme aux heures les plus délicieuses de l'été. Nous avions labouré depuis le matin et nous nous assimes pour dîner, à la lisière des guérets. Comme nous étions loin de la ferme, madame Lebeau nous avait envoyé de quoi manger, par l'un des garçons.

— Chatel, dit tout à coup mon compagnon, je ne sais pas ce que je vais décider: rester ici dans l'Ouest, ou retourner là-bas? Voilà bien dix ans que j'ai quitté Montréal, et voilà dix ans que ma femme s'ennuie. Elle se dit rendue à bout. Elle a peut-être raison, mais ça me décourage. Hier encore, pendant que vous étiez au village, elle m'a fait une scène. J'aurais voulu me voir à cent milles dans le bois. Je sais qu'on n'est pas riches, je sais qu'il faut travailler dur ici, recommencer toujours, d'un bout de l'année à l'autre. Cela, on peut rien contre ça. D'un autre côté, si nous sommes pauvres, nous sommes chez nous. C'est une consolation. On est nos maîtres, comme je disais à la femme, et on n'a pas de comptes à rendre. Mais Angeline ne veut rien entendre. Elle en a assez et elle veut s'en aller. Ce n'est pas la première fois qu'elle me parle ainsi. Vous ne me croirez pas, M. Chatel, mais

"Juana, mon aimée"

elle a pleuré comme une petite fille, pendant une grosse demi-heure. Je me demande si elle n'est pas malade? Lucienne était là, et elle essayait de la consoler. Mais elle ne cessait pas de pleurer comme une Madeleine, avec de grands frissons dans les épaules. Je me demandais quoi faire, et Lucienne me regardait avec des yeux inquiets. Aujourd'hui, Angeline n'a pas parlé de rien, mais je sens que cela va recommencer. C'est pourquoi j'ai décidé qu'on labourerait de ce côté. Franchement, j'avais peur de rentrer à la maison et de la trouver en larmes, ses enfants autour d'elle, à la regarder sans comprendre. Cela me fait mal au cœur, si vous saviez!

Jamais encore, depuis que je le connaissais, Lebeau n'avait prononcé autant de mots à la file. Je le croyais incapable d'un tel effort verbal. Il continua cependant, sans s'apercevoir de ma surprise:

— C'est un peu contre son gré qu'Angeline m'a suivi dans le Manitoba, puis dans la Saskatchewan. Mais on nous faisait entrevoir tant de belles choses, avec la culture du blé! On nous peignait l'avenir si riant qu'elle consentit à m'accompagner. Nous sommes arrivés dans le pays tellement pauvres qu'il a fallu acheter à crédit dans les magasins, toute la première année. Quand j'ai quitté le Manitoba, j'avais un peu d'argent. Pas pour vivre en seigneur, comme vous pensez bien, mais assez pour m'installer. J'ai acheté ma terre et je paye depuis mes intérêts, j'essaye chaque automne de réduire ma dette, à mesure que je touche de l'argent. Il y a les animaux à nourrir, les machines à acheter, à entretenir, à réparer, et cela mange le plus clair du revenu. Mais c'est le "roule". Tous les fermiers de l'Ouest ont passé par ces misères. Seulement, Angeline dit aujourd'hui qu'elle ne veut plus attendre. Elle en a assez.

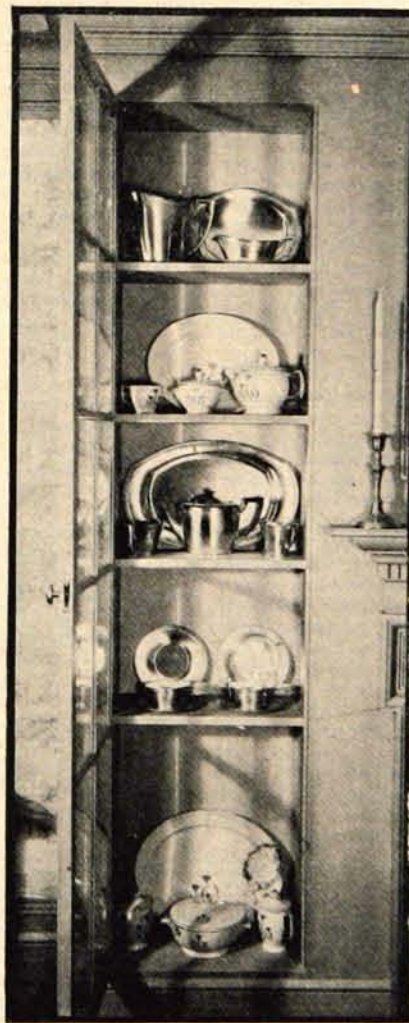
— Madame Lebeau finira par se montrer raisonnable. Elle passe par un mauvais moment, elle est nerveuse. Patientez, les choses s'arrangeront...

— Non, vous ne comprenez pas. Voilà deux ans qu'elle parle de partir. C'est la seule idée qui la soutient. Elle dit que nous ne serions pas plus mal là-bas qu'ici, et qu'elle pourrait se distraire avant de mourir. C'est vrai que la vie n'est pas drôle dans la prairie, pour une femme. C'est toujours pareil, toujours pareil. On n'a pas de voisins proches, et les amis sont loin, les magasins aussi. Il n'y a tout le temps que les travaux, les animaux, le vent, la pluie, la neige. Quand vous êtes arrivé, ça été un peu mieux. Pour un temps, elle n'a pas osé rien dire. Je crois qu'elle ne voulait pas vous décourager. Aussi j'essayais de ne pas me trouver seul avec elle, à la maison. J'évitais les scènes, c'était autant de gagné. Mais ce n'est pas pour durer. Elle est moins gênée avec vous, maintenant. Dès que vous n'êtes pas là, ça recommence. Je vous

assure que je suis embêté. A cause des enfants surtout, car ça leur donne le mauvais exemple. Comment les attacher à la terre, en faire de bons habitants, si la mère ne cesse de se lamenter, de leur montrer le côté noir de la vie, de leur faire prendre la culture en horreur? Retourner à Montréal, c'est facile à dire. Tout ce que j'ai au monde, je l'ai ici, sur ma ferme. Vous savez que ce n'est pas le temps de vendre, par les années qui courent. Et puis, qu'est-ce que je ferais à Montréal? Travailler pour dix-huit piastres par semaine, dans une manufacture? Dix-huit piastres par semaine! Avec une femme et cinq enfants? C'est de la pure folie! Ici, après tout, on se réchappe passablement, et il y a plus d'avenir pour les jeunes. Pensez donc, quand tout mon monde sera élevé! Qu'est-ce qui m'empêchera de m'agrandir et d'établir mes enfants autour de moi, un par un? Ça serait mon rêve! A Montréal, j'ai deux frères qui sont restés là. Il y a dix ans, ils portaient chaque matin pour l'ouvrage avec leur dîner dans une petite chaudière, et ne revenaient qu'à sept heures du soir, après avoir traversé la moitié de la ville. Ils partent encore avec leur chaudière. Ils sont plus pauvres que moi, ils n'ont pas un sou de côté. Dans les villes, c'est impossible de ramasser de l'argent. La vie coûte trop cher, et les occasions de dépenser sont trop nombreuses. Ici, au moins, on est son maître. Et l'on est sûr de trois repas par jour.

J'avais peu de chose à offrir, en manière de consolation. Les paroles de Lebeau étaient sensées. Mais que pouvais-je

contre la triste situation qu'il me décrivait? Cette vie était dure, pour Lebeau et pour sa femme, mais elle était la seule logique. Qu'iraient-ils chercher, ces pauvres gens, dans l'atmosphère enfumée d'un quartier ouvrier de grande ville? Ils n'y auraient pas vécu trois mois que la nostalgie les gagnerait. Non seulement ils n'y trouveraient pas de satisfaction matérielle, mais ils regretteraient leur ancien état. J'avais souvent rencontré, au cours de ma carrière de journaliste, des gens qui avaient commis l'erreur qu'ils se proposaient. Ils s'en étaient vite mordus les doigts. C'est encore dans les provinces de l'Ouest, dans l'Abitibi, l'Ontario-Nord, que les Canadiens-français, en trop grand nombre dans les vieilles provinces du Québec, essaieraient avec le plus de profit. Beaucoup de nos ont fait fortune dans l'Ouest. Les débuts sont rudes, sans doute, mais les débuts ne sont faciles nulle part. Et le succès couronne toujours l'effort tenace. Si, au lieu d'émigrer vers le sud, notre trop-plein de population s'était dirigé tout de suite vers l'Ouest, nous serions aujourd'hui les maîtres de la prairie. Ces choses, je les expliquai à Lebeau de mon mieux. Elles confirmaient ce que lui-même avait



Donnez un ton plus riche à votre salle à manger en disposant ainsi vos pièces d'argenterie.

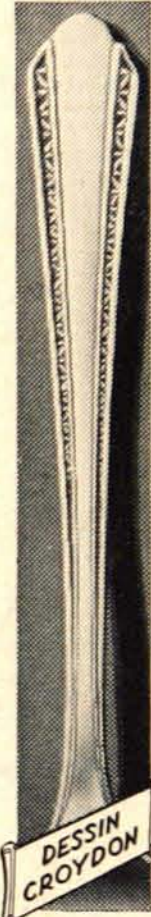
butés ne sont faciles nulle part. Et le succès couronne toujours l'effort tenace. Si, au lieu d'émigrer vers le sud, notre trop-plein de population s'était dirigé tout de suite vers l'Ouest, nous serions aujourd'hui les maîtres de la prairie. Ces choses, je les expliquai à Lebeau de mon mieux. Elles confirmaient ce que lui-même avait



**FAITES UNE SURPRISE
A VOTRE MARI AVEC
UNE JOLIE NOUVELLE
ARGENTERIE**

Constituez un service complet de cette belle
argenterie Wm. A. Rogers A1 Plus

FAITE PAR ONEDA, LTD.



FABRICATION
CANADIENNE



**6
CUILLERS
A THE**
pour 3 panneaux de moulin à vent des étiquettes Old Dutch et

Valeur de \$3.50
le douzaine

50¢

**1 COUTEAU
FOURCHETTE**
pour 3 panneaux de moulin à vent des étiquettes Old Dutch et

Valeur de \$16.80
le douzaine

50¢

**3
CUILLERS
A SOUPE**
pour 3 panneaux de moulin à vent des étiquettes Old Dutch et

Valeur de \$6.00
le douzaine

50¢

**3
FOURCHETTES
A SALADE**
pour 3 panneaux de moulin à vent des étiquettes Old Dutch et

Valeur de \$6.50
le douzaine

50¢

Comportant la garantie de Qualité Wm. A. Rogers A1 Plus

Splendide dessin "Croydon" spécialement choisi par Katherine Caldwell, économiste ménagère de renommée nationale. Envoyez-nous les panneaux du moulin à vent de trois étiquettes Old Dutch et 50¢ pour chaque offre énumérée. Commandez-en une ou plusieurs à votre gré. Cette offre n'est valable qu'au Canada et prend fin le 31 juillet 1936.

OLD DUTCH
Sûr et Economique
est fait de SEISMOTITE

ENR. AQ CANADA

Ce que l'Old Dutch épargne est important. C'est non seulement des sous, mais aussi des dollars! Old Dutch fait durer plus longtemps la surface des baignoires, éviers, réfrigérateurs et poêles... conserve fraîche et belle la peinture des boiseries et murs... parce qu'il n'égratigne pas... fait plus de nettoyage par sou déboursé; épargne temps et travail; est doux pour les mains; ne bouche pas les conduits.

Old Dutch est le seul nettoyeur à base de Seismotite—un agent nettoyeur et polisseur n'égratignant pas, scientifiquement traité et combiné avec d'autres ingrédients de valeur. Profitez de l'économie et satisfaction que vous offre Old Dutch. Vous ne devez pas vous abstenir d'employer ce qu'il y a de mieux, surtout lorsque c'est moins coûteux.

Old Dutch Cleanser, Dépt. 168E, 64 Macaulay Avenue, Toronto, Canada
Ci-inclus _____ panneaux de moulin à vent des étiquettes Old Dutch et _____ pour lesquels veuillez m'envoyer:

- 6 Cuillères à Thé 1 Couteau de Table et Fourchette
 3 Cuillères à Soupe Ovale 3 Fourchettes à Salade
(Notez que l'on exige 50¢ et 3 panneaux de moulin à vent pour chaque offre)

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

dit à sa femme, sous une autre forme.

— Tenez bon, dis-je en manière de conclusion; vous finirez par l'emporter.

Nous achevâmes de dîner.

Puis Lebeau se coucha de tout son long dans l'herbe, son grand chapeau de paille sur les yeux, à cause du soleil. Il voulait dormir un peu, avant de se remettre à l'ouvrage. Mais il n'y put réussir. Les pattes entravées, les chevaux broutaient non loin. Féroces, les moustiques nous harcelaient. Heureusement que nous étions, depuis longtemps, à moitié immunisés contre leurs piqûres. Au dessus de nous, des hirondelles volaient haut, poussant leur cri pointu.

Lebeau me dit, la voix sortant de dessous son chapeau:

— Chatel, si vous en trouvez l'occasion, parlez donc à ma femme. Vous lui direz ce que vous me disiez tout à l'heure. Peut-être qu'elle vous écouterait mieux que moi. Naturellement, il ne faudra pas laisser entendre que je vous ai prévenu...

Cette proposition était embarrassante. Je ne voulais pas intervenir entre les époux, faire entre eux fonction de tampon. Toute ma vie, je m'étais méfié des situations où l'on peut se trouver pris entre le fer et l'enclume. Les paroles de Lebeau me déconcertaient, mais je trouvai quand même le moyen de lui assurer mon concours, advenant une circonstance propice.

Nous continuâmes notre travail. Lebeau labourait à une extrémité du qua-

Une pièce en vert...

TOUT le monde aime une pièce décorée en vert, pour deux principales raisons: c'est une couleur reposante pour la vue et elle s'harmonise merveilleusement avec toute autre nuance. Empire Wall Papers met à votre disposition toute la gamme possible des papiers-tenture verts pour la décoration de votre maison.

Pour le vovoir: modèle ultra-moderne vert et métal avec motif décoratif représentant des scènes égyptiennes. Ou vert et beige, avec dessin courant en ligne horizontale autour des murs. Ce dernier modèle jouit actuellement d'une grande popularité en Angleterre.

Pour le boudoir: papier à dessin moderne fini soie, vert glace à bordure dorée. Il est charmant. Il convient à merveille à la chambre à coucher. Utilisez-le!

Pour la chambre de Monsieur: vert pâle avec panneaux en bordure et claires nuances contrastantes. Pour la chambre de Madame: "Lime-green" à dessins de feuilles bordé en vert plus accentué et rehaussé de silhouettes noires. Merveilleux effet. Pour la chambre de bébé: vert avec bordure rouge et verte, agrémenté de scènes de chasse ou de scènes enfantines. Pour la chambre de bain, papier lavable à décorations de poissons, bateaux, etc. Choisissez les pièces à décorer en vert et demandez la brochure illustrée: "L'ART de la DECORATION INTERIEURE" qui vous sera expédiée gratuitement.

EMPIRE WALL PAPERS Limited

3455, Avenue du Parc - Lancaster 4281

Ce qu'on dit ailleurs de

LA REVUE MODERNE

et

LA PETITE REVUE

QUELLES REVUES LISEZ-VOUS ?

La Revue Moderne conserve le premier rang; la Voix Nationale vient ensuite suivie par les Etudes, le Noël et la Revue des Deux-Mondes, le Canada Français, l'Évangile dans la Vie et l'Oiseau Bleu. L'Enseignement Primaire, la Revue Populaire, l'Action Nationale, la Terre de Chez-nous, le Bulletin de la Ferme, le Brigand et l'Éducation familiale sont également au nombre des publications préférées de nos lecteurs. La Petite Revue, le Samedi, Conférence Temps, Le Guide, le Pèlerin, Jeunes Chrétiens.

Reproduit du grand journal
"L'Action Catholique"
29 septembre 1934

LA REVUE MODERNE et LA PETITE REVUE sont toujours au premier rang comme en fait foi cet extrait du résultat de la grande enquête sur les lectures :

- Quels livres, revues lisez-vous ?
- Où vont vos préférences ?
- Sur quoi vous basez-vous ?
- Comment lisez-vous ?

tenue dans la province par

"La Ligue Catholique Féminine"

105, rue Ste-Anne, Québec

"Juana, mon aimée"

drilatère que nous avons entrepris, moi à l'autre. Nous devions avec le temps, de sillon en sillon, nous rencontrer quelque part. J'avais trois chevaux attelés à ma charrue, Lebeau deux à la sienne. Ma charrue avait deux socs, tandis que celle de mon compagnon n'en comptait qu'un. Forcément, je serais avant lui à la moitié du champ. Si nous avions été riches, nous aurions depuis longtemps fini notre tâche. Nous aurions une de ces charrues modernes aux multiples socs, tirées par six ou huit bêtes de trait, qui tracent douze et quatorze sillons d'un coup. Dans notre pauvreté, il nous fallait contenter de résultats plus modestes.

Nous allions, suivant les chevaux, patients et têtus comme eux. La terre que nous travaillions était neuve. Elle ne connaissait pas la morsure de l'acier. Elle aurait été très dure s'il n'avait plu au commencement de la semaine, trois jours durant. Elle était recouverte d'un foin indigène touffu, encore jeune, qui était du "ray-grass". Quand il est à maturité, le ray-grass ressemble à notre chiendent du Québec. Il n'en est pas moins la plus précieuse des plantes fourragères de l'Ouest canadien, s'accommodant de la sécheresse et résistant aux intempéries, mieux que toutes autres graminées.

Les sillons de terre noire s'alignaient côte à côte, comme de courtes vagues immobiles. Pour me distraire, je sifflais de vieux airs appris autrefois. De temps à autre, une de mes bêtes butait dans un trou de gopher. Maudits gophers! Il y en aurait donc toujours!

Au loin, à l'autre bout du champ, Lebeau suivait son attelage, les guides attachées autour des reins.

Ainsi allait la vie. Jours uniformes, jours monotones, jours remplis. Je me prenais à penser que madame Lebeau n'était pas si à blâmer, en somme, de son hostilité contre ce pays de l'Ouest. Elle en avait trop souffert. Elle lui avait trop sacrifié. Pourtant, je connaissais non loin une petite fille qui s'était adaptée sans murmurer. Elle aussi était une déracinée. Elle aussi s'ennuyait. Bien plus que l'épouse de mon maître, elle avait connu le brouhaha et les fêtes des villes, leur fascination, l'adulation des foules. Je me représentais Juana dans une mince toilette de bal, rayonnante de toute sa beauté exotique, dansant au Château-Laurier. Les hommes se pressaient autour d'elle, tuxedos et plastrons blancs, quêteant un sourire. Ses pieds serrés dans d'étroits souliers, délicats comme des bijoux, tremblaient aux accords électrisants de l'orchestre. Elle dansait, elle tournait, légère, aérienne, au bras d'un cavalier qui n'était peut-être pas de son choix, et qui lui parlait doucement à l'oreille. Juana riait, heureuse de vivre, cependant que le tourbillon l'emportait. Et puis, sans transition, une autre vision! Juana dans la plaine, fuyant sur son cheval nerveux. Elle n'a plus ses souliers luxueux, mais de fortes bottes qui lui montent jusqu'à mi-jambe. Sa robe diaphane, remplacée par la culotte rude et la blouse ample. Sans un pleur, Juana a renoncé à tous les plaisirs qu'appelait sa jeunesse. C'est la prairie, désormais, qui sera témoin de ses jeux. Elle a tout quitté, avec une générosité qui s'oublie. Elle n'est plus qu'une enfant qui se donne, pour que son père ne soit pas trop malheureux.

A la tombée du jour, j'ai joint Lebeau qui m'attendait. Nos cinq chevaux fatigués marchent devant nous. Ils ont le harnais sur le dos, les guides nouées sur l'encolure. De temps à autre, un frisson les secoue. Ils vont, leur journée faite, vers l'avoine nourrissante et le foin bleu.

Lebeau est redevenu le silencieux de toujours. On ne croirait pas qu'il a tant parlé, à l'heure du dîner. Il est las. Il a eu chaud, comme moi. La poussière du jour, charriée par le vent, nous a collé sur la peau un vêtement de crasse. J'ai hâte d'arriver et de me laver. Je sais ce que je ferai. Il est un coin du lac où l'eau est profonde, nettoyée des mousses aquatiques et des longues tiges des nénuphars, pareilles à des cordelettes. Je m'y plongerai. L'eau a toujours été l'une de mes passions, peut-être la seule véritable, l'eau

frémissante et fraîche, vivante sous le soleil. Je lui abandonnai mon corps avec volupté, heureux du ruissellement autour de moi, de la caresse des petites lames, douce à mes membres rompus.

Lebeau me demande à quoi je songe.

— Au lac, et au bain que je me propose.

Mais Lebeau a d'autres préoccupations. — S'il y a moyen, dit-il, vous n'oubliez pas ce que je vous ai demandé. Par rapport à ma femme, vous savez...

L'homme ne pense qu'à cela. Sans doute qu'il n'a ruminé autre chose de toute la journée. Assurément, il souffre. Il hésite aussi, n'ayant pas pris de décision finale. Perd-il confiance en lui-même, et en l'idée qui le soutenait? Je voudrais le plaindre, lui aider. Mais que puis-je devant sa douleur muette? Nous longeons un champ en culture, où le blé lève fièrement la tête. Tout à coup, l'un de nos chevaux donne dans un terrier, si brusquement qu'il s'agenouille sur le sol.

— Maudits gophers! dit Lebeau, employant l'exclamation qui m'est venue à la bouche, l'après-midi.

Le fermier se penche sur le sabot de sa bête. Il hoche la tête. Rien de grave. Nous continuons notre route.

On n'a pas idée du problème que présentent, pour les fermiers de l'Ouest, les bestioles malfaisantes que sont les gophers. Ce sont de petits rongeurs des champs, qui tiennent le milieu entre l'écureuil et le rat. Ils ont la taille de l'écureuil des bois, sa couleur, avec cette différence que leur queue est courte, large comme le petit doigt. Ils pullulent partout, dans la prairie vierge, dans les cultures, où ils s'approvisionnent à même les épis mûrs, quand ils ne coupent pas les tiges dans leur croissance. Le gopher vit dans un trou ou terrier, près duquel il a la prudence de se tenir, prêt à s'y précipiter. Il est agile, extrêmement curieux, et se lève à tout propos sur son train de derrière, à la façon des lapins, en même temps qu'il émet un "tui-tui" aigu. Les dommages qu'on lui attribue sont énormes, et les gouvernements l'ont mis à peine à certaines époques, payant jusqu'à un sou chaque queue apportée. Les fermiers pourchassent le gopher du printemps à l'automne. Ils l'empoisonnent avec du grain trempé dans une solution de vinaigre, de strychnine et de sucre.

Nous étions à peine à la maison que la femme de Lebeau prit celui-ci à partie.

Cela commença pendant que je me baignais. Lebeau avait soigné les chevaux, aidé de ses gars. Comme il arrivait du lac avec un seau d'eau qu'il venait de puiser, il se trouva nez à nez avec son Angeline. Tout de suite, ce fut les jérémiades habituelles. Quand je me montrai à mon tour, j'eus peur d'essuyer le feu des deux adversaires. Heureusement, je n'eus pas à exprimer d'avis. Lebeau, déjà harassé par sa journée, défendait la thèse qu'il m'avait exposée. Il argumentait froidement, sans passion. La femme, de son côté, détailla les plaintes que je connaissais bien, me prenant à témoin de la justesse de ses prétentions. Je ne soufflai mot. Lucienne, en face de moi, tenait les yeux rivés sur sa mère. Je ne pus démêler si elle pensait comme elle, ou si elle penchait pour la prairie.

Tout à coup, j'eus l'impression que Lebeau perdait du terrain. Je sentis cela au ton de sa voix, à la fixité de son regard, je ne sais plus. Je redoutais un peu ce moment, depuis que j'avais noté aux champs son indécision. Autrefois, il était déterminé à rester, coûte que coûte. Cet après-midi, il ne savait plus. "Chatel, avait-il dit, je ne sais pas ce que je vais décider". Et puis, parlant de sa femme: "Voilà dix ans que ma femme s'ennuie. Elle se plaint sans cesse. Elle a peut-être raison." Il m'avait donné ensuite une mission que j'essaierais de remplir. L'attaque venait trop vite, le jour même que Lebeau m'avait parlé. Le fermier se trouva désarçonné. Ce qui va suivre peut paraître étrange, mais je me dois de relater les faits avec exactitude. Toujours est-il que Lebeau, ne voulant pas couper les ponts derrière lui, proposa un compromis.

— Si jamais nous partons, dit-il, s'adressant directement à sa femme, tu en

prendras la responsabilité. Pour ma part, je trouve plus sage de rester ici, pour nous comme pour l'avenir des enfants. Mais si tu tiens absolument à t'en aller, eh bien! nous partirons... Il n'y a pas d'autre porte de sortie. Seulement, je te demande de réfléchir. Et puis, écoute ce que j'ai à proposer!

Nous écoutions tous, il va sans dire, avec autant d'intérêt que notre ménagère.

Lebeau continua:
— Si la récolte est bonne, cet automne, je te paie un voyage dans l'est. Tu iras à Montréal, à Québec, où tu voudras, et tu demeureras là-bas à ton gré, aussi longtemps qu'il te plaira. Tu regarderas autour de toi, tu examineras ce qui se passe. Tu écouteras ce qui se dit, et tu tâcheras aussi de connaître, sans avoir l'air de rien, ce qu'on ne dit pas. Tu iras chez tes parents, chez les miens. Pendant ce temps, nous autres, on terminera les battages. Lucienne tiendra le ménage, tu n'auras à t'inquiéter de rien. Quand tu seras revenue, tu me diras le résultat de tes observations.

Ici, il hésita. Je crois qu'il craignait d'avoir oublié quelque chose. Il reprit cependant:

— Oui, tu me diras ce que tu as vu et entendu; si la vie de là-bas, que nous avons quittée depuis dix ans, te plaît toujours autant? Alors, si Montréal t'attire encore, nous irons à Montréal... Je m'occuperai de vendre la propriété, le plus vite possible. Le marché te convient? Angeline était devenue très pâle.

Elle dit:
Je ne demande qu'une chose: que la récolte soit bonne.

J'avais le cœur dans la bouche, ce soir-là, quand je me retirai. Longtemps, sur mon lit étroit, je me roulai sans pouvoir dormir. Lebeau n'était pas couché. Le glapissement lointain des coyotes déchirait la nuit.]

VI

REUSSIRAIS-JE à dire, avec les mots qu'il faut, ce qui s'agit en moi? Tout cela, c'est le passé. Le passé, qui ne reviendra plus, mais dont l'évocation ne cesse de me troubler. Enfin, puisque j'ai commencé ce récit...

Non seulement je revis Juana, mais je devais apprendre, dans les semaines qui suivirent, qu'elle m'aimait. Elle m'aimait, me le disait, et moi qui me défendais, un mois plus tôt, contre le sentiment qui m'envahissait! O jeunesse! Illusions! J'avais trente-cinq ans et je me croyais, dans ma fatuité d'homme, bardé à jamais contre le petit dieu. Je m'aveuglais avec complaisance. Aimer Juana! Je n'y voulais pas même songer. Cela me semblait ridicule, à moi qui l'avais connue fillette, qui avais courtié un temps, plutôt par jeu, l'ainée de ses sœurs. Pourtant, elle n'eut qu'un mot à dire et je fus à ses pieds. J'aurais commis pour elle des sottises. Elle m'eût demandé de lui amener prisonniers tous les gophers de la prairie que je me serais mis en campagne. Je l'aimais, je ne voyais qu'elle, j'étais fou.

Je la retrouvai au même endroit que d'habitude. Elle avait passé douze jours à Saskatoon. Quand je l'aperçus, moi qui n'étais pas assuré de la rencontrer ce jour-là, mon cœur sauta dans ma poitrine. J'eus toutes les peines du monde à ne pas me trahir. C'était bien elle, là-bas, qui agitait son mouchoir pour me saluer. Je pressai le flanc de ma monture, je sautai sur le sol. Juana était devant moi, belle comme toujours, et je serrai ses petites mains dans les miennes. Douze jours, il y avait douze jours que je ne l'avais pas vue! Cela me semblait une éternité. Nous nous assimes côte à côte, heureux de nous retrouver, cherchant des mots pour nous le dire. Je parlai de mes travaux, de mon ennui, de ma hâte à la revoir. J'interrogeai Juana sur elle-même, avec une avidité qui me surprit. Les

"Juana, mon aimée"

moindres détails m'intéressaient. Tout ce qui était elle, se rapportait à elle, prenait une valeur à mes yeux. Je me demandai si je ne lui parus pas ridicule et si, intérieurement, elle ne se moqua pas de moi? En tout cas, elle eut le bon goût de n'en rien laisser paraître.

Quand je la quittai, le soleil était fort bas. Le soir serait vite sur nous. Je savais que j'arriverais en retard à la maison, et les questions qu'il me faudrait affronter. Mes chasses infructueuses ne devaient maintenant tromper personne. Puisque je ne chassais pas, il y avait un autre motif à mes absences prolongées. Ce motif, pourrais-je le cacher longtemps à Lebeau et à sa femme, à Lucienne surtout, qui paraissait toujours m'épier? On ne m'interrogeait pas, mais cela ne tarderait guère.

Ce soir encore, je trouvai une excuse quelconque. Deux jours plus tard, c'étaient d'autres explications entortillées, qui passèrent tant bien que mal. Au vrai, il eût été facile de ne pas mentir. J'aurais pu raconter, en toute simplicité, dans quelles circonstances j'avais connu Juana, et qu'il me plaisait de me promener en sa compagnie. Quelque chose me retenait,

tout bleus, d'un bleu léger, presque immatériel, comme je n'en vis que dans l'Ouest. L'air doré, saturé de soleil, semblait fluide. Nous étions à la fin-juin, un mercredi. Ces détails me sont présents à l'esprit, comme s'ils étaient d'hier. Dieu sait si j'ai raison de me souvenir!

J'étais sûr de voir Juana et j'allais songeant, indifférent à tout ce qui n'était pas elle. Les blés nouveaux, que je longuais parfois, poussaient dru. Ils étaient d'un vert pâle, qui pâlisait encore lorsque le vent les courbait. Ça et là, des touffes de moutarde érigeaient leur tête jaune parmi les tiges.

Maintenant, Juana venait vers moi. En trois sauts, son cayuse à l'œil bleu franchit le dernier mille qui nous séparait. Mon amie sauta à terre d'un bond, s'appuyant à peine au pommeau de la selle. Elle était cette fois vêtue de blanc, des pieds à la tête, à l'exception de ses bottes qui étaient brunes. Cette tenue accentuait encore les tons brûlés de son teint. Je n'eus pas le temps de la complimenter sur son costume.

— Si vous voulez, dit-elle, nous allons marcher.

— Vous n'avez pas peur d'avoir chaud, avec ce soleil?

— Je n'ai peur de rien. D'ailleurs, le soleil est pour moi un ami. Il y a longtemps que nous jouons ensemble; il ne m'a jamais fait de mal.

Elle disait cela de ce ton enjoué, rieur et grave à la fois, qui m'étonnait toujours. Elle s'appuyait à mon bras, main nue, et je remarquai qu'elle avait au doigt une bague que je ne lui connaissais pas. Je lui en fis la remarque. Elle me tendit la main, pour me permettre d'examiner le bijou. C'était une bague d'or rougeâtre, de facture ancienne, dont le chaton émergeait d'une ciselure en forme de point d'interrogation. Le tout était surmonté d'un petit rubis. Je cherchai le regard de Juana:

— Qu'est-ce que cela signifie?

Elle me répondit elle-même par une question:

— Ne vous êtes-vous jamais buté sur un point d'interrogation?

Je ne dis rien tout de suite. Puis je parlai trop. Je ne sais ce qui me poussa, mais c'est ici que j'osai le mot qui devait bouleverser le reste de mon existence. La question de Juana, si simple, me parut lourde de sens. Ou plutôt, je lui attachai une importance qu'elle n'avait pas, et que la jeune fille ne voulait pas lui accorder. Sans doute que je raisonnais ainsi pour me justifier de parler et d'agir comme déjà je me le proposais, sans bien m'en rendre compte. Toujours est-il que je saisis une occasion qui me parut propice. Ma main se resserra sur la main moite de Juana, restée dans la mienne, et je dis lentement, me penchant un peu:

— Oui, Juana, je me pose souvent des questions. En ce moment même, et à votre propos, il danse devant mes yeux un point d'interrogation énorme. Vais-je vous en dire davantage?

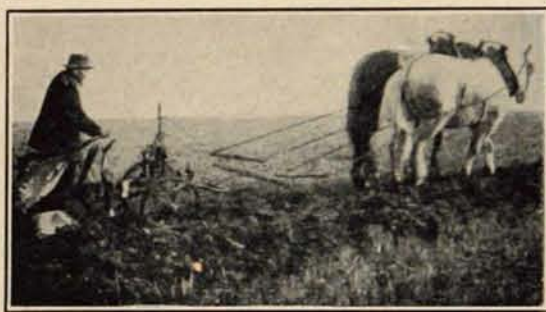
Elle ne répondit pas, mais je sentis que ses doigts s'enlaçaient aux miens, et que mes paroles ne semblaient pas lui déplaire. Je continuai donc, enhardi par un silence que je me flattai de trouver approbateur:

— Juana, je voudrais connaître le fond de votre cœur. Je voudrais savoir si, à votre sens, j'ai le droit de dire ce que je pense de vous?

J'attendis un moment.

— Vous ne répondez pas?

Elle gardait toujours sa réserve énigmatique.



Simple idéal

*Mon idéal à moi, c'est le soleil, la brise,
L'or fauve des moissons; c'est un coin du terroir
Au ciel de mon pays, près du clocher d'église;
Le grand sillon fumant dans la fraîcheur du soir!*

*Mon idéal à moi, c'est un foyer rustique;
Une blanche maison au bord des calmes eaux,
Où monte par les nuits, troublant, profond, mystique,
Le soupir de la vague au milieu des roseaux...*

*Mon idéal à moi, enfin, c'est une femme
Ayant les qualités que le sage réclame;
Fidèle, aimante, gaie, bonne, belle? — Qu'importe!*

*Pourvu qu'en franchissant mon seuil, elle m'apporte
Le bonheur dans la paix, et que sa vive flamme
Soit l'âme du foyer — le foyer de mon âme!*

Joseph HARVEY

que je ne pouvais déterminer. Je me suis demandé depuis si ce n'était pas la présence de Lucienne? De menus faits me portent à le croire. Il y avait l'incident du bateau, il y en avait d'autres. Mais je chassais tout cela, comme autant de rêveries puériles. Entre temps, je gardais mon secret.

Juana était toujours fidèle aux rendez-vous. Nous étions rendus à nous donner des rendez-vous, tel jour, telle heure. Et nous vivions, chacun de son côté, dans l'attente du moment qui nous réunirait. Nous étions de grands enfants naïfs, moi surtout qui approchais de l'âge mûr, et qui comptais douze ans de plus que ma compagne.

..

Je me rappelle qu'il faisait ce jour-là un temps merveilleux, un de ces jours



NE vous inquiétez pas des taches de rouille et autres malpropretés dans le cabinet de toilette. Elles peuvent s'enlever facilement. Sans frottage déplaisant. Laissez Sani-Flush faire cette besogne pour vous.

Sani-Flush est un produit scientifique créé pour enlever les marques déplorables sur la cuvette. Achetez-en une boîte. Jetez-en un peu dans la cuvette (suivre les instructions sur la boîte). Faites jaillir l'eau. Voyez comme la porcelaine brille! Les mauvaises odeurs ne sont pas cachées mais chassées. Sani-Flush est inodore.

Sani-Flush purifie la conduite cachée sous la cuvette. Nulle autre méthode ne donne le même résultat. Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies et ferronneries — 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie & Co. Ltée, Toronto.



Sani-Flush

NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL SOIT BESOIN D'ÉCURER.

Demandez LA PETITE REVUE

en vente partout

• 15c •



GRATIS

Montres, Coutelleries, Violons, 300 beaux cadeaux donnés gratuitement aux personnes qui vendront 50 à 200 gros paquets de graines à 6 sous chacun. Demandez le catalogue et 50 paquets. Retailles, 1 lb Soie \$1.00; 2 lbs Velours \$1.00; 2 lbs Cotton \$1.00. Maille payée.

ALLEN NOUVEAUTÉS - St-Zacharie, Qué.

Loue, Vend, Répare, Achète clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

Téléphone: General Typewriter Service Limited
L.A. 7595 1063, rue BLEURY

Cette Tarte au Chocolat provoque mille louanges!



TARTE AU CHOCOLAT AU LAIT EAGLE

2 carrés chocolat non sucré
1/2 tasse eau
1 1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé-Sucré
Croûte de tarte cuite (8 pouces)

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle et remuez au-dessus de l'eau bouillante, durant cinq minutes, jusqu'à épaississement. Ajoutez l'eau et amalgamez bien. Versez dans la croûte de tarte cuite. Garnissez d'une meringue ou de crème fouettée, au goût. Refroidissez.

N'employez que du Lait Eagle Condensé-Sucré. (Le Lait Evaporé ne réussit pas cette recette. Comprenez-en bien la différence.)

● Vous entendrez la famille applaudir chaque fois que vous servirez cette Tarte au Chocolat! Rien d'étonnant à cela! Sa garniture suculente, sa couleur foncée en contraste avec la meringue blanche comme neige qui la recouvre, réalisent une merveille. Sa vue met l'eau à la bouche et nous en fait désirer davantage. Or, cette garniture invariablement réussie se prépare en cinq minutes!

GRATIS! Nouveau et merveilleux Livre de Recettes!

La couverture en couleurs vives est prometteuse de friandises. Trentehuit grandes pages remplies de Recettes Magiques, d'une facilité et d'une rapidité incroyables, de tartes, petits fours, bonbons, glaces! Cossetades jamais manquées! mayonnaise en 2 minutes! méthodes faciles et rapides de préparation des sauces, breuvages, crèmes glacées (à la sorbatière ou au réfrigérateur automatique)! Adressez à The Borden Company Limited, Yardley House, Toronto-2, Ontario.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Province _____
(Ecrivez nom et adresse en lettres moulées)
Ce coupon peut être collé sur une carte postale. 131F



"Juana, mon aimée"

d'elle à moi? Peut-être se reprochait-elle la spontanéité du mouvement qui l'avait jetée dans mes bras? Les femmes, dans leur psychologie particulière, ne regrettent pas tant le don d'elles-mêmes que de paraître s'offrir. Elles appellent l'amour, mais veulent que l'amour les courtise. Rien ne leur plaît comme d'être adulées, priées, désirées. Juana regrettait peut-être de n'avoir pas permis que je mendie, un tremblement dans la voix, le baiser qu'elle m'eût accordé quand même. Elle craignait aussi que je m'enorgueillisse d'une victoire trop facile. Toutes ces idées me vinrent dans une seconde. Curieux de tirer les choses au net, j'essayai encore d'interroger ma compagne. Ce fut en vain, malgré le luxe de précautions oratoires dont j'entourai mes questions. A chacune, directe ou déguisée, elle opposa un silence sur lequel je ne pouvais me méprendre.

— Non, non, dit-elle à la fin, ne me demandez rien... Je ne puis pas vous répondre. Et puis, pourquoi nous en tenir à un sujet qui ne peut que nous faire souffrir? Si vous voulez parlons d'autre chose.

Je crus qu'elle allait fondre en larmes. Elle se contenta, cependant. Un mouchoir de soie rouge, semblable à celui qu'elle avait lors de notre seconde rencontre, se froissait entre ses doigts. Je le lui demandai.

— Ce me sera un souvenir de cette journée, comme une parcelle de vous... Je ne sais l'air que j'avais en prononçant ces paroles, assez naïves en somme. Mais quel est l'homme qui n'en a eu de semblables, à un moment de son existence? Si les indemnes entreprenaient de me lapider, je crois que je mourrais de ma belle mort, dans mon lit. J'emportai le mouchoir, non sans plaisir. Quelques instants plus tard, Juana me quitta.

En route, m'abandonnant au bercement de la selle, je me remémorai les détails de la journée. Etais-je satisfait? Oui et non. Il m'arrivait la plus merveilleuse des aventures, celle que je n'osais désirer, et je n'étais qu'à moitié heureux. Je ne pus m'empêcher de faire cette réflexion que l'amour humain ne donne qu'une satisfaction relative. C'est là vérité banale. Sur le coup, je lui trouvai de la profondeur. Je l'avais expérimentée pourtant, au cours de ma vie d'homme, et j'étais même désabusé depuis longtemps. Mais les caresses de Juana me rejetaient dans des inquiétudes autrefois connues.

Il suffisait d'une petite fille rencontrée dans la prairie, d'une enfant, pour me troubler aussi profondément qu'autrefois, quand les femmes et l'amour m'apparaissaient à travers les fumées de l'illusion. Que devenaient, en face de cette enfant, mes résolutions du passé, l'espèce de dédain supérieur que j'affectais de ressentir, depuis tant d'années, à l'endroit des personnes du sexe? D'un baiser, Juana réduisait cela à néant. Que devenaient mes indifférences et ma désinvolture d'homme qui joue au blasé? Analyse de moi-même, n'ayant rien à dissimuler, je ne me retrouvais que cette aptitude douloureuse, qui m'avait tant fait souffrir jadis, à m'empêcher d'une femme comme si elle était la première et la dernière que je dusse aimer.

Ces idées s'agitaient en vain dans mon esprit. Il y avait en moi quelque chose de plus fort que moi. Juana m'aimait, elle me l'assurait. Cela seul comptait. J'avais beau me répéter que j'étais sot, que le mirage s'évanouirait, que de nou-

veau j'aurais à souffrir, je me nourrissais de ma chimère. Je retrouvais en moi le naïf que j'avais connu, dix et quinze ans plus tôt. Chose curieuse, je l'avoue à ma confusion, il n'avait pas vieilli. Je m'excusai en me disant que Juana ne ressemblait pas aux autres femmes, qu'elle leur était supérieure, qu'elle enfin saurait me comprendre. O sublimes emportements de la jeunesse éternelle!

Du moment que Juana m'aimait, qu'avais-je à craindre? Déjà je me voyais passant ma vie près d'elle, dans la prairie où ailleurs, partout où son caprice choisirait de me conduire. J'étais pauvre, de santé douteuse, sans autre toit que celui que m'offrait la charité. Mais rien n'entraînait en ligne de compte. J'ignorais si Juana consentirait à m'épouser, mais les projets se succédaient quand même dans mon esprit, projets où je l'associais à son insu, comme si elle devait nécessairement y souscrire et s'en estimer heureuse. Quand je pense à ces choses, aujourd'hui, je me demande si je n'étais pas sur l'extrême bord de la folie agissante?

La vie de la ferme me reprit, comme s'il ne m'était pas arrivé le plus grand des bonheurs. Entre temps, Lebeau décidait d'agrandir son étable, pour qu'elle serve d'écurie les nuits d'été. Ce détail est assez curieux, mais les fermiers qui laissent leurs chevaux dehors, par les plus grands froids de l'hiver, tiennent à les mettre à l'abri durant la belle saison. C'est que les chevaux travaillent dur et qu'il importe de les protéger, dans la mesure du possible, contre les mouches et les taons. J'aidai au fermier, selon mes forces et mes capacités. Nous allâmes chercher au village les pièces de bois nécessaires. Le travail avançait rapidement, vu la température splendide et la proximité de notre chantier. Tournant autour de son piquet, la vache tendait le mufle de notre côté, inquiète des transformations que subissait sa demeure. De temps à autre, dans la direction du lac, on entendait le bruit net que faisaient en plongeant les rats musqués.

C'est ici que se place l'incident du mouchoir. On se rappelle le mouchoir rouge, orné d'un J brodé en bleu, que Juana m'avait donné. Quand j'arrivai à la maison, je le laissai dans mon veston, où je l'oubliai. Puis un soir que je fumais sur le pas de la porte, après une rude journée, je voulus sortir quelque chose de ma poche, une allumette quand un coin du mouchoir parut. Lucienne, non loin de moi, agaçait l'un des jeunes chiens. Précipitamment, je fis disparaître le chiffon rouge, mais l'œil vigilant de Lucienne l'aperçut. Elle s'approcha, le visage avide, et ne put s'empêcher de s'enquérir:

— Est-ce que vous l'avez trouvé?

— Mais non, c'est un souvenir. J'ai été jeune, moi aussi...

Elle n'avait pas l'air convaincu.

Je continuai pour la rassurer, peut-être aussi pour me donner de l'importance vis à vis de cette enfant:

— Je le tiens d'une ancienne amie, dont la vie m'a séparé. Il y a de cela bien longtemps. Si vous saviez comme les années passent! Vous êtes jeune aujourd'hui, vieux demain, sans vous être rendu compte, ou presque, du changement survenu. J'ai retrouvé le mouchoir parmi mes effets, l'autre jour, et je l'ai oublié dans ma poche. Désirez-vous le voir?

— Non, dit-elle, ce n'est pas nécessaire. Elle me regardait de son regard clair, où je me demandai s'il n'y avait pas de



Modèle d'armoire excessivement pratique pour les cuisines aussi exigües que modernes. Et en même temps... une utile suggestion!

— Juana, je voudrais savoir...

Je n'eus pas le temps de m'expliquer davantage. Mon discours, qui déjà s'agençait péniblement dans ma tête, s'embrouilla soudain et je ne parlai plus. Les mots me fuyaient. Je perdais la notion des lieux et des choses. L'instant d'après, je sentis mes lèvres contre la bouche avide de Juana... De Juana la belle enfant aux yeux profonds, à la peau dorée, à la nuque parfumée, de Juana l'inaccessible, déesse lointaine de mon rêve, sœur de Diane et de Cérés, qui n'était plus qu'une femme amoureuse. Car Juana, loin de se refuser à mon baiser, glissait ses bras autour de mon cou, et leur chaleur m'était une caresse nouvelle. Elle avait baissé les paupières. Un instant, j'eus l'impression que la campagne tournait, que le sol fuyait, qu'il n'y avait plus rien au monde que cette femme et moi. Juana dans mes bras, livrée à ma caresse! Juana me rendant mon baiser! Je n'en pouvais croire mes yeux, ni le bonheur de mes lèvres. Autour des épaules de la jeune fille, mes mains tremblaient. Je relâchai mon étreinte et Juana me regarda, les yeux près des miens, si troublée que je crus qu'elle allait pleurer.

— Me pardonneriez-vous jamais, Juana?

— Si vous saviez comme je vous aime! De nouveau je l'embrassai, l'enveloppant de mes bras, et de nouveau elle s'abandonna. Ses mains caressaient mon visage, mes yeux, mes cheveux, comme si elle voulait prendre une image exacte de moi, pour se créer des souvenirs. Je ne pouvais me rassasier d'elle, ni m'en détacher. Elle ressemblait plus que jamais à une grande poupée vivante, et je ne pus m'empêcher de le lui dire:

— Vous êtes une poupée, une belle poupée...

Elle répéta simplement:

— Si vous saviez comme je vous aime... et depuis si longtemps...

— Depuis si longtemps! Comment expliquer?

Elle recula d'un pas.

— Pourquoi me demander?

J'allais insister, mais une lueur éclaira ses yeux et elle me jeta, avec un geste qui marquait son mécontentement:

— Non! non! je ne vous le dirai jamais... Raymond, pourquoi me rappeler tout cela?

Je voulus me rapprocher d'elle.

— Non, fit-elle, laissez-moi tranquille. C'est mieux...

Maintenant, nous étions assis sur une petite éminence. Le regard absent, Juana m'écoutait parler. Ses joues enflammées révélaient le trouble qui l'agitait. Autour de nous, les sauterelles vertes bondissaient dans l'herbe. Après un premier mouvement de refus, la jeune fille m'avait abandonné ses mains et je les caressai avec une espèce de vénération. J'étais heureux, assuré de l'amour de Juana, de cet amour qui semblait, quelques jours plus tôt, hors de mon atteinte.

J'étais content, sans doute, mais d'un contentement qui n'était pas sans mélange. Pourquoi mon amie, osant l'aveu que je n'avais pas même suggéré, se reprenait-elle tout de suite, et avec une timidité frisant la rudesse? Je ne comprenais plus rien. Que me cachait-elle, et pourquoi? Peut-être m'en voulait-elle de l'avoir surprise avant qu'elle eût eu le temps de réfléchir, et de m'indiquer la distance

"Juana, mon aimée"

l'indignation? J'avais menti effrontément, pris à l'improviste, et toute l'attitude de Lucienne me disait qu'elle n'était point dupe. De ce moment, nous n'osâmes prononcer une parole. Pour ma part, je ne savais comment reprendre la conversation. Je parlai bientôt de me retirer, et la jeune fille alla retrouver, dans son grenier, ses frères et ses sœurs plus jeunes.

cayuse, guère plus haut que lui. C'était amusant de voir ce chien énorme abandonner son sérieux de berger alerte pour quémander des sucreries. Tant il est vrai que les bêtes, comme les hommes, contractent des habitudes de mollesse. Il suffit de l'occasion.

Chez Lebeau, personne n'ignorait maintenant mes relations avec Juana. A la suite de l'incident du mouchoir, j'avais cru devoir révéler l'existence de la jeune fille, et les circonstances qui me l'avaient fait connaître. Naturellement, je n'entraî pas dans le détail. Il ne fallait pas que le fermier, qui m'avait toujours été fort sympathique, s'offusquât de ma réticence jusque là. Je parlai de Juana, mais je ne dis rien des faits qui nous avaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Tout au plus laissai-je entendre que ma rencontre avec elle datait de quelques semaines. Lucienne seule ne me crut pas. Avec l'intuition de son sexe, elle avait deviné depuis longtemps qu'une femme était entrée dans ma vie. Elle ne m'en parlait pas, cependant. Quand au mensonge maladroite dont je l'avais gratifiée un jour, elle n'y fit pas même allusion. J'eus le sentiment qu'elle m'accordait, à ce propos, un mépris mérité.

Entre temps, Juana me restait mystérieuse. Plus je la fréquentais, plus je m'apercevais qu'il y avait autour d'elle des choses que je ne comprenais pas. Elle s'absentait assez souvent, se rendant à Saskatoon, à Moose-Jaw, à Régina. Elle parlait peu de ces voyages, et de mon côté je ne l'interrogeais pas, persuadé d'avance que ce serait inutile. Je notai encore que je la voyais rarement le dimanche. Elle me dit qu'elle restait ce jour-là près de son père. La raison était plausible.

D'autant plus que M. Duchesne, à qui la solitude pesait, devait se trouver fort misérable quand un travail ardu ne l'occupait point.

Un autre fait m'intriguait, que je ne parvenais pas à analyser: la retenue subite et totale de Juana, depuis l'instant où elle m'avait donné son cœur dans un baiser. Jamais depuis je n'obtins la moindre faveur. Juana me voyait volontiers, en paraissait heureuse. Nous causions pendant des heures. Mais si ma tendresse essayait de s'exprimer d'autre manière que par des mots, Juana se hérissait, — si cette comparaison n'a rien d'exagéré.

— Non, disait-elle, laissez-moi tranquille. Vous savez bien que je ne peux pas...

Il y avait dans sa voix, chaque fois, une inflexion douloureuse. Je demandais en vain des explications. Elle s'obstinait dans un mutisme farouche. J'en arrivai au point où je ne désirai pas tant ses caresses que de connaître les motifs qui la poussaient à m'en priver. Son attitude me semblait d'autant plus étrange qu'elle ne s'était pas refusée, la première fois. Elle était venue au devant de mon désir, d'un mouvement spontané. Mais que comprendre aux idées des femmes?

Un jour que j'insistais plus que d'habitude, Juana me fit une manière de petit discours en trois points:

— Je ne vous dirai rien, parce que je ne peux pas, que je ne veux pas, que je ne dois pas... Vous m'entendez?

J'entendais, mais je n'étais pas plus renseigné. Je me sentais perplexe et froissé. Jusqu'à quel point cette enfant se moquait-elle de moi? Tout de même, pour sauvegarder ma dignité, j'affectai de prendre la chose avec désinvolture:

— Sans doute vous savez mieux que moi ce qu'il faut (Suite à la page 35)



Quand ça passe

*Une aile de satin frissonnant dans l'espace,
Un cantique suave, où s'éveille l'oiseau:
Avril est revenu, c'est le mois le plus beau,
C'est le printemps qui passe.*

*Un ciel bleu, du soleil, la langueur et la grâce
D'un ruisseau qui serpente ondulant et moiré:
C'est la douce chimère et son chemin doré,
C'est le rêve qui passe.*

*Un nuage trop lourd, une âme froide et lasse,
L'écho de ce refrain lamentable et dolent
Nous prenant le bonheur qui s'éloigne à pas lent:
C'est le chagrin qui passe.*

Jeanne GRISE

Le lendemain, Lucienne fut la première levée. Quand je pris ma place à table, pour déjeuner, je m'aperçus qu'elle avait les yeux rouges, comme quelqu'un qui a pleuré.

VII

DEPUIS que je connaissais l'amour de Juana, la prairie offrait un visage différent. Le pays n'était plus le même. Ce n'était plus autour de moi les grands espaces balayés par le vent, mais une contrée enchantée et pleine de vie, une terre promise où il faisait bon respirer. Le ciel n'avait jamais été si pur, les blés si dorés. Les travaux de la terre me devenaient légers. Je les accomplissais avec joie. Je me réveillais chaque matin avec la pensée de Juana, celle que j'aimais. A quoi s'occupait-elle, à cette heure? Songeait-elle un peu à moi? Je passais par une période d'exaltation dont je me croyais, depuis longtemps, incapable.

Juana paraissait toujours heureuse de me revoir. Nos rencontres se succédaient, et c'était chaque fois un plaisir neuf. Nous errions dans les champs, tantôt à pied, tantôt à cheval. Nègre nous accompagnait. Il se montrait maintenant, à l'endroit de Juana, d'une amabilité parfaite. Il comprenait que la jeune femme n'était plus une étrangère, que des égards lui étaient dus. Mon amie le gâtait en retour. Elle lui apportait des bonbons, des morceaux de gâteau. Nègre méprisait d'abord ces friandises, qui avaient pour lui quelque chose d'efféminé. La gourmandise aidant, il les accepta avec une satisfaction non dissimulée. Dès que Juana paraissait, Nègre courait à sa rencontre, les yeux brillants de convoitise. Il montrait ses dents blanches en ouvrant la gueule. Il gambadait, sautait à la tête du petit

L'HUILE 3-EN-UNE contient trois huiles différentes pour protéger de trois manières. Elle nettoie, lubrifie et prévient la rouille. Employez-la souvent — donnez à votre machine à coudre une nouvelle durée. Un produit canadien.

Le 65^e rapport annuel de la SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

atteste la solidité et la stabilité de
l'assurance-vie

institution qui repose sur la libre association de ses membres et
que rien, depuis des générations, n'a pu ébranler

TRAITS SAILLANTS DE L'EXERCICE 1935

ASSURANCES EN VIGUEUR—plus de deux milliards sept cents millions de dollars. C'est ce montant que la Sun Life versera à mesure que les polices actuellement en vigueur arriveront à échéance. Plus d'un million d'assurés économes et prévoyants ont, grâce à ces polices, la certitude que, s'ils meurent prématurément, leurs familles auront de quoi subvenir à leurs besoins, et que, s'ils atteignent l'âge de la retraite, ils seront eux-mêmes à l'abri des soucis matériels.

NOUVELLES ASSURANCES ÉMISES pendant l'année (première prime versée)—plus de deux cents millions de dollars. En 1935, plus de soixante-dix mille personnes se sont créés un patrimoine en achetant des polices de la Sun Life, assurant ainsi la protection de plusieurs milliers de foyers.

LES ASSURÉS ET LES BÉNÉFICIAIRES ont reçu quatre-vingts millions de dollars, soit plus de deux cent quatre-vingt-cinq mille dollars par jour ouvrable. Au cours de ses soixante-cinq années d'activité, la Sun Life a versé à ses assurés et aux bénéficiaires de ses polices plus de neuf cents millions de dollars.

L'ACTIF, qui s'élève à plus de sept cents millions de dollars, garantit que le règlement de toutes les polices de la Sun Life sera effectué sans retard à l'échéance. D'ici là, ces capitaux, placés pour le compte des assurés, contribuent dans une large mesure au développement économique du pays.

EXTRAIT DU RAPPORT DES ADMINISTRATEURS

ASSURANCES EN VIGUEUR au 31 décembre 1935	\$2,736,960,000
NOUVELLES ASSURANCES ÉMISES (première prime versée)	219,076,000
RECETTES DE L'EXERCICE	153,406,000
DÉBOURSÉS DE L'EXERCICE	106,175,000
EXCÉDENT DES RECETTES SUR LES DÉBOURSÉS	47,231,000
VERSEMENTS AUX ASSURÉS ET AUX BÉNÉFICIAIRES:	
En 1935	80,284,000
Depuis la fondation	968,614,000
ACTIF	707,052,000
PASSIF	692,620,000
CAPITAL VERSÉ (\$2,000,000) et solde créditeur du compte de actionnaires	\$3,281,000
RÉSERVE pour dépréciation des prêts hypothécaires et des immeubles	5,201,000
SURPLUS	5,950,000
	\$14,432,000

L'actif a été évalué suivant les données autorisées par le département fédéral des Assurances du Canada.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

"Juana, mon aimée"

(Suite de la page 25)

dire et ne pas dire. Enfin, si cela vous amuse... Il faut bien que les petites filles s'amuse...

Ces paroles n'étaient pas sorties de ma bouche que la réponse m'arrivait, cinglante et brève:

— Alors, tant pis pour ceux qui les amusent!

Juana s'était levée, les lèvres frémissantes. Si elle n'avait été si brune, je dirais qu'elle était affreusement pâle. Mais elle se ressaisit et reprit sa place à mon côté, sur le talus.

— Raymond, dit-elle, vous vous évertuez à me causer de la peine. Si je ne vous en dis davantage, c'est que je ne le puis pas. Vous me faites horriblement souffrir... Et puis, vous savez aussi bien que moi mes raisons d'agir comme je fais...

Je comprenais de moins en moins. Je demandai:

— Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

— C'est vrai, mais je n'aurais pas dû. Les mots me sont partis de la bouche. Je vous aime de tout mon cœur, et je n'en ai pas le droit. Je vous ai près de moi, et vous m'êtes plus lointain qu'il n'est possible de dire.

— Qu'est-ce donc que ce mystère?
— Vous le connaissez comme moi. Pourquoi revenir là-dessus?

Il fallut, cette fois encore, me résigner à n'en pas savoir davantage. L'attitude de Juana me confondait. Je me demandai si je n'avais pas été sot, dans toute cette affaire; si le plus sage n'eût pas été de traiter Juana comme un enfant qu'elle était, comme un agréable compagnon, avec qui l'on aime à causer? Je m'étais laissé prendre, comme le premier adolescent venu, dans les filets de l'ingénuité calculée. Cette petite fille me tenait dans sa main, malgré mon âge et mon expérience de la vie. Elle me faisait marcher, comme n'eussent pas manqué de dire mes anciens camarades.

Le plus extraordinaire, c'est que je m'accommodais de la situation. Je n'essayais pas de me rebeller. J'acceptais ma sujétion, je la désirais même, puisqu'elle me permettait de vivre dans l'ombre de Juana. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je ne suis pas sûr que je ne recommencerais pas. Juana m'avait enveloppé, littéralement. Je l'aimais, j'étais sa chose. Je dois dire, ne serait-ce que pour me justifier, qu'elle n'était pas une femme quelconque. Elle était très belle. Toute sa personne rayonnait de vie, d'ardeur, de force jeune. On sentait qu'il y avait chez elle, sous la peau, de la chair, des nerfs, du sang. A l'attrait physique, si puissant, se joignaient une culture et des qualités non équivoques. Sa dévotion pour son père, la résignation, la volonté qu'il avait fallu pour l'accompagner dans sa retraite, le courage dont elle faisait preuve depuis, dans ce rustre milieu devenu le sien, disaient l'effort moral dont elle était susceptible. Je n'étais pas loin aussi, pour me persuader moi-même, d'ajouter encore à la réalité.

D'une chose à l'autre, ce jour-là, la conversation prit une tournure nouvelle. Juana parlait de son passé, de sa jeunesse si proche et pourtant si lointaine. Elle se plaisait au rappel de souvenirs douloureux, comme si leur hantise l'aidait à supporter la vie présente. Elle parlait surtout de sa mère, de la belle morte blonde à qui elle avait voué un culte:

— Vous vous rappelez ma mère, et comme elle était jolie. Nous étions inséparables. J'étais la dernière de la famille, mes deux sœurs étant mortes au berceau, l'une après l'autre. Mère avait reporté sur moi toutes ses tendresses inemployées. Comme je l'aimais! Quand le bon



Des fruits coupés et ainsi disposés feront un ornement appétissant au centre de votre table.

Dieu l'a prise, il m'a semblé que l'univers se vidait. Il ne restait personne, puisque ma mère s'en était allée. Voilà des années de cela, et je ne puis me faire à l'idée que maman ne revendra plus. J'ai toujours au cœur un espoir de la voir réparaître, me serrer dans ses bras et m'embrasser. Je ferme les yeux et je la sens vivre en moi, avec sa voix chantante, un peu lente, où traînait une note de tristesse. C'est elle qui me donna ce surnom de Juana. J'étais si brune, auprès de sa beauté blonde! Il y avait entre nous un tel contraste que cela semblait incroyable que je fusse sa fille. Elle me serrait contre sa poitrine. "Ma princesse, disait-elle en riant, ma belle petite princesse espagnole!" Mon nom de Jeannine, elle le transforma en

Jeannina, Juanita, Juana. C'était par jeu, mais le dernier nom me resta. Maman caressait mes cheveux noirs et s'amusait, quand nous étions seules, à les emmêler aux s'ens. "Regarde, disait-elle, comme c'est d'un joli effet."

Les yeux immenses de Juana s'agrandissaient encore. Ses cils lattaient, les pupilles se dilataient. Je devais intervenir:

— Voyons, ne vous faites pas souffrir ainsi. Parlez d'autre chose. Vous avez eu vos peines, mais il n'y a pas de raison pour ne vivre qu'avec elles. Le passé est le passé. Le présent reste. La vie vaut encore d'être vécue. Ne croyez-vous pas?

— Je me le demande?

— Soyez raisonnable, ne vous torturez pas inutilement. On a beau aimer le passé et s'y abîmer, il ne faut pas négliger de préparer l'avenir. La vie, ma pauvre enfant, se compose de désenchantements successifs. Vous le verrez de plus en plus, à mesure que vous vieillirez. Vous souffrez, vous souffrirez encore. Je ne crois pas qu'il soit de bonheur total sur la terre. Il n'y a que des désirs, et de l'espoir. Chaque fois qu'un désir est comblé, son objet nous devient indifférent. C'est la vie, et c'est triste.

Juana écoutait, songeuse. Je continuai mon raisonnement, non sans satisfaction.

Grand Concours

"Capri"

68 PRIX

\$200.00

EN ARGENT



MOYEN d'y PARTICIPER

Procurez-vous, chez votre épicier, le **nouveau paquet "CAPRI" gratis** (avec tout achat de 3 paquets Sorrento 16oz)

dans lequel vous trouverez les conditions de notre

GRAND CONCOURS

HÂTEZ-VOUS....

LE TEMPS EST LIMITÉ

"CAPRI" la nouvelle pâte alimentaire "éclipse toutes les autres"

[le seul paquet sanitaire enveloppé de "Cellophane"]

les fabricants des fameuses pâtes alimentaires

Sorrento Macaroni

LIMITÉE

Compagnie canadienne indépendante

Gratis
1 paquet
"Capri"
avec chaque achat
de 3 paquets de
Sorrento
16oz

fils de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GÉNÉRATIONS PASSENT LA MARQUE D·M·C DEMEURE

(Suite de la page 35)

Cependant, l'époque des récoltes approchait. L'air n'était qu'un embrasement de soleil. Gonflés à craquer, les épis balançaient leur tête lourde au bout des tiges. Lebeau surveillait le temps et le ciel. Le moindre nuage lui paraissait suspect. Pleuvrait-il, ne pleuvrait-il pas? Commencerait-on demain, ou après-demain, de couper le grain? Pendant plusieurs jours, nous fûmes sur le qui-vive. Pour ma part, c'était la première fois que je ressentais cette fièvre qui saisit les hommes, devant la perspective immédiate de la récolte. Je n'étais pas intéressé personnellement, en ce sens que je n'étais pas fermier-propriétaire, mais l'ambiance agissait sur moi. L'inquiétude des autres me gagnait. L'année d'avant, à mon arrivée dans l'Ouest, je m'étais trouvé mêlé aux travaux des battages, mais ma réaction, en face des spectacles qui se déroulaient sous mes yeux, était celle d'un étranger. Aujourd'hui, je sentais différemment. La récolte serait un peu mon œuvre, comme elle était celle de Lebeau. Elle m'intéressait, d'autant plus que j'ignorais ce qu'elle me réservait. Le fermier avait demandé à sa femme de ne pas prendre de décision avant la récolte. Dans quelques semaines, je saurais donc ce qu'il adviendrait de ma personne et de mes projets. Car, ne pouvant suivre Lebeau à Montréal, je ne pouvais pas non plus demeurer sans lui sur la ferme. En somme, j'étais embarrassé.

Vers la troisième semaine d'août, nous commençâmes de couper le blé. Ce travail est toujours attendu avec impatience. De l'aube à la dernière lueur de jour, l'énorme faucheuse-lieuse promena son ronronnement et ses dents d'acier parmi les tiges. Attelés à quatre, les chevaux peinaient dans l'air enflammé. Leurs flancs mouillés se creusaient sous l'effort. De larges veines gonflées couraient sur leur poitrail. bercé sur la sellette de sa machine, Michel Lebeau contemplait la mer houleuse des épis, aux grains durs et sans barbes, qui seraient le pain de demain.

Je ne dirai pas les phases successives de la récolte. Elles sont connues. Mais je ne pus m'empêcher de songer, à ce moment, au spectacle grandiose que devait offrir, du nord au sud, de la lisière orien-

tale du Manitoba au pied des Rocheuses, en allant vers le couchant, la prairie canadienne. Partout le travail ardu et réconfortant de la moisson, partout l'atmosphère lourde de soleil. Partout le fracas métallique et le grincement des machines, le gémissement des essieux et des chaînes, la senteur moite des bêtes affolées de chaleur, les commandements, les cris, les jurons des hommes. Chez les pauvres comme chez les riches, la théorie fuyante, sans cesse renouvelée, des moyennes pointues. Les travailleurs suaient, les

chevaux hennisaient. Une odeur forte emplissait les narines, pendant que sauterelles et criquets sautaient autour de nous. C'était ainsi à perte de vue. Les tracteurs mécaniques remplaçaient parfois les attelages, et le crépitement des moteurs mettait une note brutale dans le paysage. L'activité était fébrile. Les hommes, jetant autour d'eux un coup d'œil connaisseur, supputaient le rendement par acre du blé abattu.

Mon travail consistait à réunir en moyettes les gerbes dorées, liées par la moissonneuse. Chaque moyette se compose de huit ou neuf gerbes que l'on dispose pour qu'elles forment un monticule conique, d'où la pluie glisse sans compromettre la qualité du grain. J'avais beau me dépêcher, la moissonneuse allait plus vite que moi. Je n'arrivais pas à placer avec symétrie, à sa suite, les gerbes qu'elle ne cessait de couler sur le sol. J'avais les membres moulus et les maringouins me dévoraient. Ils étaient plus nombreux que jamais, depuis une semaine, et s'acharnaient contre hommes et bêtes. Je ne suffirais jamais à la tâche. Heureusement, Mme Lebeau, Lucienne et Irénée, vinrent à ma rescousse.

J'essayai peu à peu, sans en avoir l'air, d'éloigner Lucienne pour me rapprocher de sa mère. Peut-être trouverais-je l'occasion de dire à celle-ci quelques mots. Plus son départ pour l'est devenait imminent, et plus je me sentais nerveux. Comme celui de Lebeau et de sa famille, mon sort était entre les mains de notre ménagère. Quand reviendrait-elle de Montréal? Qu'en rapporterait-elle? Questions angoissantes. Questions opportunes aussi, car la récolte était splendide, et le voyage de madame Angeline cessait d'être une probabilité lointaine. Une conversation que j'avais eue avec elle, quelques semaines auparavant, m'en disait long sur la solidité de ses convictions. Pas un moment, je ne pus espérer qu'elle se rendrait à mes raisons, qui étaient celles de son mari. Voyant son obstination, j'avais cessé de discuter; il était inutile, pour l'avenir comme pour le présent, de m'attirer l'inimitié de madame Lebeau. Toutefois, puisque les circonstances nous voulaient ensemble, je tenterais un dernier effort.

J'eus beau me démener, ce fut en pure perte. Madame Lebeau se défiait. Elle m'évitait, dans la mesure du possible. S'il m'arrivait de l'isoler un moment, elle se mettait à parler avec volubilité, m'accablait de questions telles que je n'avais pas le temps de répondre. L'instant

d'après, elle trouvait le moyen de joindre Lucienne ou Irénée. Je la regardais travailler. Elle était robuste, bien plus que son mari. Même dans le champ, attelée à une tâche d'homme, elle se mouvait à l'aise, sans effort apparent. Elle était une vaillante, au fond, mais qui n'en pouvait plus. Je l'admirais, et j'admirais en elle ces centaines et ces milliers de femmes, ses sœurs, exilées comme elle dans la solitude de la prairie, qui peinaient depuis un quart de siècle pour assurer la vie saine et libre de leur famille. La connaissant, je ne pouvais concevoir qu'elle abandonnerait la partie. Et pourquoi? Un caprice. Sans doute que la vie était dure, les saisons rigoureuses, les besognes absorbantes et ingrates. Le travail, marié à la douleur, c'est la loi universelle. Qu'espérer contre cette loi, même en changeant de milieu? Je me l'étais demandé cent fois. Je savais mieux que personne, moi qui arrivais de Montréal, les déboires que rencontrerait là-bas madame Lebeau. La femme était fatiguée de lutter. Son voyage lui ferait du bien. Il aurait dans l'ensemble un bon effet. Mais, de grâce, qu'elle cessât d'envisager comme le Pactole l'existence de petites gens où elle ambitionnait de rapetisser les siens.

Le soir, à la maison, Lebeau exultait: — C'est la meilleure récolte que j'aie vue, depuis onze ans que je suis dans l'Ouest. C'est grâce à vous, Chatel, puisque vous y avez mis la main.

Je rejetais ma part de responsabilité, encore que l'amabilité du maître ne fût pas de nature à m'offusquer.

Michel Lebeau continuait de parler: — Avez-vous vu ces épis au grain rouge, durs comme de cailloux, et fournis! Pas une trace de rouille! Du blé parfait! Cela, monsieur Chatel, c'est de l'argent sonnante dans la bourse des habitants. Pour une fois, on n'aura pas été malchanceux. Il était temps.

— Comme ça, risqua la femme du fermier, je pourrai m'en aller bientôt?

VIII

NOTRE ménagère partie, les battages commencèrent. C'était la deuxième fois que je me trouvais mêlé à ces travaux. Thorne arriva un matin, avec sa machine. Il avait la face rouge, comme l'année d'avant, la peau plus tannée que jamais. Mais il ne semblait pas vieilli d'une heure. Nous nous mîmes à la besogne, chacun de son côté. La batteuse avalait les gerbes comme un ogre insatiable, projetant au loin la paille, par un long tuyau.

Comme convenu, Lucienne prit charge de la maison.

C'est moi qui avais conduit à la gare, quatre jours plus tôt, madame Lebeau. Irénée et Lucienne nous accompagnaient. Le village de Ronda, je ne sais si je l'ai indiqué, est sis près d'un embranchement du chemin de fer "Canadien National." C'est une localité sans prétentions, que domine la masse rouge d'un élévateur à grains. De hautes lettres blanches indiquent que le monument appartient à la Coopérative du Blé, lefameux "Wheat Pool". C'est là que les fermiers de la région conduisent leur récolte. Elle y reste jusqu'à ce que les wagons viennent la chercher, se rangeant docilement le long de l'élévateur, un à un, pour la transporter ensuite vers Winnipeg ou Vancouver.

Durant le trajet, j'essayai encore une fois d'engager avec madame Lebeau une

(Suite à la page 38)



"Le lendemain, Lucienne fut la première levée. Quand je pris ma place à table, pour déjeuner, je m'aperçus qu'elle avait les yeux rouges, comme quelqu'un qui a pleuré."

**Vous
trouverez
un
CATALOGUE
COMPLET
de
LIVRES
dans
L'ALMANACH
DU PEUPLE
BEAUCHEMIN**

En vente partout

PRIX FRANCO:

\$0.35

Librairie Beauchemin

LIMITÉE

430, rue St-Gabriel
MONTRÉAL

(Suite de la page 36)

conversation sérieuse. Cette femme avait un don pour ignorer les sujets qui ne lui plaisaient pas. Elle feignait de ne pas entendre, répondant par une exclamation, interpellait l'un ou l'autre de ses enfants. Cela m'ennuyait, car Lebeau ne manquait point de m'interroger au retour. A n'en pas douter, c'était pour me permettre de parler à sa femme qu'il m'avait prié de l'accompagner au village. Malheureusement, j'échouai dans ma mission. Je quittai bientôt madame Lebeau et ses valises sur le train, qui disparut.

Il était de bonne heure et j'amenai les enfants dans un restaurant. Les yeux d'Irénée pétillaient de joie. C'était là une fête. Lucienne, plus réservée, affectait une aisance de femme du monde. Elle demanda soudain:

— Que pensez-vous de maman et de son voyage?

J'hésitais à répondre.

— Je suis inquiète, reprit-elle. Maman est décidé à s'en aller, elle me l'a dit. Rien ne lui fera changer d'idée. Je sais aussi que papa a de la peine. Moi, je ne veux pas retourner là-bas. Pensez donc, monsieur Chatel! abandonner notre maison et le lac, les arbres qu'on a plantés, les chevaux, les chiens, Nègre et Marquis! Je ne veux pas y songer! Croyez-vous vraiment qu'on devra partir?

— Je ne sais, pas plus que vous. Mais les choses ont mauvaise mine. Il ne faut désespérer de rien. Peut-être que votre mère, là-bas, ne trouvera pas le paradis rêvé. Elle a changé, depuis dix ans. Et Montréal a changé comme elle, plus qu'elle. Il est probable qu'elle ne s'y reconnaîtra guère, et que ses amis seront clairsemés. Je le souhaite pour vous, Lucienne...

Elle me regardait en face.

— Et il y a vous-même, monsieur Chatel... Si nous partons, où irez-vous? Reviendrez-vous à Montréal avec nous?

— C'est peu probable. Puisque les médecins me recommandent de rester ici.

— Alors?

— J'essaierai de trouver un autre refuge. Il devrait y avoir quelque part

“Juana, mon aimée”

une maison qui voudra m'abriter. Ce sera tout à recommencer.

— J'aime mieux, dit Lucienne, ne pas penser à ces choses. Si vous voulez, nous allons retourner...

— Vous n'avez pas fini votre gâteau.

— Je n'ai pas faim.

Nous regagnâmes la voiture.

A la maison, Lebeau nous attendait. En l'apercevant, je vis à son air qu'il désirait m'entretenir. Je dis tout de suite que je n'avais rien d'heureux à lui annoncer. Il haussa les épaules. Je crus discerner dans son regard un immense découragement. Il prit dans la direction du lac et je le suivis, machinalement.

— Chatel, dit-il, je crois que c'est la fin. Ais-je mal agi, quand je lui ai donné la liberté de choisir? Peut-être qu'il eût mieux valu tenir, coûte que coûte. Je me demande ce que nous allons devenir? Me voyez-vous, Chatel, partant chaque matin pour la manufacture, mon dîner dans une boîte de fer-blanc? Et au moment où l'on commençait à voir clair dans nos affaires! Avec deux ou trois récoltes comme celle de cette année, vous savez, on serait sortis de la misère. On serait indépendants. Voilà dix ans, onze ans, que je me morfonds pour me mettre chez nous... Et l'on va s'en aller quand le succès s'annonce. Tout cela pour rien, parce que la femme ne sait pas comprendre.

J'avais peu de consolations à offrir.

Lebeau continua:

— Je n'ai plus le goût de travailler, je sens trop que c'est pour rien. Tant qu'elle ne sera pas revenue, je ne serai pas tranquille. Chatel, franchement, j'aime autant mourir que de retourner à Montréal. Vous ne savez pas, vous, ce que je veux dire. Vous n'avez pas connu la vie mesquine des petits ouvriers, dans une grande ville, et vous n'avez pas connu, après, l'orgueil d'être son maître, de vivre dans une maison qui nous appartient, sur de la terre à nous. Dire qu'il va falloir quitter tout cela!

..

Quand vint le dimanche, je sellai la jument et partis.

— Bon voyage! me souhaita Lebeau.

Je sifflai Nègre, qui s'étira avec paresse avant de décider s'il viendrait ou non. Ma monture, après avoir travaillé toute la semaine, était fatiguée. Je n'en eus pas pitié.

Je savais que Juana devait m'attendre quelque part dans la plaine. Nous n'avions pas convenu d'un rendez-vous, à cause de l'époque occupée où nous étions, mais j'étais sûr que la jeune fille avait hâte de me voir, comme moi de la retrouver, et qu'elle profiterait du premier moment de liberté pour chevaucher à travers la campagne. Aussi mon désappointement fut grand, mon humiliation aiguë, de ne pas l'apercevoir. En vain, j'explorai la solitude. Un par un, j'inspectai les bouquets d'arbres où nous avions accoutumé de nous arrêter. Pourquoi Juana ne venait-elle pas? Un doute entra dans mon esprit.

Je me rappelai que j'avais rarement vu Juana le dimanche. Ce n'était peut-être qu'un effet du hasard, mais c'était la vérité. Je me dis encore que Juana ne m'invitait jamais chez elle, moi qui connaissais son père, et je m'étonnai de ne l'avoir pas noté auparavant. Mais la présence de la jeune fille me remplissait toujours d'une telle joie, d'un contentement si complet, que j'oubliais en sa présence tout ce qui n'était pas sa personne. Il me semblait, quand j'étais près d'elle, qu'il ne restait rien à désirer. J'en oubliais de me montrer exigeant à son endroit.

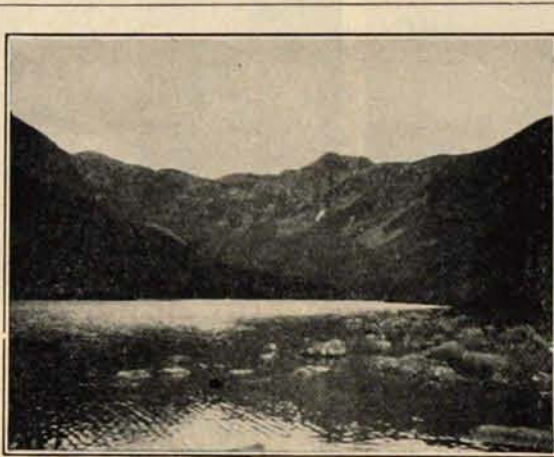
Sitôt m'avait-elle quitté que je me rappelais mille choses que je lui voulais dire, et qui m'inquiétaient.

Assez penaud, je repris le chemin de la maison. Je me sentais immensément seul. Des pluviers aux pattes longues folâtraient au-dessus des mares, poussant leur cri aigre. Un lapin gonflé de blé déta la devant moi. Je n'avais pas de fusil, n'ayant plus besoin du prétexte de la chasse pour m'isoler au loin. D'ailleurs, je n'avais aucun goût de poursuivre les bêtes. Que faisait Juana? Pourquoi n'était-elle pas venue? Questions qui me harcelaient. Je me demandai aussi pourquoi Juana s'était gardée jusque là, vis à vis des siens, de m'associer à sa vie? Il y avait là un mystère.

J'arrivai à la ferme.

— La jument, dis-je à Lebeau, est fatiguée. Je n'aurais pas dû la prendre.

Je la conduisis à l'écurie et lui donnai une bonne portion d'avoine, plus abondante que d'habitude. Je la flatta doucement derrière les oreilles et elle se frotta



Le chemin de l'amour

*Pour aimer ton pays, va contempler les champs,
Les rivières, les bois et les coteaux penchants;
Va regarder les fleurs, et va fouler les herbes
Au bord de la clôture où les moissons superbes
S'inclinent, en l'offrant l'or de leurs clairs épis;
Explore la forêt au somptueux tapis;
Bois au ruisseau, franchis les montagnes, écoute
Mille chants, mille bruits s'élevant sous la voûte
Sans cesse frémissante où filtre un peu d'azur;
Prends, goûte: tout cela t'appartient, sois-en sûr;
Regarde, emplis tes yeux du spectacle des choses;
Retiens-en la splendeur sous tes paupières closes,
Car c'est par le chemin des regards éblouis
Qu'en ton âme, à jamais, pénètre le pays...*

Albert LOZEAU

les naseaux contre mon bras, pour me rendre ma politesse.

— Ma vieille, dis-je, “elle” nous a fait courir pour rien, aujourd'hui. Mais ce n'est peut-être pas sa faute... Il ne faut pas lui en vouloir!

Je revins vers la maison où le maître fumait tranquillement, pendant que le gros Thorne dormait sur mon lit et que son aide, un garçon de dix-huit ans, était parti chasser les gophers.

— Comme ça, dit Lebeau, vous avez vu votre blonde?

Je feignis de ne pas entendre.

Mais le fermier continua:

— Vous faites bien d'en profiter, pendant que vous êtes jeune. La demoiselle était de bonne humeur?

Je n'eus pas le courage d'avouer la vérité. Elle m'humiliait trop. Je dis que j'avais vu Juana comme d'habitude, et que tout allait bien. Ce mensonge servait ma vanité, tout en prévenant des questions

auxquelles j'aurais été embarrassé de répondre. Et ce fut l'heure du souper. J'aidai à Lucienne à mettre la table, comme il m'arrivait souvent depuis le départ de sa mère. Il y avait pas mal d'ouvrage, vu la présence de Thorne et de son employé, et la jeune fille en venait à peine à bout. Ces besognes domestiques, que j'accomplissais pour rendre service, me jouèrent un mauvais tour. Je n'étais pas revenu du désappointement causé par l'absence de Juana, que Lucienne à son tour me tombait dans les bras, ou presque.

Dieu sait si j'avais fait l'impossible, jusque là, pour ne pas donner dans le jeu de Lucienne. Celle-ci n'avait rien d'une rouée. Mais elle était à l'âge où le moindre incident est prétexte à s'émouvoir. Elle émergeait à peine de son adolescence passive, comme un enfant mal éveillé. Tout l'invitait à la vie. Le mot amour, qu'elle n'eût prononcé sans rougir, représentait pour elle le mystère des mystères. J'avais remarqué depuis longtemps ses attentions pour moi, et qu'elle me poursuivait sans cesse des yeux. Je puis écrire cela sans fatuité, puisque j'étais le seul homme relativement jeune que Lucienne eût connu, et que nous vivions, elle et moi, dans une familiarité de tous les jours.

Donc, pendant le souper, je m'étais montré assez taciturne. Ma mésaventure de l'après-midi, dont je m'accommodais mal, me restait présente à l'esprit. Lucienne ne fut pas sans voir clair. Comme nous étions seuls à débarrasser la table, elle dit simplement, sans élever le ton:

— Il y a quelque chose qui ne va pas, monsieur Chatel?

— Mais non. Qu'est-ce qui peut vous faire croire?

— Je ne sais pas...

Puis, sa voix se faisant caressante, avec cet instinct féminin qui m'a toujours semblé si merveilleux:

— C'est à cause d'“elle”, que vous avez de la peine...

Etonné, je la dévisageai. De quoi cette gamine venait-elle se mêler? Je ne sais si j'étais plus mécontent de me voir percé à jour, que flatté par l'intérêt passionné qu'exprimaient les yeux de Lucienne? J'essayai de plaisanter, recourant à ce subterfuge pour dissimuler ce qui s'agitait en moi. Mais la jeune fille était à la hauteur. Elle ne s'en laissa pas imposer.

— Vous pensez que je ne vois rien. J'ai compris, je vous le dis, du moment que vous êtes revenu.

— Votre imagination vous inspire des choses...

— Je savais bien que ça finirait ainsi. Cela ne me regarde pas, bien sûr... En tout cas, cela ne m'étonne pas du tout.

Je demandai des éclaircissements. L'air entendu, Lucienne s'obstinait dans un mutisme dont je ne pus déterminer s'il était calculé. L'instant d'après, la jeune fille s'était rapprochée de moi. Je lui pris la main, d'un geste machinal. Je dis machinal, mais peut-être y avait-il, au fond de moi, comme un obscur désir de troubler celle que je sentais toute prête à s'abandonner.

— Petite fille, dis-je, vous vous montez la tête. Vous êtes trop jeune, croyez-moi, pour...

Elle me coupa la parole:

— Quand j'aimerais quelqu'un, moi, ce ne sera pas à moitié. Je l'aimerais tellement, et de telle façon, que jamais il n'aura de peine par ma faute. C'est facile, quand on est sincère.

Ce discours était si imprévu que j'en marquai ma surprise:

— Je ne sais à quel propos vous me dites ces choses! Lucienne, je crois que vous avez tort...

Ses beaux yeux étaient pleins de reproches. Dans la pénombre qui noyait la pièce, les objets perdaient leur contour. Hors nos paroles, le silence était total. Nous étions seuls. Les hommes causaient dans la direction du lac. Plus loin, à propos d'un jeu quelconque, les enfants se

THE "SALADA" 303F

chamaillaient. D'un mouvement que je voulais paternel, mais où je me dupai moi-même, je saisis Lucienne aux épaules. Et j'eus, à ce moment précis, l'impression que Juana me voyait, et qu'elle était jalouse de cette caresse, déguisée si l'on veut, pour la petite étrangère. Un sentiment de satisfaction m'envahit. Tout cela me vengeait un peu de Juana, qui m'avait déçu l'après-midi, et dont j'ignorais à ce moment les allées et venues.

Mais Lucienne s'était réfugiée contre moi, d'un élan subit, et la chaleur de son corps me fit tressaillir. J'eus un mouvement de recul. Qu'allais-je oser? La tête de Lucienne se pencha en arrière. De nouveau, dans un éclair, je vis le visage endolori de Juana. Il était empreint d'une telle tristesse, d'un reproche si doux, et si résigné, que ma rancœur tomba. Je n'avais aucun motif, en somme, de douter de Juana. Cent raisons pouvaient l'avoir retenue. Je repoussai doucement Lucienne, qui n'avait prononcé une seule parole.

— Lucienne, il ne faut pas... Voyons, soyez sérieuse!

Elle se redressa brusquement, jetant la taille en arrière. Une lumière étrange éclaira ses yeux. Allais-je trouver ici, chez cette enfant ignorante qui s'éveillait à la vie, l'indignation profonde de la femme méprisée, qui ne pardonne point? Je voulais éviter une scène, atténuer les choses.

— Lucienne, un malentendu s'est glissé entre nous. Vous savez comme je vous estime, vous savez ce que je dois à votre famille. Mais nous ne devons pas mêler les cartes. Vous savez ce que je veux dire... Vous m'en voudriez plus tard, si j'avais l'imprudence, ou la maladresse d'abuser de votre jeunesse... J'ai deux fois votre âge, plus que deux fois votre âge. Et je n'ai pas le droit de vous tromper sur la nature de mes sentiments.

Je me sentais ridicule, parlant ainsi, mais il fallait dire quelque chose. Je ne pouvais pas rester planté au milieu de la pièce, entre le poêle et l'évier, sans ouvrir la bouche.

C'était maintenant Lucienne qui parlait et elle me jeta, presque mot pour mot, la phrase qu'elle avait eue à mon adresse plusieurs semaines auparavant, alors que nous nous promenions sur le lac:

— Vous ne comprenez jamais rien, vous... Jamais rien... jamais rien... Allons, laissez-moi tranquille.

Elle gagna le fond de la pièce et disparut, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, par l'ouverture qui conduisait à son misérable lit.

Le lendemain, le travail nous reprit. Il était si ardu, si exigeant, que nous n'avions pas le temps de penser. Tandis que je jetais les gerbes dans la batteuse, je me remémorais la scène de la veille. Lucienne, que je n'avais revue qu'aux repas, redevenait l'enfant simple que je connaissais. Rien dans son attitude ne trahissait le trouble du jour précédent. Cela me tranquillisa. Je me dis que la jeune fille s'était laissée emporter par son imagination, et j'essayai de n'y plus penser. Pourquoi, en somme, Lucienne se fût-elle infatuée de moi? Pareille possibilité me semblait ridicule.

Mais le soir, je vis que Lucienne avait pleuré. Ses yeux rougis s'agrandissaient d'un cerne marqué. Je craignis qu'on ne lui en fit la remarque. Heureusement, son père ne parut rien voir. Il était si fatigué, si absorbé lui-même par ses propres soucis, que le monde extérieur lui était inexistant. Comme les jours précédents, j'aidai Lucienne au travail de la cuisine. La jeune fille ne m'accorda au plus qu'une attention indifférente. Tout cela confirmait en somme ce que j'avais cru discerner chez elle. J'en éprouvai de l'ennui. De l'ennui et aussi du dépit, puis qu'il faut faire la part des sentiments humains. Si nous les osions toujours avouer, ceux-ci révéleraient chez les indi-

vidus des aspects fort peu louables, ordinairement dénués de modestie. Mais il ne s'agissait pas de discourir sur les passions, comme on disait au collège. De nouveau, je fis naître l'occasion de parler à Lucienne, qui ne voulut rien entendre à mes propos.

— Vous vous imaginez des choses, finit-elle par dire. Vous ne croyez pas, vraiment, que j'aie pu songer à vous... Vous êtes presque aussi âgé que mon père...

— C'est ce que je disais hier. — Je vous considère comme un bon ami de la famille, veuillez le croire, et rien de plus.

Ces paroles étaient sages. J'avoue qu'elles ne flattèrent point ma vanité. Lucienne s'accommodait par trop facilement de son malheur. Quelles que soient les circonstances, on n'est jamais heureux d'apprendre qu'on a cessé d'intéresser. Je refoulai donc ma superbe blessée. Lucienne devenait raisonnable et je devais me montrer satisfait. La pensée de Juana me reprit. Si elle avait pu connaître, ma pauvre chère amie, toutes les sottises idées que j'avais en tête. Ne se moquerait-elle pas?

— Lucienne, vous avez raison. Je suis un vieux bonhomme, et vous une petite fille. Vous rirez plus tard de tous ces ennuis... Et nous allons rester bons amis, comme autrefois? Cela vous va?

— Absolument. Je n'ai jamais désiré autre chose. Je suis contente de mon sort. Je n'en suis pas très sûr, mais il me sembla qu'il y avait dans sa voix une ombre de regret. Sans doute que je m'abusais grossièrement. Je n'essayai pas de démêler le pour et le contre.

— Allons, offris-je, faire un tour sur le lac...

Contrairement à mon attente, elle refusa:

— Merci, mais je suis fatiguée. J'ai



Si votre cuisine est trop exigüe, procurez-vous une armoire-buffet de ce genre. Vous serez étonnée, madame, de tout ce qu'elle peut loger!

fait une dure journée, vous savez. Je vais me coucher.

Le plus choquant, c'est qu'elle y alla.

IX

QUAND je rencontrai Juana, quelques jours plus tard, elle m'accueillit avec son bon sourire habituel. Elle était si rayonnante, dans la lumière qui l'enveloppait, que je me frottai les yeux pour voir si je ne rêvais pas.

Une telle exaltation me transportait, chaque fois que je l'approchais! Ajour-

d'hui encore, rien que de penser à elle, je sens mon cœur se fondre. Pourquoi n'est-elle plus là? Pourquoi ne vient-elle plus dans la prairie, si triste et vide de son départ? O Juana, ma bien-aimée, toi qui avais de si beaux yeux, toi dont les cheveux sentaient l'ambre et le lilas, toi qui m'avais fait le don inestimable de ton cœur, qu'es-tu devenue? Je t'imagine au loin, à la ville ou à la campagne, — je ne sais pas, — et il me semble que tu pleures. Tu pleures, et je ne suis pas là pour te consoler. Tu pleures! Tu es toujours belle, comme je t'ai connue. Mais la douleur a marqué ton visage, et ton corps souple est empreint de lassitude. Juana, je maudis le jour qui nous a fait nous connaître, nous qui étions si préparés pour souffrir, nous qui n'avions pas le droit de nous aimer... Je maudis le sort, et pourtant... Je me demande si tu penses un peu à moi, dans ton cœur, à moi qui ne sais plus vivre que de ton souvenir?

Sans préliminaires inutiles, Juana me raconta son emploi des jours précédents. Elle s'était absentée. Elle avait voulu m'avertir et s'en était trouvée empêchée. Je ne songeai pas à lui en vouloir, tant j'étais heureux de la revoir. Toutes les mauvaises pensées qui m'avaient assailli, quand j'essayais de m'expliquer son attitude, s'évanouirent. Je m'abandonnai à la joie de retrouver celle que j'aimais, oubliant les récriminations que je me promettais de lui adresser. Je dis pourtant les craintes entretenues, l'inquiétude que j'avais ressentie. Elle m'interrompit:

— Vous me connaissez donc bien mal, mon ami?

— Au point où j'en suis, on a des exigences inconcevables...

— Evidemment, je vous ai trop gâté. Dès que je m'éloigne, que je ne suis plus dans votre dépendance immédiate, à la merci de votre tyrannie d'homme, vous enragez!

— Juana! — Vous enragez, vous vous sentez malheureux, vous m'en voulez de n'être plus là, soumise à vos pieds...

Je n'avais pas prévu une telle tirade.

— Vous enragez, continuait-elle en riant, et je vous en aime davantage. Vous m'en voulez et cela flatte mon orgueil de femme, l'immense désir que nous avons toutes, nous autres, d'être la préoccupation constante et unique d'un homme, de faire sa joie et son martyr, d'être pour lui le centre de l'univers.

— Je vous avoue que j'ai eu peur. Je sais que c'est sot, mais j'ai cru que j'allais vous perdre. Pourquoi? Je ne saurais dire. Il me semblait qu'un malheur planait sur ma vie. Quelque chose me disait que vous étiez partie pour ne pas revenir. Je cherchais vainement les raisons que vous auriez pu avoir d'agir ainsi. A la douleur de vous perdre, intolérable, se joignait l'angoisse de nous être quittés sur un malentendu.

— Vous êtes un grand naïf, et je vous aime bien...

— Vous m'aimez? Elle recula d'un pas.

Comme il était arrivé déjà, un changement s'opéra dans sa personne. Elle était très pâle. J'eus à peine prononcé ces mots: vous m'aimez? que Juana avait sursauté. Les yeux remplis de reproche, la voix

sourde, les lèvres tremblantes, elle me jeta:

— Oh! Raymond! pourquoi me rappeler? Vous êtes d'une cruauté!

Je n'y comprenais absolument rien. Je demandai de nouveau des explications.

Elle ne répondit pas à mes questions, mais continua sur le même ton:

— Comme vous êtes cruel! Le mot m'a échappé... Il m'est venu si naturellement que je l'ai dit sans m'en rendre compte. Et il vous a fallu le souligner...

Elle commanda son cheval, qui brouait non loin.

— Vous ne partez pas?

— Vous savez bien que je dois partir. Je souffre trop. Pourquoi vous a-t-il fallu rompre le charme? N'insistez pas, je vous dis, laissez-moi m'en aller. Je reviendrai dans trois jours, si vous promettez d'être sage. Et ne me questionnez pas, surtout... Ni demain, ni plus tard. Sachez seulement que je suis la plus malheureuse des femmes, et que c'est votre faute...

— Ma faute?

— Pas un mot, je vous le demande. Ne prenez pas plaisir à me martyriser. Puisque vous prétendez être mon ami, faites-moi la grâce de ne pas retourner le fer dans la plaie. Vous ne saurez jamais, Raymond, tout ce qu'il y a pour vous dans mon cœur.

Elle était déjà en selle.

En prononçant ses dernières paroles, elle donna un grand coup de talon dans le flanc de sa bête, qui sauta de côté, deux ou trois fois, avant de partir comme une balle.

Plus je devenais familier avec Juana, plus elle me restait mystérieuse. Aujourd'hui encore, à propos d'un mot, elle se fâchait. Elle avait fui, et ne reviendrait que dans trois jours. Tout cela parce que je lui posais une question, au moment où elle avouait m'aimer. J'étais perplexe. Dans le cours ordinaire des choses, une femme n'a rien de plus pressé que de se répandre en confidences, auprès de l'objet de sa passion. Juana était différente. Elle permettait que je la courtise, me disait volontiers son amour. C'est elle, la première, qui prononça ce grand mot entre nous. Elle avait ajouté que cet amour dait de longtemps. Mais si j'essayais de l'interroger le moins, elle se réfugiait aussitôt dans un silence hostile. Quel secret possédait-elle donc, et de quelle nature était-il, pour qu'elle refusât ainsi de me le confier? Non seulement j'étais intéressé, mais je paraissais être l'homme à qui Juana redoutait surtout de le révéler.

Entre temps, les battages se terminaient chez nous. Thorne, prenant congé, avait serré la main à Lebeau.

— Maintenant, "boss", ce sera pour l'automne prochain. On passera voir comme d'habitude, je suppose. Vous êtes content de (Suite à la page 42)

"Je veux me suicider"

Récit authentique d'un ex-bagnard, avec sa photo, que publie exclusivement

LA PETITE REVUE dans son numéro du 15 mars. Encore une primeur sensationnelle!

l'ouvrage? Et puis, si on fait des noces, — car vous avez une grande fille, — faudra m'inviter!

Thorne aimait à taquiner Lucienne, qu'il connaissait depuis toujours. Ses saillies lui valaient habituellement, de la part de la jeune fille, des réparties où il trouvait plus que son compte. Cette fois, Lucienne fit mine de ne pas entendre. L'homme, qui n'y tenait pas plus que cela, n'ajouta rien.

Mais il releva la tête, intrigué, quand Lebeau lui dit qu'il ne serait peut-être plus là, dans un an, et que la machine pourrait bien battre le blé d'un autre.

— Vous n'y pensez pas, M. Lebeau?

— C'est comme je vous dis. Peut-être que j'y serai encore, et peut-être que je serai parti. On ne sait pas ce qui nous attend, d'une année à l'autre. J'ai un peu envie d'abandonner la culture, de retourner chez nous, dans l'est. Il n'y a encore rien de décidé, vous savez, mais ce n'est pas impossible qu'on s'en aille. La femme en a assez. Elle pense aussi que les enfants auront plus d'avenir, là-bas. C'est que ça grandit... Lucienne est déjà une femme, et les autres poussent. Ça marche, vous savez...

— Ça me ferait de la peine, M. Lebeau, de ne pas vous retrouver ici...

— Vous viendrez quand même au lac. Si ce n'est pas moi, ce sera un autre. Et si je reste, mon Dieu, on ne sera pas pires amis. Pour l'ouvrage, je suis content, comme d'habitude. Vous avez toujours fait mes battages, depuis que je suis ici. Si je pars, je dirai un bon mot pour vous à mon remplaçant. Vous pourrez vous présenter sans crainte.

Les deux hommes se séparèrent sur une dernière poignée de main. Le fermier paraissait abattu. Se dirigeant vers moi, Thorne m'interrogea des yeux, sans une parole, avec un furtif mouvement de la tête. Je me contentai de lever les épaules. Mais Lebeau le rappela.

— Vous n'avez pas besoin d'un bon chien, vous qui êtes toujours par voies et par chemins?

— Un bon chien?

— S'il est de votre goût, prenez Marquis. Je vous le donne. Quatre chiens, on n'a pas besoin de tout ça, ici... Il en restera bien assez de trois. Sans compter que j'aurai probablement à les placer tous, avant longtemps. Si Marquis vous plaît, il est à vous.

— J'accepte, dit Thorne, et je vous remercie. Mais j'espère que je pourrai l'amener voir ses parents, dans un an.

Il passa une corde au cou du chien, qui gronda sourdement, comme s'il avait su qu'on allait l'arracher, d'un coup, à tout ce qui avait été jusque là son univers. Thorne l'attacha au côté de son tracteur, qui démarra dans un bruit de pétarade. Pauvre Marquis! Je le vois encore tirant sur sa corde, la tête tournée vers nous. Nous le regardions partir pour l'exil, et personne ne tenta un geste de délivrance. Que pensa-t-il de nous, dans sa pauvre cervelle de bête? Impassible, Lebeau fumait sa pipe. Au fond, il n'était pas aussi rassuré qu'il le voulait paraître. J'eus le sentiment, ce soir-là, qu'il se cuirassait

“Juana, mon aimée”

(Suite de la page 39)

d'avance contre tous les déchirements qui marqueraient son nouveau déracinement. La débandade commençait par le départ de Marquis. Ce serait demain le tour de Nègre, celui des autres bêtes, enfin le mien. A ce moment, j'eus voué à tous les diables l'épouse du fermier et ses sottises lubies de femelle acariâtre. Je l'aurais

semble, les beaux oiseaux, leurs longues ailes fendant l'air d'un seul mouvement, de haut en bas, comme s'ils étaient mus par une même mécanique. Quand ils ne volaient pas trop haut, leur tête et leur col noirs s'apercevaient nettement, de même que l'étonnante plaque blanche qu'ils ont aux joues. Puis c'était les cor-



● 6668. — Robe d'imprimé à dessins très prononcés et largement espacés. Le collet, plutôt original, est seyant. C'est un modèle pour les commençantes. A remarquer les manches larges du bas. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de sole imprimée en 39 pouces et ¾ de verge de crêpe uni en 35-39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

● 6605. — Un nouveau genre de robe-chemisier est surtout aimé des jeunes filles cette année. Montante à l'encolure, plissée à la taille comme une blouse, avec amples manches évasées, elle est tout ce qu'il faut pour neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4½ verges de crêpe de sole en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

● 6634. — Pour celles qui aiment les lignes sobres: robe d'imprimé dont les plis du devant de la jupe lui fournissent une belle ampleur et dont le devant du corsage terminé en pointe à l'encolure fait paraître plus mince. Le collet retombe gracieusement sur les épaules et la robe est extrêmement simple. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de sole imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 35 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 463 Wellington Street West, Toronto.

étouffée de mes mains. J'entrai dans la maison, pour cacher l'émotion qui me gagnait.

Et ce fut l'automne, encore une fois.

La prairie prit des tons de bronze terni. L'herbe était tellement brûlée, par places, qu'elle craquait sous le pied. Dans les mares, les têtes blanchies des quenouilles s'effilocheaient au vent.

Suivi de Nègre, je retournai à mes habitudes de chasseur impénitent. Nombreux encore, les canards fuiraient bientôt vers des climats plus doux. De temps à autre, des volées d'outardes passaient au-dessus de nos têtes, sans bruit, disposées en triangle incomplet. J'admirais leur déploiement géométrique, le même depuis des siècles, et leur aveugle soumission au chef de file, un vieux jars qu'elles suivaient sans discuter. Ils allaient en-

neilles, venues de tous les points de l'horizon, qui envahissaient en croissant les champs fauchés. Elles couvraient d'un fourmillement noir le sol dénudé, fouillant à droite et à gauche, avec une hâte fiévreuse. Leur petit œil noir attentif, qui aperçoit le danger à un mille, elles cherchaient des vers, des insectes, les grains de blé perdus, échappés à la vigilance jalouse des gophers.

Je n'ai jamais aimé l'automne. C'est la saison plantureuse si l'on veut, celle de la moisson et des fruits. C'est aussi celle de la déchéance, de la nature en décomposition. L'automne a beau se parer, comme une vieille coquette, s'orner de feuillages pourpres ou mordorés, il n'est que leurre et trompe-l'œil. Je ne comprends pas l'enthousiasme des gens, souvent tapageur, devant les monceaux d'or roux qu'entasse la chute des feuilles. Je ne goûte point la musique du vent décou-

ronnant l'érule et les chênes. Dans toute cette beauté, on sent un relent de mort. J'aime trop la vie, dans sa diversité multiple, pour me complaire à l'œuvre dévastatrice de l'automne.

Plus que jamais cette année, j'éprouvai cette impression de lassitude et de dégoût, devant la mort lente de l'été. Tout m'y prédisposait: le voyage de madame Lebeau et les menaces qu'il comportait, la mélancolie révoltée de son mari, l'amitié agressive et la jalousie de Lucienne, la certitude que je perdrais bientôt Juana. Car c'en serait fini, avec l'hiver, de nos randonnées dans la campagne. De vastes espaces recouverts de neige, que soulèveraient les vents insidieux du nord et de l'ouest, nous sépareraient. Nous aurions à peine la ressource de nous écrire, et peut-être de nous croiser au village de Ronda. Cette lamentable réalité ne cessait de me poursuivre. J'en chassais la vision avec humeur, comme si ma rébellion pouvait quelque chose contre l'inévitable. Lebeau, remarquant ma nervosité, n'osa en demander le motif. Il était trop peu dans sa nature, lui, l'homme discret par excellence, de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Il essaya bien d'engager une conversation d'apparence anodine, dans les moments où je paraissais moins sombre que d'ordinaire, mais, devant ma réticence, il n'alla pas plus loin.

Au vrai, j'avais raison de m'inquiéter, et bien plus que je ne le croyais. Un malheur planait sur ma tête. Chose inconcevable, le coup allait m'être porté par Juana, qui en était elle-même frappée. Je la revois encore, la pauvre enfant, accablée par l'immense douleur qui venait de la broyer. Elle s'était laissé choir près de moi, et, pendant que je caressais ses cheveux, elle commença son récit.

— Raymond, il m'arrive un grand malheur...

— Un malheur?

Dans le silence qui nous écrasait, grandi de notre double anxiété, les paroles tombèrent comme un glas:

— Mon père est mort...

— Votre père?

— Raymond, ce n'est que trop vrai. Je ne puis le croire encore... c'est trop affreux... trop subit... Mais c'est la vérité. Je me suis échappée un moment, pour venir vous le dire. Il fallait que vous le sachiez, vous qui êtes mon plus grand ami, et je ne voulais pas que d'autres vous l'apprennent.

Abasourdi par la nouvelle, je ne trouvais pas de termes pour m'exprimer. Je me sentais stupide. Affolée, Juana pleurait. Son cœur battait à grands coups, que je percevais au gonflement de ses tempes. Des larmes coulèrent sur ses joues. Je les essuyai maladroitement, conscient de mon embarras, désireux de partager cette peine immense devant moi, de la porter seul, sachant pourtant comme c'était impossible.

— Il est mort avant-hier, continua Juana. Avant-hier, tout d'un coup, comme je me trouvais avec lui... Je ne devrais pas être ici, mais là-bas, près de son cercueil... J'espère qu'il ne me reprochera pas ma fuite.

— Ma chère belle poupée! dis-je, employant les mots d'amour qui m'étaient venus, le jour où Juana m'avait révélé son secret. Ma chère amie, soyez courageuse. C'est terrible, je sais, c'est terrible... Mais c'est la loi de la vie. Je ne veux pas amoindrir votre peine, mais tâchez de vous ressaisir. Soyez forte, vous en avez besoin...

J'aurais égrené longtemps ce chapelet de banalités, notre habituelle ressource dans les moments pathétiques, si la jeune fille n'avait repris son récit:

— J'étais à lire, en attendant le souper. J'avais mis la table et la bonne s'occupait autour des casseroles. Mon père entra et je ne remarquai rien d'anormal chez lui. Il avait sa pipe à la bouche, comme d'habitude, et je lui dis: “Vous fumez trop, c'est mauvais pour vous. Quand finirez-vous par m'écouter?”

Il se contenta de sourire.

— Vous ne répondez rien?

— Tu as raison, je m'oublie. Mais les enfants de mon âge ne se corrigent pas facilement. Et toi, qu'est-ce que tu fais?

— J'ai cousu, presque toute la journée. Je lisais en vous attendant.

Il prit le livre-sur mes genoux et dit:

— Voyons ce que tu as là... dans quel monde tu oublies la Saskatchewan...

Les yeux de Juana, encore horrifiés, s'agrandirent démesurément:

— Vous ne le croyez pas, Raymond, mais il est mort là aussitôt, sans une autre parole. Le livre tomba sur le plancher

DOULEUR AU FOIE

Le docteur dit:
Rx la prescription
BILOCOLATE
aux sels biliaires

Favorise la sécrétion de la bile, laquelle contribue à la digestion intestinale, neutralise les acides et concourt à la formation du sang.

BILOCOLATE prévient et combat la jaunisse, les coliques, vomissements bilieux, étourdissements, congestion et constipation dues à l'insuffisance de la bile.

3 En vente partout—50¢ la boîte.

“Juana, mon aimée”

Mon père porta les mains à sa poitrine, avec un grand soupir, et tomba sur sa chaise. Je poussai un cri, j'appelai... Je crus d'abord qu'il avait perdu connaissance. Je lavai son visage avec une serviette mouillée, j'essayai de glisser du cognac entre ses lèvres. Rien. Il n'y avait rien à faire. Je criai à Carl, le domestique allemand, de courir chercher un prêtre, le médecin. Je ne savais où mettre la tête, je pleurais: mon pauvre papa, mon pauvre papa!!! Quand le docteur arriva, près de deux heures plus tard, je savais qu'il n'y avait plus d'espoir. Le prêtre donna l'absolution sous conditions. Tout de suite, en entrant, le médecin eut un mouvement des épaules. Il ne me voyait pas, tout près derrière lui. “Le cœur”, dit-il, entre les dents. Aucun remède possible. Il ne tenta même pas de le ranimer. Je lui en voulais d'accepter cette mort avec autant de sang-froid. Raymond, je ne vous dis pas le reste, les horribles heures qui suivirent, la veillée funèbre auprès du mort...

Elle regarda la petite montre à son poignet:

— Il faut que je retourne là-bas. Je vous dis bonjour. Plaignez-moi bien, priez aussi pour moi. Si vous saviez comme me voilà seule, maintenant...

X

A PEINE étions-nous à la mi-octobre. Nous trouvâmes un matin la terre blanche de neige et, vingt-quatre heures plus tard, le thermomètre marquait dix degrés sous zéro. Dans l'Ouest canadien, l'hiver a de ces fantaisies. Dès lors, ce fut la lutte contre le froid. Le vent, toujours présent, assiégea notre porte. Il souffla sur la prairie désolée, hulula dans les branches des petits arbres, s'insinua à travers les murs de la maison.

A partir de cette minute, les événements se succédèrent avec une telle rapidité que je dois mettre de l'ordre dans mes idées pour continuer mon récit. Coup sur coup, madame Lebeau revint de Montréal, Lucienne tomba malade, Juana partit pour Régina, qu'elle habiterait jusqu'au printemps. Je repris donc, avec un ardeur nouvelle, mon enseignement à domicile. Il fallait bien m'occuper. Je travaillais comme d'autres boivent, pour m'étourdir. Nous étions si loin du monde civilisé, si perdus dans notre solitude, que je me demandai comment je passerais l'hiver? L'année précédente, les choses avaient été tant bien que mal. Je n'avais pas les mêmes raisons d'inquiétude. J'avais depuis connu Juana et, pour le moment, je la perdais. Que ferait là-bas mon amie? Quel monde verrait-elle? De quels menus faits, disparates et nécessaires, se composerait sa nouvelle existence? Ne sachant rien de Régina, je ne pouvais pas reconstruire le cadre où s'écouleraient ses jours, et cela ajoutait à la distance qui nous séparait.

De jour en jour, le froid augmenta. Les clous se brisaient parfois dans la charpente de notre maison. Cela faisait un bruit sec, comme celui d'une détonation. Dans l'étable, où Nellie la vache vivait en bonne intelligence avec les chiens, un frimas blanc adhérait aux murs. Dehors, en plein vent, on eût dit qu'une main de fer nous empoignait aux tempes. C'était l'hiver, l'incomparable hiver canadien, si beau et si rude. La peau de nos visages se rétractait. Si nous n'y prenions pas garde, le froid avait tôt fait de mordre au nez, aux joues, aux oreilles. La surface gelée devenait d'un blanc cirieux, cadavérique avant la lettre.

Donc, madame Lebeau revint de Montréal. Elle exultait, littéralement. Son absence n'avait pas duré trois mois. Le fermier lui-même l'alla chercher à la gare. Il entra chez lui rayonnant, de petits éclats effilés pendant à sa moustache. Il ne prit pas le temps de dételé ses bêtes, mais confia ce soin à Irénée.

— Loge-le dans l'étable pour la nuit, recommanda-t-il, et donne à chaque cheval une portion et demie, pour lui réchauffer le sang.

Puis se tournant de mon côté:

— Chatel, on a de bonnes nouvelles.

— De bonnes nouvelles?

— Meilleures que vous n'auriez cru.

Je n'en dis pas plus long, ma femme va vous raconter elle-même. N'est-ce pas, Angeline?

Mais Angeline, qui se débarrassait de ses manteaux, châles et couvertures, procédait avec une lenteur que je jugeai excessive. Les membres encore gourds de froid, elle embrassait entre deux agrafes l'un ou l'autre de ses enfants, répondait à leurs questions, s'exclamait devant tel petit visage engraisé, tel autre qui lui paraissait défat.

Elle finit par se libérer et s'approcha du groupe que nous formions, son mari, Lucienne et moi.

— Raconte à M. Chatel ce que tu as vu là-bas, invita le fermier, et ce que tu penses maintenant de l'est...

Elle ignora l'invitation et dit, baissant légèrement les paupières, comme si cela l'humiliait de parler:

— J'ai décidé qu'on restera ici...

Je ne prononçai pas une parole.

— Ça m'a ouvert les yeux, continua-t-elle, d'aller là-bas. C'est vous et mon mari qui aviez raison. Michel a bien fait de me laisser partir. On pourrait penser qu'il savait d'avance ce qui allait arriver. Mais tout ça, c'est long à raconter... Et vous autres, vous n'avez pas eu de misère?

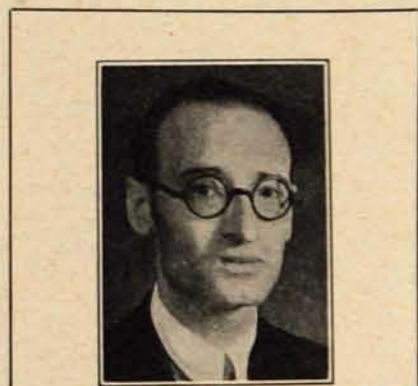
— Mais non, madame Lebeau. On a fait chacun sa part. On vous a manquée, bien sûr, mais les choses n'ont pas mal marché.

— Alors, rien de nouveau?

— Oui et non, dit ici le fermier. Les battages sont finis et la moitié du blé est déjà rendue à l'élevateur. La récolte a été bonne, le double de l'an passé. C'est encore Thorne qui a battu pour nous. Il avait un nouvel engagé. Toujours le même, Thorne...

— Et il a emporté Marquis, ajouta la voix grêle de Jeanne, la dernière des fillettes.

— Comment, emporté Marquis?



Notre distingué collaborateur,

M. ROBERT RUMILLY

vient d'être honoré par l'Académie française qui lui a décerné récemment une médaille de vermeil pour ses ouvrages historiques, notamment "Louis-Joseph Papineau" et "Sir Wilfrid Laurier". La direction de LA REVUE MODERNE souligne avec plaisir cet heureux événement. Nous offrons à notre confrère Rumilly nos plus vives félicitations. Nous félicitons également M. Léopold Houllé qui a reçu la même distinction pour son célèbre "Presbytère en Fleurs", pièce dramatique souvent interprétée à Montréal et dans la province.



Dès qu'il entrera, de

l'OXO CHAUD

3637

Je me permis d'intervenir:

— M. Lebeau le lui a donné. Vraiment, on n'avait pas besoin de quatre grands chiens. Comme Thorne paraissait trouver Marquis à son goût, votre mari le lui a offert. Il a accepté.

Je n'en dis pas plus. J'essayai même de détourner le cours de la conversation, dans la crainte qu'un des enfants ne rappellât les paroles de son père, après qu'il eût donné le chien à l'Anglais. Heureusement pour tout le monde, la petite Jeanne s'était remise à jouer.

— Il y a une autre nouvelle, dit cette fois Lucienne.

— Quoi donc?

— M. Duchesne est mort.

— Pas le père de Juana?

— Lui-même. Demandez à M. Chatel.

Je fis signe que oui.

— Et votre amie? me demanda madame Lebeau.

— Partie. Elle est rendue à Régina...

— Pour longtemps?

— Pour l'hiver au moins. Elle ne pouvait rester sur la ferme, seule avec les domestiques. Elle n'a encore rien décidé, quant à l'avenir.

— Ça se comprend, proféra madame Lebeau.

Lucienne mit la table et l'on commença de manger.

Pendant le repas, la voyageuse conta les incidents de son séjour dans sa province natale. Elle dit son arrivée à Montréal, ses visites chez les parents, l'émotion en face des visages retrouvés et vieillies, les enfants grandis, les vides laissés par la mort.

— D'abord, on s'est amusé. J'étais partout reçue comme une reine. Puis je me suis trouvée désorientée, plus que je ne saurais dire. Il fallait dîner chez celui-ci, souper chez celui-là, passer la soirée chez l'oncle Henri, le dimanche chez le cousin Célestin. Les gens se mettaient en quatre pour être aimables. J'ai fait la connaissance de cousins nouveaux, maris de cousines quittées enfants, de neveux et nièces nés depuis notre départ. On me questionnait sur ma famille, les enfants, la vie dans l'Ouest. J'étais la visite rare, que tout le monde voulait à sa table. On fit de la dépense pour me recevoir et je me suis demandée, après quelque temps, si l'on avait ces moyens-là? J'avoue que cela ne me regardait pas. Mais on n'était pas riche, en général. A part le cousin Célestin, qui a toujours été gratteur, il n'y a personne de riche dans la famille. Quand on a commencé à se dégèner tous ensemble, déjà je voyais plus clair. Lorsque les hommes travaillent, naturellement, et que deux ou trois enfants gagnent aussi, l'argent rentre passablement. Alors, on dépense en plein. C'est pas les occasions qui manquent. Il y a les théâtres, les restaurants, les salles de danse, les grands magasins. Les hommes flânent dans les bars, où passe le plus clair de

leur salaire. Mais si l'ouvrage vient à manquer, c'est le commencement de la misère. On a beau serrer sa ceinture, on n'est pas accoutumé à se priver. Les femmes disputent, les enfants se lamentent tout le monde se plaint. D'un bout de l'année à l'autre, on vit au jour le jour, sans penser plus long. Moi, une vie pareille, je ne pourrais pas endurer ça. Parlez-moi pas d'être toujours au bout de la corde...

— Alors, fit le fermier, c'est comme M. Chatel avait dit?

— Je commence à croire qu'il avait raison. Les gens de là-bas ne sont pas plus heureux que nous. Bien sûr qu'ils n'échangeraient pas leur sort contre le nôtre, car ils nous trouvent arriérés, dans le fond de notre campagne, et pas mal habitués. Mais j'ai vite compris qu'ils ne valaient pas mieux que nous autres. Sans compter qu'ils sont moins indépendants. En tout cas, on est assurés ici de trois repas par jour, beau temps mauvais temps. Et c'est meilleur pour la santé, dans le champ, qu'à travailler dans une manufacture qui sent le renfermé.

Madame Lebeau continua sur ce ton. J'en croyais à peine mes oreilles. Elle répétait par moment les paroles mêmes que je lui avais dites, quelques mois plus tôt. Quel revirement s'était opéré en elle! N'avait-elle pas pris le train avec la détermination de quitter à jamais le sol de la Saskatchewan, et d'entraîner toute sa famille à sa suite? Il fallait que les choses, là-bas, l'eussent rudement frappée. Elle devait être fort humiliée, en son for intérieur, de renoncer à ses projets pour nous donner raison, à son mari et à moi.

Finalement, la femme du fermier tira elle-même la morale de son récit:

— Quand j'ai vu tout ça, mon idée s'est vite formée. Je m'en retourne chez nous, que je me suis dit. Là-bas, on n'est l'esclave de personne et l'ouvrage ne manque jamais. C'est pas la fortune, mais c'est la vie assurée. Peut-être aussi, comme disent les hommes, qu'il y a plus d'avenir pour les enfants. Je pensais à Irénée, déjà grand, et qui aurait pu s'abrutir dans les hôtels. Non, pas de ça pour mes enfants! Ici, on n'a pas les plus beaux habits de la paroisse, mais on apprend à se respecter. Je pensais aussi à Lucienne, à Yolande, à Jeanne... C'est pas drôle d'élever des filles, dans une grande ville comme Montréal. Plus je réfléchissais, et plus je me disais que ma place était ici. C'est pourquoi je suis revenue. Vous allez trouver que je ne savais pas ce que je voulais. Vous aviez raison, je le comprends aujourd'hui. Maintenant que je les ai tous vus, là-bas, je suis contente d'être de retour. Je crois que ça m'a fait du bien d'aller me promener, mais je n'aurais pu m'habituer à l'ancienne vie. Après deux mois seulement, j'en ai assez. C'est l'Ouest qui est notre pays, mainte-

nant. C'est dur des fois, mais c'est chez nous. C'est pas votre idée, M. Chatel? Je sursautai à l'appel de mon nom. Voilà qu'on me mettait en cause, moi qui me gardais d'intervenir! Je m'en tirai tout de même sans grands frais, me contentant d'approuver. Je n'insistai sur aucun point particulier. Avec les femmes, on ne peut être trop discret. Car on ne sait jamais ce qu'elles veulent vous faire dire, ni à quel moment elles se tourneront contre vous.

Et le train-train habituel reprit. Les jours se suivirent, tous pareils et vides. Nous étions comme des automates conscients, qui nous partageons une série de gestes mécaniques, exécutés chaque jour aux mêmes heures, ordonnés vers un but défini et si impératif que tous nous y tendions sans cesse, d'un élan collectif, sans même nous en apercevoir. Nous redevenions, après une alerte, les esclaves soumis de la routine quotidienne. Chacun se renferma, pour ainsi parler, dans ses habitudes. Je repris mes livres, madame Lebeau ses chaudrons, le fermier sa pipe et la surveillance des bestiaux.

Il neigeait assez peu, mais le froid était intense. De grandes rafales passaient sur la plaine, qui se bossuait de vagues blanches et bleues, ourlées de lumière pâle. Au matin, notre porte était parfois obstruée de neige, si grenue qu'elle coulait comme du sel entre les doigts. A d'autres moments, la prairie n'était qu'un rutillement sous le soleil. Les chevaux, bien au chaud dans leur robe d'hiver, passaient dehors des jours désœuvrés. Ils tournaient en rond autour des meules de paille, selon les jeux de la lumière et de l'ombre. On les voyait de la maison, tendant le cou, les naseaux fumants, qui cherchaient sous la mince couche blanche une herbe sans saveur. Nous leur jetions quelques brassées de foin, pour varier le menu.

De Juana, je ne savais rien ou presque. Elle m'écrivait, mais ses lettres mettaient des semaines à m'atteindre. Nous n'allions pas à Ronda tous les jours, et le service des facteurs est ici inexistant. C'était une expédition qu'un voyage au village. Nous attelions alors deux chevaux au traîneau bas, nous nous enroulions dans des couvertures, perdus que

"Juana, mon aimée"

nous étions déjà dans nos fourrures, et nous laissons bercer, des heures durant, sur la vague blanche de la prairie enneigée.

Pauvre Juana! La vie de la capitale lui était dure. Elle s'ennuyait de son ancienne vie libre, du soleil et de l'air bleu, du cheval nerveux qui jadis l'emportait à travers champs. A Regina, elle retrouvait l'existence conventionnelle des villes, où personne n'a le droit de s'épanouir franchement, selon son tempérament, mais doit courber le front sous le joug des modes et des préjugés. Juana n'avait plus l'habitude de ces assujétissements. Elle m'écrivait son dégoût et ses révoltes, la hâte qui la dévorait, telle une fringale, de retrouver les jours libres d'autrefois. Ses lettres, bien qu'affectueuses, ne faisaient aucune allusion à notre amour. Ce fait m'inquiétait, moi qui ne cessais de lui redire, sous toutes les formes possibles, le sentiment qu'elle avait inspiré et les espoirs dont je ne cessais de me bercer.

C'est sur ces entrefaites que Lucienne tomba malade. Elle s'était rendue au village avec son père et prit du froid au retour. Le médecin, mandé après quelques jours, diagnostiqua une pneumonie. Nous dûmes veiller la malade des nuits entières. Pendant tout un mois, notre intérieur se trouva bouleversé. Le docteur semblait inquiet. Mais la robuste jeunesse de Lucienne triompha de la maladie et nous reprîmes bientôt, chacun de son côté, nos occupations.

XI

ENCORE une fois, le printemps joyeux mit son visage aux fenêtres.

La neige disparue, fondue par le soleil et le vent tiède, les oiseaux recommencèrent de piailler. Ils venaient de tous les coins du ciel. Aussi maigres qu'affamés, les gophers sortirent de leurs

trous. Dans le lac libéré de sa carapace de glace, le mouvement des rats musqués indiqua la reprise d'importants travaux interrompus. Partout le renouveau, la joie de vivre, de respirer à pleins poumons. Partout la vie se hâtant vers ses fins multiples, qui se résument dans la continuité des êtres.

Je ne rappellerai pas les incidents qui marquèrent les mois de ce printemps. Ce furent les besognes de toujours et les anxiétés habituelles, selon la couleur du ciel et des nuages. Mais tel est le lot des travailleurs de la glèbe, où que ce soit, de régler leur vie et leur humeur sur les promesses de la température. On sentait pourtant, dans notre royaume, plus de joie que d'habitude. Madame Lebeau, décidant de rester fidèle à la prairie, n'y était pas pour peu. Tous ensemble, nous avions conscience de mieux serrer les coudes, de travailler dans un but commun. L'élément incertitude, chassé de nos pensées, ne paralysait pas les initiatives. Lebeau n'était plus le même homme. Il devenait gai, lui, la taciturnité incarnée. Son ardeur et son optimisme atteignaient des proportions inespérées. Le monde et l'avenir étaient siens.

J'accomplissais ma part des travaux de la ferme, mais la pensée de Juana ne cessait de m'occuper. En regard de la jeune fille, le reste importait peu. Je la reverrais, j'en avais la certitude, et je réclamaï son retour avec une hâte que je ne veux pas qualifier. Elle avait écrit que son arrivée coïnciderait avec celle des oiseaux de passage. Cette phrase me parut lourde de menaces. Juana l'avait-elle tracée à la légère, ou devais-je y trouver un pressentiment? Les oiseaux de passage ne séjournent pas. Ils arrivent un matin, sans avoir averti, et disparaissent sans laisser de traces...

"Truth is stranger than fiction". Cet axiome saxon, s'appuyant sur l'expérience des siècles, m'a toujours intrigué. Je me rappelle, qu'étant jeune, je ne pouvais l'accorder avec les folles équipées d'une imagination en délire. Maintenant que j'ai vécu, par le travail et par la douleur, j'en saisis l'âpre vérité. La simple réalité de tous les jours, avec ses banalités et ses grises perspectives, comporte plus d'éléments de drame que les romans les mieux construits. Comme je le comprends aujourd'hui! Non seulement j'allais perdre Juana, à l'instant où je vivais du seul espoir de la retrouver, mais ce malheur surviendrait dans des circonstances telles que je dois encore, après tant d'années, faire effort pour me convaincre que je ne rêve pas éveillé.

Je veux en finir de ce récit déjà trop long. Si je ne le termine bientôt, je ne me rendrai pas jusqu'au bout. La tension morale qu'il m'a fallu pour coordonner dans un tout les éléments de ces pages, m'a laissé une fatigue immense. Si ce n'était là une image démodée, pourtant juste, je dirais que j'écris avec le sang de mon cœur. Après avoir tenté d'oublier dans un labeur de mercenaire, confinant à l'abrutissement, l'espoir impossible qui m'a laissé brisé, je viens de me faire l'instrument de ma propre torture. Tout cet hiver, jour après jour, j'ai retourné le fer dans une plaie qui ne veut pas se fermer. Pourquoi? Je me demande si l'explication que je donne, aux premières pages de mon manuscrit, n'est pas rien qu'un prétexte? J'ai voulu ressaisir un moment, pour moi seul, l'image fuyante du bonheur perdu. Encore une fois, je me suis repu d'une illusion. Qu'y ai-je gagné? D'ajouter à ma souffrance en la mesurant.

Je retrouvai donc Juana. Mes mains, se tendant vers elle, tremblaient malgré moi. Quel bonheur de revoir mon aimée, belle comme aux premiers jours, rayonnante et si jeune! Je ne regardais qu'elle dans la campagne. Depuis si longtemps que j'étais privé de sa présence, que je l'attendais, que j'espérais sa venue de toutes les forces de mon être. Je me précipitai, je baisai ses mains avec tant de passion que je crus, un moment, qu'elle allait défaillir. Mais Juana resta maîtresse d'elle-même et son regard se chargea d'un reproche qui me cloua sur place.

— Qu'avez-vous, Juana?

Soyez Chic tout en Économisant!



POURQUOI jalouser la voisine? Grâce à la *MAGIE des Couleurs*, vos toilettes seront tout aussi élégantes que les siennes! Cette robe, qui ne vous a jamais plu, une nuance nouvelle la rendra ravissante. Cette blouse défraîchie, vous pouvez la faire durer toute une autre saison... Un peu de jugeote et un paquet de Teinture Diamond — voilà tout ce qu'il vous faut. Rien de plus facile, de moins coûteux, de plus satisfaisant! Les Teintures Diamond donnent aux tissus ces couleurs vives et riches qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les étoffes neuves. Pourquoi? Parce qu'elles contiennent une plus forte quantité de melleurs colorants à l'aniline. Que de femmes ingénieuses, désespérant de renouveler leur garde-robe, ont eu recours à ces teintures vraiment magiques pour donner le charme du neuf à leurs toilettes et aux accessoires décoratifs de leur foyer!

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

Une plus haute teneur en aniline pure est le secret de leur supériorité.

Le Vade-Mecum de la Femme bien mise

L'harmonie des nouvelles couleurs

Pour le jour:

ROBE	CHAUSSURE	BAS
Rouge-vin	Noire	Caribou
Rouille	Brune	Verts (gants verts)
Vert jungle	Verte	Cuivre (gants cuivre)
Raisin	Noire	Fauve-taupe
Noire	Noire	Cuivre
Rouge géranium	Noire	Fumée brouillard
Vert chasseur	Brune	Verts
Bleu marine	Bleu marine	Fumée brouillard
Grise	Grise	Dubonnet

Pour le soir:

ROBE	CHAUSSURE	BAS
Noire	Or	Cuivre
Noire	Argent	Chair
Tons pastel	Assortie	Chair
Prune	Assortie	Cuivre
Rouge-vin	Assortie	Dubonnet ou caribou
Argent métallique	Argent	Argent brillant
Or métallique	Or	Peau bronzée
Noire	Noire	Noirs
Fuchsia	Argent	Fuchsia



Contre Maux de Tête Névralgies La Grippe Douleurs



Achetez une boîte de Capsules Antalgine. Elles sont très faciles à prendre, préviennent les rhumes et soulagent vite les douleurs.

ANTALGINE EN VENTE PARTOUT 25¢

Je n'avais pas été loin de croire, dans ma fatuité satisfaite, que la jeune fille se serait jetée dans mes bras. Il n'en fut rien. Juana resta debout, très droite. Elle faisait visiblement effort pour garder un maintien calme, qui s'accordait mal avec les transports que je lui avais prêtés. J'étais plus embarrassé que jamais.

— Ma chère amie...

Elle ne me donna pas le temps de terminer ma phrase.

— Raymond, j'ai des choses à vous dire, j'ai une nouvelle à vous annoncer...

— Une bonne nouvelle?

— Vous jugerez vous-même...

Ses yeux se voilaient à mesure qu'elle parlait. Je la saisis doucement aux épaules et je l'attirai vers moi, la forçant à me regarder. Mais elle se désolait d'un mouvement.

— Raymond, je suis venue vous dire adieu. C'est fini... Demain, je serai loin... et je ne reviendrai plus...

— Que dites-vous?

— Je ne reviendrai plus, parce qu'il ne faut pas que je revienne... Et parce qu'il



La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mois abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement. Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme le nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné de montant requis — bon postal ou timbres. Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue. Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'oublient qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent:—
Mesdemoiselles:

T. NADEAU. — 25 à 30 ans, inst. dist. (Corr. dist. inst. bon. éduc. 30 ans et plus, veuf sans enfants). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

COEUR D'OR. — Petite garde étud. seule. (Aimerait faire conn. avec jeunes gens, fille ou gars, de Montréal). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MARGOT. — Institutrice dist. (Corr. dist. de 16 à 20 ans, ayant bonne position). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

VIOLETTE DESCHAMPS. — Inst. dist. (Corr. inst. dist. honn. certaine aisance de fortune, de 40 à 60 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

FRANCINE. — Amie des arts, cherche une marraine ou un parrain pouvant lui faire compléter des cours. Poste restante, St-Georges de Beauce est, P. Q.

MIETTE GRISE. — (Corr. inst. de 25 à 30 ans. But distraction). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

DENISE DUPRES. — 24 ans, inst. dist. (Corr. tes et corr.). Thetford Mines, (Mégantic), P. Q.

PETITE QUEBECOISE. — Jeune fille sérieuse. (Corr. de 25 à 35 ans, de caractère sympathique et humble; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LISON. — Sténo dist. honn. 26 ans. (Corr. franc. ou ang. de 27 à 30 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SUZON LE FERNE. — (Corr. ville ou campagne). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ROSTANDE DU BARRY. — Inst. dist. et gaie. (Corr. inst. dist. et sérieux). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

VIOLETTE ARSENAULT. — Sténographe. (Corr. et corr. tes dist. de 25 à 40 ans, franc. ou ang., rép. à tous). 874, rue Sherbrooke est, Montréal, P. Q.

M. A. BELLEFLEUR. — (Corr. dist. de 34 ans et plus; rép. ass.). Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

C. LAFLEUR. — (Corr. de 30 à 45 ans, inst. dist. ang. ou franc.). Poste restante, 1145, rue Bernard ouest, Outremont, P. Q.

LILAS BLANC. — Fille dist. pas mon daine ni sport. (Corr. sobre de 35 à 40 ans, sympathique, dist. bonne situation, ville ou campagne). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MADELEINE REPENTIGNY. — (Corr. de 30 à 40 ans, ayant bonne position; but sérieux, rép. ass. à tous). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ROSELYNE. — Brunette dist. inst. et de très bon. éduc. désire les mêmes qualifications pour corr. de 35 à 45 ans; rép. ass. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:—
Messieurs:

NINO ATO. — Sensible, dist. spirituel, cultivé, 25 ans. (Corr. tes 18 à 24 ans, bonnes, intelligentes, dist. cult. demeurant préférence Québec ou environs; but: connaissance). Poste restante, Québec, P. Q.

HUGUES ROLAND. — (Corr. tes de 20 à 25 ans, habitant Québec de préférence; rép. ass. à toutes lettres). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LUCIEN L'ORANGE. — Jeune homme, 30 ans, honn. sobre, ayant un bon métier et aimant l'agriculture (Corr. tes jeune fille ou veuve à peu près du même âge). 218, rue Short, Sherbrooke, P. Q.

MIKE ELIE. — Jeune garde-forestier, bonne éduc. (Corr. tes sérieuses, françaises, de 17 à 21 ans). Manouan (Laviolette), P. Q.

JEAN MUNI. — Jeune ténor canadien, demande un bienfaiteur charitable pour continuer des études vocales sérieuses, 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

PAUL ARCAD. — Veuf, 48 ans, sans enfants. (Corr. tes canadiennes dist. de 25 à 30 ans; but: connaissance). Station E, boulevard St-Laurent, Montréal.

“Juana, mon aimée”

ne faut pas nous revoir... Vous comprenez?

— Mais non, je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela signifie? Je vous retrouve, et vous me dites que vous partez pour toujours... Pourquoi, dites-moi pourquoi? Ou, plutôt, dites-moi que ce n'est pas vrai, que c'est une plaisanterie? N'est-ce pas que c'est une plaisanterie? Vous vouliez vous moquer, voir l'air que je ferais...

— Hélas, il n'y a pas de quoi rire! Je viens vous dire adieu, pour toujours... Raymond, je suis mariée depuis un mois... et je pars... Vous ne m'en voudrez pas trop?

Je restai figé, frappé de stupeur, incapable d'ouvrir la bouche. Juana mariée! Mariée à qui et pourquoi? Depuis quand? Je n'en voulais pas croire un mot. Juana, la seule femme que j'eusse vraiment aimée, et qui se donnait à un autre! Cette même femme qui m'avouait, quelques mois plus tôt, un amour impérissable! Est-ce que je rêvais? Que démêler dans cette histoire? Je m'éveillai pourtant à la réalité, la terrible réalité qui serait l'inconsolable tristesse de mes jours.

Je finis par articuler, revenu un peu de mon hébétude:

— Juana, voulez-vous m'expliquer? Pourquoi avoir décidé de ce pas? Je ne sais que penser... vous que j'adorais, et qui disiez m'aimer... Je ne puis croire que vous avez voulu cela... La chose n'a pas de sens. Elle met entre nous une barrière infranchissable, et il ne fallait pas de barrière entre nous...

Elle m'interrompit:
— Raymond, vous jouez avec les mots. Je suis mariée, c'est vrai, mais comment pouvez-vous me le reprocher? N'êtes-vous pas marié vous-même?

— Marié moi-même?
— Mais oui...
— Depuis quand?
— Depuis une dizaine d'années.

— Marié à qui?
— N'avez-vous pas épousé à Montréal Gabrielle Bolduc, l'amie de mes sœurs?

— Jamais de la vie. Je n'ai épousé personne, ni Gabrielle Bolduc ni une autre... Mais qu'est-ce que vous me racontez?

Je demandais des éclaircissements! Hélas! je comprenais tout! Ottawa, Montréal, mes fiançailles puis ma rupture avec Gabrielle, dont je rêvai un moment de faire ma femme! Juana, qui était alors une fillette, n'avait rien su de ce qui suivit mes fiançailles malheureuses. Elle n'en avait jamais rien appris et, me rencontrant dans la prairie, me croyait marié. Maintenant, je m'expliquais tout. Tant de choses obscures devenaient claires: les réticences de Juana, sa retenue à certains moments, la distance qu'elle essayait de maintenir entre nous. Ses absences répétées prenaient aussi un sens. Ou elle s'éloignait avec l'intention de se détacher, ou elle prétextait un départ pour recevoir chez elle son fiancé. Comme tout cela était simple! Je comprenais pourquoi je n'étais pas invité à la ferme, pourquoi je ne rencontrai pas une fois le père de Juana. Sans doute que la jeune fille n'avait rien dit de notre rencontre, ni des relations qui suivirent. Un homme marié! Juana ne pouvait avoir une liaison, si bénigne fût-elle, avec un homme marié! Cela ne se discutait pas. D'autre part, il était des choses que je ne pouvais concilier. Ainsi cette réserve de Juana, me croyant marié, et le baiser qu'elle m'avait donné librement, l'ardeur et la sincérité mises dans l'abandon momentané de sa personne.

Ce que je rappelle ici, en des termes qui n'expriment pas la moitié de ce que je ressentis alors, je me le représentai dans un éclair. Je me demandais toujours si Juana ne voulait pas me mystifier, si elle ne voulait pas me justifier. Je racontai donc à mon amie ce qu'elle ignorait: les circonstances de ma rupture avec Gabrielle.

— Mais pourquoi, demanda Juana, ne m'avoir jamais rien dit?

— Pourquoi-je soupçonner les idées que vous aviez en tête? L'état d'esprit où vous vous débattiez? Tout le monde, chez mes amis, était au courant. Comment se fait-il que vous n'avez rien su?

— C'est vers le même temps, j'imagine, que mon père décida de partir pour l'Ouest. J'étais si jeune, je vous avais perdu de vue, et l'on venait d'annoncer vos fiançailles... Comme la vie est compliquée! Et comment les faits s'enchaînent pourtant avec logique...

— Ma pauvre amie! Mais alors, comment expliquer ces choses, — je n'osai pas employer d'autres termes, — comment expliquer ces choses de l'été dernier?

— Je vais vous conter une histoire, la merveilleuse et triste histoire d'une petite fille qui était malheureuse... et le sera jusqu'à sa mort.

Elle s'assit dans l'herbe comme autrefois, repliant les jambes sous elle. Sa voix tremblait. Je me sentais le cœur



● 6666. — Robe du soir qui avantage la taille en l'amincissant. Les fronces verticales du corsage et celles des manches sont des détails parisiens attrayants. Les quatre agrafes de même dessin donnent du chic au corsage. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4 $\frac{1}{2}$ verges de sole imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 65 sous.

● 6665. — Rien ne rend plus attrayant le soir — et qui ne voudrait pas l'être — qu'une robe de lignes sobres n'ayant pour toute parure qu'une longue écharpe de couleur contrastante, passant dans une boutonnière formée par l'encolure et retombant flottante, jusqu'à la cheville du pied. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de crêpe de sole en 39 pouces et 1 $\frac{1}{2}$ verge de tissu contrastant de 35 à 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 40. Prix: 65 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.

malade et je dus faire effort pour ne pas éclater en sanglots.

Juana commença son récit:

— J'ai eu tort, Raymond, de me laisser aimer par vous. J'ai eu tort surtout de vous aimer, moi qui savais, moi qui croyais que vous n'étiez pas libre. Seulement, ne me blâmez pas... Attendez de connaître mon histoire. Comme je vous l'ai avoué un jour, sans le vouloir, je vous aimais depuis longtemps. Quand j'étais petite, et que vous veniez à la maison, je me pris pour vous, à mon insu et au vôtre, d'une amitié qui ne cessa de grandir. Vous étiez

l'homme de mes rêves de petite fille, le Prince Charmant... C'est sot, Raymond, mais je n'y puis rien. Quand vous étiez à la maison, j'étais heureuse. Je me glissais au salon avec mes sœurs, et je vous écoutais parler. Assise tranquille dans un coin, feignant de lire ou de broder, je prenais plaisir à vous observer. J'étais jeune, j'étais folle, mais vous ne sauriez imaginer tout ce qui trotte dans la cervelle d'une fillette comme j'étais, trop grande pour son âge et curieuse de tout, trop développée pour avoir été élevée, depuis le berceau, dans la compagnie de personnes adultes. Mes sœurs avaient des amoureux, comme toutes les jeunes filles. J'avais hâte de grandir, pour les imiter. En attendant, je vivais de mes rêves. A deux ou trois reprises, je me rappelle que vous m'avez remarquée. Du moins, vous n'avez pas fait mine d'ignorer ma présence, ou même mon existence, comme la plupart des jeunes gens qui fréquentaient à la maison. Vous avez insisté, un jour, pour qu'on m'amène dans un

"Juana, mon aimée"

J'ai pleuré alors, comme une petite sotte que j'étais. La vie ne valait plus la peine d'être vécue, puisque je vous perdais...

— Pauvre Juana!

— Puis les événements se précipitèrent avec une rapidité foudroyante. Reine mourut, puis ma mère... Inconsolable, mon père vendit notre maison et se réfugia dans la Saskatchewan. Vous savez le reste. Entre temps, je n'entendais plus parler de vous, et j'étais bien persuadée que vous étiez marié depuis longtemps. Je ne voulais pas m'informer, je ne voulais pas penser à vous. Cela me peinait trop. Je suivis mon père et j'essayai de vous oublier, comme tous les malheurs qui avaient broyé mon cœur.

— Cependant, quand nous nous sommes rencontrés?

— Quand je vous ai aperçu la première fois, je ne savais si je rêvais, ou si j'étais devenue folle. J'avais pensé à vous si souvent! Vous étiez là, devant moi, et j'essayai d'abord de me moquer. Je voulais voir si vous vous souveniez de moi quelle serait votre réaction? Mais rien ne sembla ranimer chez vous le moindre souvenir. J'étais bien morte dans votre esprit. J'eus envie de ne rien vous dire, de ne jamais revenir dans la direction de chez Lebeau. Seulement, le passé me tenait trop, je ne pus résister à la tentation de me faire connaître. J'étais persuadée que votre séjour dans l'Ouest serait une affaire de quelques mois, un an peut-être. J'étais sûre que vous aviez laissé votre femme à Montréal, où vous iriez la retrouver. Je n'ai rien dit, et c'est là que j'ai eu tort. L'idée de l'autre femme me faisait mal. J'aurais dû fuir, mais je n'en trouvai pas le courage. Au contraire, je profitai de toutes les occasions pour vous revoir. Je vous avais avec moi, près de moi, dans la calme solitude de la plaine, et je vous garderais pour moi, aussi longtemps que vous seriez dans mon pays. Les mois se suivirent et je n'osai pas parler. Votre conduite me semblait parfois étrange, mais je l'attribuais au sentiment que vous aviez de notre situation anormale. J'ai été coupable, Raymond, mais comme j'ai été punie! Dire que tout cela aurait pu s'arranger! Maintenant, il est trop tard... Quand vous avez essayé de m'embrasser, je suis tombée dans vos bras. Je n'avais plus la force de me défendre, ni contre moi-même, ni contre vous. Mais je me suis promis, dès que je me suis ressaisie, que cela ne reviendrait plus. J'ai tenu parole. C'est ce qui justifie mon attitude des mois qui suivirent. Vous savez comme vous avez tenté de savoir ce qui me retenait de vous aimer franchement, librement, et comme j'ai toujours refusé de vous répondre. L'explication que vous cherchiez, vous l'avez aujourd'hui...

— Je comprends, je comprends... Mais comment arrive-t-il que vous êtes mariée?

— Cela, c'est une autre histoire, que je ne vous conterai pas dans le détail. J'ai connu un jeune homme à Regina, il y a deux ou trois ans. D'abord, je n'ai pas pris garde à ses attentions. Puis il vint à la ferme, où je le présentai à mon père. L'an dernier, il est venu presque chaque mois, malgré la distance. Il demanda ma main, mais je ne donnai pas de réponse finale. J'avais peur de dire oui, parce que j'avais dans la tête le souvenir d'un autre... Seulement, mon père mort, je me suis trouvée si seule, si désespérée... Robert, c'est son nom, était pour moi si rempli de prévenances. Il m'aime vraiment. Peu à peu, j'ai consenti. Je ne pouvais tout de même pas continuer ma vie folle de la prairie, Raymond, entre vous et les reproches de ma conscience!

Les coudes aux genoux, la figure cachée dans ses mains, (Suite à la page 53)

LA JARRE AUX BISCUITS



(Suite de la page 33)

une cuillère à soupe de shortening fondu, une cuillère à soupe de jus de citron, quatre cuillères à soupe de farine et une demi-cuillère à soupe de sel. Réunir les deux mélanges, en verser l'épaisseur d'un quart de pouce dans une tourtière graissée et faire cuire vingt minutes à four modéré (325° F.). Couper en barres pendant qu'ils sont chauds, rouler dans le sucre en poudre.

4 et 12. PETITS FOURS "MURERBE". — Défaire en crème le tiers d'une tasse de shortening, ajouter le tiers d'une tasse de sucre, un jaune d'œuf et battre jusqu'à ce que le mélange devienne mousseux. Y incorporer alors deux cuillères à thé de jus de citron, une demi-cuillère à thé d'écorce râpée et une cuillère à thé de sherry si désiré. Tamiser une tasse et un tiers de farine avec le tiers d'une cuillère à thé de poudre à pâte et pétrir avec le mélange crémeux. Mettre la pâte au froid pour quelques heures, rouler de l'épaisseur d'un huitième de pouce en mettant le moins de farine possible et découper en formes de fantaisie. Mettre sur une tôle graissée, badigeonner avec un blanc d'œuf, saupoudrer de sucre et d'amandes blanchies hachées et décorer de fruits confits. Cuire à four modéré (350° F.) jusqu'à ce qu'ils prennent légèrement couleur.

5. PETITS FOURS SANDWICH A LA GELEE. — Défaire en crème une demi-tasse de shortening. Ajouter un œuf bien battu et le quart d'une tasse de sucre en poudre. Quand le mélange est crémeux, y incorporer une tasse et demie de farine. Bien pétrir, rouler de l'épaisseur d'un huitième de pouce, couper avec un couteau rond, et faire cuire sur une tôle graissée à four modéré (350° F.). Retirer lorsqu'ils prennent couleur, laisser refroidir, mettre un peu de confiture ou de gelée entre deux petits fours, les réunir et rouler dans le sucre en poudre.

6. "KISSES" AU COCO. — Mélanger deux tasses de coco sec haché, une demi-tasse de lait concentré sucré, une cuillère à thé de vanille et une pincée de sel. Laisser tomber par cuillères à thé sur une tôle graissée et faire cuire quinze minutes à four modéré (350° F.).

7. PETITS FOURS "ROULETTES". — Défaire en crème une demi-tasse de shortening, ajouter graduellement une demi-tasse de sucre, un jaune d'œuf et trois cuillères à soupe de lait. Tamiser ensemble une tasse et demie de farine, une cuillère à thé de poudre à pâte et demie de sel. Réunir tous les ingrédients et ajouter une demi-cuillère à thé de vanille; diviser en deux parts. Incorporer à une part un carré de chocolat non sucré et fondu et rouler très mince; rouler la pâte blanche de la même épaisseur. Mettre l'une sur l'autre et rouler comme pour les gâteaux roulés — un pouce et demi de diamètre. Envelopper dans du papier ciré et mettre dans le frigidaire pour la nuit si possible. Couper en tranches très minces et faire cuire sur une tôle graissée à four modéré (350° F.).

Les Délicieux Petits Fours

une cuillère à soupe de café fort et un quart de livre de chocolat sucré fondu. Tamiser deux tasses et quart de farine avec une cuillère à thé de poudre à pâte, le quart d'une cuillère à thé de cannelle et une pincée de clou. Mélanger tous les ingrédients et ajouter une demi-tasse d'amandes non blanchies finement hachées. Rouler mince, couper en de jolies formes, mettre sur une tôle graissée et badigeonner légèrement avec un blanc d'œuf. Mettre une belle amande au milieu et cuire à four modéré.

10. PETITS FOURS AU FRIGIDAIRE. — Défaire en crème une demi-tasse de beurre, ajouter graduellement le quart d'une tasse de sucre blanc, le quart d'une tasse de cassonade et un œuf bien battu. Tamiser une tasse et demie de farine avec une demi-cuillère à thé de soda, trois-quarts d'une cuillère à thé de cannelle. Mélanger les ingrédients et ajouter le tiers d'une tasse d'amandes blanchies et coupées. Rouler, envelopper dans du papier ciré et mettre dans la glacière pour la nuit. Couper en tranches minces et faire cuire à four modéré (350° F.) jusqu'à ce qu'ils soient croustillants.

11. CROISSANTS VIENNOIS AUX AMANDES. — Mélanger une demi-tasse d'amandes blanchies finement hachées, une tasse et un quart de farine et cinq cuillères à soupe de sucre en poudre. Ajouter une demi-tasse de shortening non salé, une cuillère à thé de vanille et pétrir en pâte lisse. Rouler en bandes d'un tiers de pouce de diamètre, couper par morceaux et donner la forme de croissants. Cuire à four modéré (350° F.) jusqu'à ce qu'ils prennent couleur. Rouler dans le sucre en poudre.

13. PETITS FOURS AU FROMAGE A LA CREME. — Défaire en crème une demi-tasse de shortening, ajouter graduellement une demi-tasse de sucre, un quart de livre de fromage à la crème et la moitié d'un œuf bien battu. On garde l'autre moitié pour badigeonner les petits fours au moment de la cuisson. Tamiser deux tasses de farine avec une cuillère à thé de poudre à pâte et ajouter au mélange. Donner la forme d'un rouleau, envelopper dans un papier ciré et mettre au froid jusqu'à ce que la pâte soit ferme. Trancher mince, badigeonner avec un œuf, laisser sécher, mettre une amande au milieu et cuire sur une tôle graissée à four modéré jusqu'à ce qu'ils roussissent.

14. BISCUITS AUX AMANDES. — Défaire en crème une demi-tasse de shortening, ajouter graduellement dix cuillères à soupe de sucre en poudre, un œuf battu et une cuillère à table et demie de lait. Tamiser deux tasses de farine avec le quart d'une cuillère à thé de cannelle, le quart d'une cuillère à thé de clou, une tasse d'amandes finement hachées et incorporer au mélange crémeux. Bien pétrir, rouler en feuilles minces. Découper à l'emporte-pièce et mettre sur tôle graissée. Badigeonner avec un œuf battu, saupoudrer de sucre et de cannelle. Faire cuire à four modéré (350° F.).

(Cortoisie du Dellmeator)

8. PASTILLES DE CHOCOLAT. — Défaire en crème une demi-tasse de chocolat avec une tasse de cassonade battue avec un œuf. Ajouter deux carrés de chocolat fondu et une demi-cuillère à thé de vanille. Tamiser une tasse et trois-quarts de farine avec deux cuillères et demie à thé de poudre à pâte, un quart de cuillère à thé de sel et une pincée de cannelle. Ajouter alternativement au mélange crémeux avec une demi-tasse de lait, puis une demi-tasse d'amandes hachées. Mettre par demi-cuillères à thé sur une tôle graissée, et cuire de dix à quinze minutes à four modéré (350° F.). Glacer.

9. PETITS FOURS ROULÉS AU CHOCOLAT. — Défaire en crème une demi-tasse de shortening, ajouter graduellement une demi-tasse de sucre, un œuf,

Des menus

C'est une idée heureuse, en plus pratique et combien appréciable, que celle de madame Hélène Durand-Laroche, diplômée es-sciences domestiques de l'École Ménagère Provinciale, qui vient de réunir en volume des *Menus de Réceptions* dont "toutes les recettes ont été expérimentées par l'auteur", et qui sont des "directives précieuses".

Cet ouvrage est un guide dont ne peut se passer la maîtresse de maison qui y trouvera un choix de menus pour toutes les occasions.

Nous détachons la recette des *Biscuits secs à la muscade* du menu: *Premier repas pris à la maison au retour du voyage de nocces.*

4 c. à soupe de beurre	1 c. à soupe de lait
1/2 tasse de sucre	1 1/2 tasse de farine
1 œuf	1 c. à thé de soda
	1/2 c. à thé de muscade

Défaire le beurre en crème. Ajouter le sucre graduellement. Joindre l'œuf battu et le lait. Tamiser la farine avec le soda, la mêler à la première préparation. Travailler la pâte sur une planche farinée. Rouler mince. Découper avec un emporte-pièce de fantaisie. Faire cuire à four chaud, sur une lèchefrite recouverte d'un papier beurré.

MARJOLAINE

Demandez

LA PETITE REVUE

en vente partout

15^c

"Juana, mon aimée"

(Suite de la page 47)

Juana s'était mise à pleurer. Sa poitrine se soulevait par bonds précipités. Je respectai son désespoir, bouleversé comme elle, et ne sachant quelle consolation offrir. Que pouvais-je contre cette douleur? Que pouvais-je contre ma propre détresse? La campagne tournait autour de moi. Je me sentais stupide, et combien malheureux!

Mais Juana se leva:

— Raymond, ne pensez plus à moi. Il faut m'oublier! Nous avons passé au côté du bonheur, tous les deux. Je vous dis adieu... adieu... adieu... Je ne veux plus vous revoir... Mais je ne vous oublierai jamais...

Elle était déjà en selle.

Je voulus la retenir, baiser sa main une dernière fois, mais elle s'arracha, littéralement, à l'étreinte redoutée.

Peu après, emportée par son cheval, le même cheval bai qui m'avait intrigué jadis, elle disparut à l'horizon.

La mort dans l'âme, je retournai chez mon ami Lebeau. Je ne lui dis rien de mon malheur, je me laissai reprendre par la tyrannie des travaux. J'allais comme un automate, un somnambule, indifférent, amer. J'étais comme un jouet mécanique dont on a cassé le dernier ressort. Les jours se succédèrent, les mois, les années. Ainsi va la vie. Quand je suis tenté de la maudire, je songe à ceux qu'elle

a frappés plus durement que moi. Je regarde d'un œil assagi les hommes et les choses. Je vieillis, ce qui me porte à l'indulgence.

Je n'ai jamais revu Juana. Qu'est-elle devenue? J'ignore où elle demeure, et jusqu'au nom qu'elle porte. Quand elle m'eut quitté, je m'aperçus qu'elle ne m'avait pas nommé son mari. Était-ce voulu? Avait-elle oublié? Questions qui restent sans réponse. Ma pauvre Juana! Probablement que je ne saurai jamais rien d'elle. Pourtant, une carte m'arriva un jour du centre des États-Unis, portant ces quatre vers de je ne sais plus quel poète américain ou anglais:

*A mighty-pain to love it is,
And 'tis a pain that pain to miss;
But of all pains, the greatest pain
Is to love, but to love in vain. (1)*

Il n'y avait pas de signature. Le texte et l'adresse, la mienne, étaient d'une écriture que je ne connaissais point. Pouvais-je les attribuer à Juana? Aujourd'hui encore, je ne saurais dire. Et puis, il est si facile de faire adresser sa correspondance par une amie

(1) C'est un grand malheur que d'aimer, — et c'est un grand malheur que de ne pas connaître ce malheur, — mais de tous les malheurs, le plus grand, — c'est d'aimer, et d'aimer en vain.

FIN

- TISSU SOYEUX -



Il vous est facile de reconnaître à la souplesse du tissu CASHMERE que vous pouvez vous en servir sans crainte et sans danger même pour l'usage des petits bébés... son velouté est une protection pour la santé.

Achetez 2 rouleaux, 2,000 feuilles pour 25c. — s'adapte aux niches murales.

Aussi, la qualité "SNOWCAP", le populaire tissu enveloppé, 3 rouleaux pour 19c.

Produits de
CANADA PAPER CO.



CASHMERE

A propos des Anciens Carnavals

(Suite de la page 4)

choissant cette occasion pour admirer nos hivers canadiens qui sont parfois rigoureux, mais toujours gais. Montréal était pris d'assaut. Les clubs de tobogan, de patins etc. de toute la province, s'étaient aussi donné rendez-vous dans la métropole.

"De l'arrière du Palais de glace, on voyait le dôme de la cathédrale alors en construction; le reste était invisible parce qu'entouré de palissades. Du haut de la tour du Palais de glace, un M. Cadoret, amateur de sports de Saint-Hyacinthe, distribuait les prix. C'était un célibataire dans la cinquantaine, qui, malheureusement, prit froid et mourut quelques jours après le carnaval. C'est le seul accident que l'on eut à déplorer. A cette époque, il n'y avait pas encore d'automobiles et par conséquent pas de gens écrasés.

"Ce n'était pas seulement pour les piétons qu'il y avait plus de liberté. Tout était plus facile alors. L'argent n'était pas si rare; ceux qui le possédaient étaient charitables; ils n'accaparaient pas tout, et laissaient à chacun le moyen de parvenir et de se faire sa place au soleil.

"Les vieillards d'aujourd'hui aiment à évoquer ces souvenirs, et c'est vous dire avec quelle joie j'ai lu l'article de la REVUE MODERNE. Nous nous attristons aussi de la crise actuelle, si longue et si pénible. Je souhaite aux jeunes de revoir la gaieté d'autrefois, celle que vous avez si bien évoquée".

Mme E. CHALIFOUX-DUCKETT

Notre Grand Concours Littéraire

(Suite de la page 4)

de la comédie française; "La fièvre de l'or", d'un concurrent de Saskatchewan, constitue un récit d'aventures passionnant dont toutes les péripéties se déroulent dans l'ouest et le nord-ouest canadiens. Le cinquième travail primé, "Elle est finie, la goélette", relate un épisode de la vie des hardis pêcheurs de la Gaspésie. Un petit morceau dans le meilleur ton, où l'on trouve une remarquable perspicacité d'observation et les plus délicats sentiments.

Bref! chacun le constatera, le succès de ce concours est complet, et il incite plus que jamais la direction de LA REVUE MODERNE à s'acheminer vers l'idéal qu'elle s'est fixé.



6625

● 6625. — Une rangée de boutons de l'encolure au bas de la robe est un détail favori pour les robes des petites filles. Ceux de ce modèle ornent un panneau de couleur contrastante. Plis devant et dans le dos de la jupe. Métrage: pour un 25 (7 ans) 2 $\frac{1}{2}$ verges de toile en 35 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de tissu d'une autre couleur, en 35 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 25 sous.

● 6652-A. — Les plis de l'encolure, de la taille et des manches donnent une ampleur suffisante à la jupe et au corsage. Ceinture de ruban brillant. Métrage: pour un 30 (12 ans) 2 $\frac{1}{2}$ verges de crêpe de soie imprimé. 26 à 35 (8 à 17 ans). Prix: 25 sous.

6652-A

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 463 Wellington Street West, Toronto.

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique, 750 chambres.

Tarif:

\$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement très facile pour autos. Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu. Location très favorable

\$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés. Radio dans toutes les chambres. Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL